

AB

108359



Barb.

Maria de Mézières

BN

Riccoboni Maria-Jeanne
Labores de Mézières B. m.

LETTRES
DE MILADY
JULIETTE CATESBY,
A MILADY
HENRIETTE CAMPLEY,
SON AMIE.

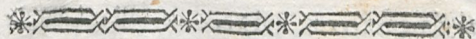


FRANCFORT & LEIPSIC,

Chez KNOCH & ESLINGER,
M. D. CC. LIX.



AB 10 83 59



LETTRES
 DE MILADY
 JULIETTE CATESBY,
 A MILADY
 HENRIETTE CAMPLEY,
 SON AMIE.

LETTRE PREMIERE.

Mardi de Summerbill.

C'EST au grand trot de six forts chevaux, avec des relais bien disposés, l'air de l'empressement, que je vais très-vîte, accompagnée de gens dont je ne soucie peu, chez d'autres dont je ne me soucie point-du-tout. J'abandonne mes amis les plus chers; je vous quitte, vous que j'aime si tendrement: eh pourquoi ce départ, cette hâte? pourquoi me presser d'arriver où je ne desire point d'être? pour

A 2

L E T T R E S

m'éloigner... de qui?.... de Milord d'Os-
fery.... Ah, ma chere Henriette, qui
m'eût dit que je l'évitais un jour? N'est-
ce pas ce même objet dont la privation
forcée a pensé me coûter la vie; qui pen-
dant deux ans fut toujours présent à mon
idée; que tout me retraçoit, & que rien
n'a pû me faire oublier? Je suis donc pour
ne pas rencontrer ces yeux que j'ai cher-
chés avec tant de plaisir; où mon destin
me sembloit écrit; dont les regards ré-
gloient autrefois tous les mouvemens de
mon ame!.. Etrange changement! com-
ment des effets si différens peuvent-ils pro-
venir d'une même cause? Mon Dieu, que
j'ai été surprise de le voir! que son air
triste, que ce grand deuil m'a frappée!..
Qu'il étoit bien! que sa femme a dû regret-
ter la vie! qu'en me retirant j'ai eu de
peine à ne pas tourner la tête! Dans quel
état cette vûe!... Mais concevez-vous qu'il
ait osé se présenter à ma porte, insister
pour me voir, m'écrire, imaginer que
j'ouvrierois ses Lettres?... En vérité, cet
homme est audacieux..... eh ne le sont-
ils pas tous?..... N'en parlons plus; ah
n'en parlons jamais!

Je suis encore étonnée de ma démarche.

DE MILADY CATESBY.

Je me dis à chaque instant que j'ai bien fait: je me le dis, mais je ne le sens point assez. Je cherche des raisons de m'applaudir du parti que j'ai pris; j'en trouve, mais c'est dans ma fierté seulement. Ma chere, j'éprouve que le cœur ne goûte pas ces foibles adouciffemens dont l'amour-propre se fait des consolations.

Enfin je suis partie; me voilà à cinquante milles de Londres, & je ne suis point morte: assurez-en Milord Carlile. Malgré ses prédictions, je ne me suis point évanouie au pied du premier bêtre; les graces désolées ne m'ont point élevé ce joli tombeau dans lequel il me voyoit déjà. Dites-lui que je ne me repens point. Je puis faire violence à mes sentimens; je puis souffrir, mais je ne saurois me repentir. Adieu, mon aimable Henriette; quand vous lui aurez dit tout cela, dites-vous à vous-même, que personne ne vous aime autant que moi.



LETTRE II.

Mercredi de chez sir John Warthy.

NOUS allons partir d'un très-vilain Château, dont le Seigneur plus vilain encore, est un de ces incommodes personnages qu'il est si fâcheux de rencontrer, & dont l'espece n'est que trop commune; de ces gens qui font tout mal-à-propos, fatiguent par leurs soins, & ne disent pas un mot qui ne soit un fade compliment, Il nous a donné un très-grand & très-mauvais souper, servi avec tout l'appareil de la cérémonie, & de cet apprêt gauche qui fait appercevoir à ceux qu'on reçoit, tout l'embarras qu'ils causent.

Sir Warthy est marié depuis six mois, comme vous savez; sa femme est une jeune personne, longue, sèche, pâle, niaise, avançant d'un air boudeur une petite tête qui tourne sur un col mince, & vous riant au nez sans que son visage offre le moindre trace de gaieté: ce couple m'a paru très-bien assorti.

Sir Henry est fort prévenant pour Lady Elisabeth: j'ai vû peu de frere, si j'en

excepte le mien, aussi obligeant que lui. Mais comme les vertus tiennent assez au tempérament; en examinant le sien, j'ai découvert que son naturel est d'être attentif, officieux même; il aime à se mêler de tout, à se rendre nécessaire. Nous avons déjà pris querelle deux ou trois fois. Il veut m'étouffer dans mon carrosse, de peur que je ne m'enrhume; je baisse la glace, il la leve, & moi je la rebaisse; il me fait gravement ses représentations, je lui explique doucement ma volonté; il insiste, je m'obstine, il cede avec chagrin; & quand je l'ai mis de bien mauvaise humeur, il boude & je respire.

Pour sir James, c'est la douceur, la complaisance & l'agrément unis à la gaieté; il parle assez, s'exprime bien, & ce qu'il dit amuse: Lady Elisabeth en est enchantée. Vous savez combien ses goûts sont vifs; elle est heureuse qu'ils ne durent pas assez pour se tourner en sentimens.

Je cherche à m'occuper des autres, pour éloigner les idées qui me ramènent à moi-même. Quelquefois je pense que je n'aime plus: ce que j'ai senti en voyant Milord d'Ossery tient autant à la haine qu'à l'amour. . . . Je le hais peut-être. . . .

Eh pourquoi ne le haïrois - je pas ?
 J'espere au moins que je reviendrai capable de le voir, de lui parler, de lui marquer le dédain le plus offensant. . . . Oh non ! je ne veux jamais lui parler, je ne veux jamais le voir. . . . Voilà sir Henry, il me presse, il ne sauroit attendre ; c'est encore un de ses défauts, par la moindre patience Adieu, aimez-moi, aimez-moi comme je vous aime.

L E T T R E I I I.

Jeudi de chez Milord d'Erby.

J E vous écris du lieu le plus agréable qui soit peut-être dans la nature : de ma fenêtre je découvre des bois, des eaux, des prés, un paysage admirable. Tout peint ici le calme & la tranquillité ; ce séjour si riant est l'image de la paix douce dont jouit l'ame du sage qui l'habite. Cette aimable demeure porte insensiblement à réfléchir, à se retirer en soi-même ; mais tous les tems ne sont pas propres à faire goûter cette espece de retraite : il en est où l'on trouve au fond de son cœur des importuns plus fâcheux que ceux dont la solitude nous délivre.

DE MILADY CATESBY. 9

Milord d'Erby nous a parfaitement bien reçûs: penseroit-on qu'un homme tel que lui ne se fit point un malheur de son exil? Il est rare, bien rare, ma chere, que des gens nés dans un haut rang, nourris dans le tourbillon du monde, dans la pénible oisiveté de la Cour, trouvent en eux-mêmes des ressources contre l'ennui. Le souvenir du passé n'offre souvent à leur mémoire qu'un enchaînement de ridicules & de foiblesses, qui regardé de sang froid, paroît dans son vrai jour. Il faut avoir toutes les vertus de Milord d'Erby, pour s'occuper avec plaisir de l'examen de son cœur.

Je viens de découvrir que sir Henry est aussi curieux qu'attentif; il a retardé d'une heure le départ de nos femmes, pour faire mille questions à Betty. Il a remarqué *de longs soupirs qui m'échappent*; il se doute qu'il y a *un secret à une de mes boîtes*; il a offert dix guinées pour s'en assurer. Il est fort étonné que je vous écrive tous les jours; il ne conçoit pas le sujet d'un commerce si régulier; *est-ce bien à vous que j'écris?* Comment trouvez-vous ces impertinentes enquêtes? elles me coûtent douze guinées; j'ai crû devoir payer la fideli-

té de Betty, de peur que la réflexion ne l'en dégoûtât.

Cet homme est inquiet, on ne fait ce qu'il a il m'ennuie, il me déplaît Je crois en vérité qu'il s'avise ah, qu'il me seroit odieux! Eh bien, ne le voilà-t-il pas! . . . oh quelle mine il fait! . . . assurément il devine que je parle de lui. C'est ma lettre qui lui donne cette humeur Je vous promets, sir Henry, que j'écrirai tous les jours; vous aurez la bonté de vous y accoutumer Mais sa sœur vient . . . je vous quitte, ma chère amie, adieu: dites à Milord Carlile que je ne l'oublie point.

L E T T R E I V.

Vendredi de chez votre très-humble adorateur sir George Howard.

JE vous félicite, mon aimable Henriette, d'avoir été assez obstinée, pour n'être point devenue la maîtresse de cette sauvage habitation; Miss Bidulf, qui, à votre refus, s'est accommodée du cœur, de la main, & de toute l'immense personne de sir George, notre hôte, est bien plus propre que vous

DE MILADY CATESBY. II

à lui procurer l'espece de bonheur qu'il est capable de goûter.

Lady Howard est une très-petite femme, assez jolie, point coquette, trop négligée même: elle conduit sa maison, gouverne ses Fermiers, gronde ses valets, aime son mari, fait des enfans, de la tapifferie, ne lit point de peur d'affoiblir sa vûe, consulte son Chapelain, défend l'amour dans toute l'étendue de son domaine, marie ses vassaux, traite sérieusement les moindres détails, & se fait une grande affaire de la plus petite chose.

Eh bien! voilà pourtant à peu-près, la femme forte, la femme *qui viva au dernier jour*. Si elle rit, ma chere, nous pourrions bien pleurer, nous qui lui ressemblons si peu. Il seroit singulier que cette ménagere eût plus de mérite que nous; il est au moins bien sûr qu'elle a plus de bonheur. Sa vie est simple, uniforme, mais elle est paisible, utile; ses jours s'écoulent dans une parfaite égalité; demain n'apportera point un triste changement dans son état; son ame est sans cesse ouverte à l'impression du plaisir... Quel plaisir, me direz-vous? Eh, ma chere Henriette, il en est de tant de for-

tes! une longue étude de nous-mêmes, notre raison, nos connoissances nous rendent-elles plus heureuses? Je ne fais quelle idée les autres peuvent avoir de cette lumière qu'on nomme *esprit*; elle se peint à mon imagination comme un flambeau ardent, qu'un coup de vent vient de souffler; il luit un peu dans l'ombre, & ne la dissipe qu'à demi: sa foible clarté suffit pour montrer qu'on marche sur le bord d'un précipice, mais non pas pour faire appercevoir l'endroit glissant où le pied peut manquer. On tombe, ma chere; & quand on a roulé jusqu'au fond, on a l'avantage de réfléchir & de se dire, tout froissé de sa chute, que si on avoit mieux vû, on ne seroit pas-là.

Je ne suis point absolument triste; je commence à croire que le mal qu'on se fait soi-même est moins douloureux que celui qu'un autre nous cause. Je ne fais quel mouvement secret nous aide à le supporter; je voudrois bien que ce ne fût pas la vanité. Adieu, ma très-aimable amie; comment Milord Carlile se trouve-t-il de mon absence? Je ne suis plus là pour vous raccommoder; cela devoit bien vous engager à vous brouiller moins souvent,

Lorsqu'il vous fâche un peu, songez qu'il est mon parent & mon ami. Il a bien des qualités estimables; il est digne de votre cœur. . . si pourtant il est un homme au monde digne de la tendresse d'une femme qui pense bien.

L E T T R E V.

Samedi du Château d'Haslingb.

VOICI, ma chere Henriette, une maison délicieuse; la gaieté y préside depuis deux mois: elle appartient à une veuve, qui n'a pas tout-à-fait vingt ans. Enchantée de son nouvel état, elle vient ici passer l'année de son deuil, seulement pour méditer en repos sur le choix qu'elle fera, lorsque la bienfiance lui permettra de remplacer un vieux mari, qu'elle haïssoit de tout son cœur. Elle a le plus joli petit visage qu'il soit possible de voir; une taille fine, bien prise, l'air mutin, une bonnetoi charmante; elle conte ses chagrins en étouffant de rire. Le vieux lord étoit jaloux, & elle l'attrapoit; elle l'attrapoit. . . Cette agréable & folle créature a justement la portion d'esprit qui lui est nécessaire pour s'amuser & pour plaire.

Mifs Annabella sa sœur est tout-à-fait différente de cette aînée; elle n'est jamais sortie de ce magnifique Château, où elle vivoit seule avec son pere. Sa figure est noble, intéressante; son air doux & fin; elle a beaucoup de lecture, & plus de sentiment. Il ne lui manque, en vérité, que l'usage du monde: mais si elle n'a aucun des agrémens qu'il donne, elle n'a pas un des vices où il conduit; vices dont il est si difficile de se garantir dans nos cercles, au milieu de ceux qui ont trouvé l'art méprisable de se pardonner mutuellement une partie des défauts du cœur. Je suis toujours révoltée, lorsque j'entens honorer cette criminelle indulgence *de douceur de caractère, de liant dans l'esprit, & de condescendance indispensable* dans la société. Oh, ce sir Henry, il est insupportable; tout lui déplaît, le fâche, ou le chagrine; je le croyois de l'humeur la plus égale. Il faut être bien aimable, pour le paroître à ceux qui nous voyent tous les jours. Il m'impatiente; quelque mal que je reçoive ses avis, il s'obstine à m'en donner. Actuellement il me conseille d'ôter un gros bouquet que sir James a cueilli lui-même, & vient de me présenter: depuis que je l'ai,

Mr Henry ne respire pas ; il m'apporte vingt exemples des malheurs causés par l'odeur trop forte des jonquilles ; il m'assûre qu'elle est dangereuse pour la tête. Moi qui vois son insolente jalousie, je garde le bouquet ; je le garderai, dût-il me donner la migraine. J'arriverai demain à Vinchester ; j'y trouverai de vos Lettres ; c'est le seul plaisir que je m'y promets. Adieu ; mes plus tendres complimens à Milord Carlisle.

LET TRE VI.

Dimanche à Vinchester.

J'AI reçu vos Lettres en arrivant ici ; vous ne doutez pas, ma chere Henriette, du plaisir véritable que j'ai senti à les lire. Votre amitié me touche dans tous les instans de ma vie ; elle a suffi long-tems à mon cœur : que j'étois heureuse alors ! Si des sentimens moins volontaires & plus tumultueux m'ont occupée, vivement occupée, croyez qu'ils n'ont point affoibli ce goût tendre & solide qui m'attache à vous. Les qualités qui l'ont fait naître ne doivent rien à l'illusion ; le tems ni l'éloignement ne pourront jamais le détruire.

Ma fermeté vous étonne. Eh bon Dieu! cet effort que vous admirez, si je pouvois l'envifager fans paffion, perdroit bien du prix que nous y mettons toutes deux. Qu'est-ce donc que je sacrifie? quel est le bien dont je me prive? la douceur d'être trompée encore peut-être! mais pourrois-je m'y abandonner, quand j'ai perdu celle de me tromper moi-même?

Vous me dites de *pardonner à Milord d'Offery*, ou de *ne plus penser à lui*? Lui pardonner! ah jamais!.. N'y plus penser?.. J'y pense affûrément le moins que je puis; je n'y pense plus avec plaisir. Je n'y pense plus avec regret; j'y pense..... hélas, ma chere, parce qu'il m'est impossible de n'y plus penser! Le souvenir marche avec nous; on croit le perdre en cherchant le monde, mais un instant de solitude lui rend toute la force que la dissipation sembloit lui avoir ôtée. Dès que je suis avec moi, je me retrouve avec cette idée autrefois si chere; je revois cette image.... Combien l'ame que je croyois à cet ingrat, avoit embelli ses traits! quelle parfaite créature il offroit à mes yeux! Ah, pourquoi! pourquoi a-t-il déchiré ce voile aimable qui me cachoit ses vices, sa fausseté?.. Tant de candeur dans cette
phia

physionomie, & tant de perfidie, d'ingratitude dans ce cœur!... Que n'est-il aussi noble, aussi généreux que je l'ai crû?... Oui, mon plus grand malheur est d'être forcée de le mépriser. Adieu ma bonne, ma chere amie; je ne suis point en état de répondre à tout ce que vous me demandez... Que je suis foible encore!... falloit-il me parler de lui?... vous avez reveillé... Je puis éviter cet homme, renoncer à lui, le hair, le détester; mais l'oublier.... oh je ne le saurois!

L E T T R E V I I.

Lundi à Winchester.

J E reçois à l'instant une Lettre de Milord Carlile, qu'assûrément il ne vous a pas communiquée. Il traite ma fuite de ruse féminine; il ne me dit pas cela, mais c'est cela qu'il veut me dire. Il croit que mon intention est de *morrifier le pauvre* Milord d'Ossery, de *l'éprouver*, de le *désoler*, & de lui *faire grace* ensuite. Cette idée qu'il a de mes desseins ne me donne pas une haute opinion de sa façon d'accorder *des graces*. Dites-lui cela, en attendant que je sois en humeur de lui répondre.

B

En vérité, je me mépriserois moi-même, si j'étois capable d'une feinte si basse; si croyant pouvoir pardonner, j'avois la dureté de faire attendre mon pardon; de jouir de l'incertitude & des peines d'un homme que je voudrois rendre heureux. Non, ma chere Henriette, je ne ferai jamais acheter un bien que j'aurai destiné. Ou je me connois mal; ou il n'est pas en moi de pardonner; je le promettrai en vain. Les chagrins que j'ai sentis sont pour jamais gravés dans ma mémoire. Je suis bien éloignée de desirer qu'il soit en mon pouvoir d'en donner de si vifs. Ma haine est aussi généreuse que mon amitié fut tendre; j'en bornerai toujours les effets à éviter la présence d'un ingrat. Milord Carlile prétend que tout ressentiment doit céder à un vrai repentir: belle maxime! en vérité, je m'en servirai avec mes inférieurs, mais jamais avec mes amis. La confiance ne reçoit pas deux atteintes; il le pense comme moi. Mais, ma chere, une remarque utile à faire, c'est que les hommes n'établissent un principe que dans l'espérance d'en tirer avantage. Accoutumez-vous à penser, d'après Milord, que le repentir efface toutes les

fautes, & foyez sûre qu'il se procurera des occasions de *se repentir*.... Sa Lettre m'a fâchée, je l'avoue; au reste je renonce à son approbation; elle me coûteroit trop si je l'achetois par une foiblesse qui me dégraderoit à mes propres yeux. J'ai toujours regardé comme le plus grand des malheurs, la perte de la bonne opinion qu'on avoit de ses sentimens. On peut jouir de l'estime des autres sans la mériter; l'art atteint jusques-là: mais que devient notre paix intérieure, quand nous ne pouvons plus nous estimer nous-mêmes? Milord Carlile est bien singulier de vouloir décider dans une affaire dont il est si peu instruit. Grondez-le, grondez-le bien, je vous en prie.

LETTRE VIII.

Mardi à Vinchestev.

V OUS me demandez ce que je fais, avec qui je suis, quels sont ceux qui me plaisent davantage? Hélas, je m'en nuie. je suis avec bien du monde, & personne ne me plaît assez pour me distraire. Nous sommes ici quinze ou seize habitans

de Londres, sans compter la Noblesse des environs qui abonde au Château. Ce grand cercle, m'étourdit plus qu'il ne m'amuse. Milord Vinchester est un homme passionné pour les talens, il s'est efforcé d'en acquérir; mais la nature lui a refusé les dons qui les font éclore, & le goût qui les perfectionne. Avec une grande voix il chante desagrément, danse de mauvaise grace, quoiqu'il forme exactement ses pas. Il dessine correctement, peint de petits écrans, qui ne sont ni laids ni jolis, & fait avec facilité des vers détestables. Chaque jour voit naître une foule de couplets & de madrigaux, où l'Amour, Venus, Hébé, tout l'Olympe se trouve bon gré, malgré, aux pieds des Divinités du Château. On y prend en arrivant le nom que la rime ou la mesure vous donne. Au reste, Milord est un fort bon homme; je ne lui crois de défaut que celui d'avoir voulu se déplacer. Né pour être simple, honnête, médiocre; s'il n'avoit point prétendu à la supériorité, on auroit eû peine à lui trouver un ridicule. Sa femme, . . . mais on entre . . . qui est-ce? . . . eh, qui pourroit-ce être que sir Henry, . . . mais qui m'assujettit donc aux

importunités de sir Henry? pourquoi faut-il que je le reçoive? quel droit a-t-il de m'ennuyer? Ah, ma chere Henriette, quel ennemi du genre humain inventa cette fausseté qui sous le nom de politesse nous arrache des égards, nous force à nous contraindre? Voilà le maussade personnage établi dans mon cabinet; insensiblement il gagne du terrain; il est près, tout près de moi. il lit presque ce que j'écris. . . . je voudrois qu'il le lût pour lui apprendre. . . . je continue exprès. . . .

Milord, pardon, vous permettez. . . . il s'incline, soupire, & reste; en vérité il reste. Dans l'humeur où je suis je voudrois qu'il parlât, qu'il me dit qu'il m'aime. . . je lui donnerois mille guinées pour me faire cet aveu. Puisque mon mauvais sort le fixe-là, il faut que je vous laisse.

Toujours Mardi à minuit.

Comme je voulois vous le dire ce matin, Miladi Vinchester est très-aimable; elle pense bien, se conduit avec décence & sans affectation: elle est belle, bien faite; à sa fraîcheur on la croiroit cadette de Ladi Elisabeth sa sœur. Elle aime son mari,

voit ses travers, n'en rit jamais, & par son sérieux en impose à ceux qui voudroient en railler. Dévote devant Dieu, elle le sert sans ostentation; sévère pour elle-même, complaisante pour ses amis, douce avec tout le monde, elle exige peu d'égards, s'en attire de très-grands, & jouit du respect & de l'admiration sincère de tous ceux qui la connoissent.

Nous avons la nouvelle Comtesse de Ranallagh, une petite étourdie n'aimant que le bruit & le jeu; elle est jolie, mais sans caractère, état fâcheux. J'ai remarqué que les gens de cette espèce prennent volontiers les défauts de tout le monde.

Mais celle qui prétend à la gloire d'effacer tout, d'enchaîner tout, c'est la belle Comtesse de Bristol. Belle en tout point, belle depuis le matin jusqu'au soir, toujours dans l'attitude d'une femme qui se fait peindre; ne songeant qu'à paroître belle, & ne parlant que des effets de la beauté. Si on lui adresse la parole, elle est si persuadée qu'on lui va faire un compliment, qu'un signe de remerciement précède toujours son attention. Toutes nos Dames sont occupées à la railler; malgré ce qu'elles peuvent en dire, la

Comtesse plaît à tous les yeux, mais elle ne plaît qu'aux yeux.

Nous avons sir Manly, gai, agréable, simple, uni, un véritable Anglois, attaché aux mœurs, aux Loix, à la mode de son pays. Il est d'une Maison très-ancienne, mais peu distinguée par la faveur, & pense qu'une vieille Noblesse vaut bien de nouveaux titres. Possesseur de la plus belle Terre de la Province, il y vit au milieu de ses vassaux comme un pere tendre, environné d'enfans qui le chérissent, sans se souvenir jamais qu'il est au-dessus d'eux, à-moins que ce ne soit pour leur éviter des peines ou leur procurer des avantages. Juge de paix dans une étendue considérable, il a travaillé pour s'instruire d'un métier que tant de gens trouvent facile, & il joint le savoir à l'équité. C'est un homme, ma chere; c'est le seul qui soit ici.

Mais l'objet des préférences de toutes nos Dames, c'est Sidney, cadet de tous les Sidneys que vous connoissez; un jeune Baronnet, peu riche, & pourtant très-fastueux. Il est grand, bien fait, a les plus beaux cheveux du monde, des dents admirables, assez d'esprit, peu de bon sens, beaucoup de jargon. Il ne fait

rien, parle de tout, mort avec impudence; se connoît en chiens, en chevaux, en bijoux; méprise tout, s'admire de bonne-foi, décide sans cesse, fatigue les gens de goût, prime parmi les fots, & passe ici pour un homme charmant. Adieu, ma très-chere amie; j'embrasse Milord Carlile, quoique je ne lui pardonne pas.

L E T T R E I X.

Mercredi, à Vincheſter.

VOILA deux de vos Lettres qu'on m'apporte; je devois les recevoir hier; j'en étois inquiète: ſir Henry s'eſt douté qu'elles avoient été oubliées; il a fait ſept milles pour les aller chercher. Je crois que j'ai le cœur mauvais, car je ſuis fâchée de lui avoir cette obligation.

Ce que vous m'apprenez de la rupture de ſir Charles & de Lady Selby, me paroît incroyable. Quoi, cet amant ſi paſſionné, qui l'adoroit, ne pouvoit vivre ſans la voir, & menaçoit dans ſes fureurs jalouſes, de ſe poigner à ſes yeux! Il la quitte, & avec ce ſang froid, cet éclat, ſans s'em-

barrasser ni d'elle, ni du monde!.. Heureux hommes, combien la différence de l'éducation, les préjugés, l'usage donnent d'avantage à ce sexe hardi qui ne rougit de rien, dit & fait tout ce qu'il veut? Que de ressources il a su ménager pour son orgueil, pour ses intérêts! Il rampe sans honte à nos pieds; nos mépris ne l'avilissent point; nos dédain ne peuvent le rebuter; bas quand il desire; fier dès qu'il espere; ingrat lorsqu'il obtient... serpent souple & agile, qui, ainsi que celui de Milton, se courbe, se replie, pour fixer notre attention & la détourner du piège qu'il nous tend...: Pauvre Lady Selby, que je la plains! Qu'il est dur d'être abandonnée! Ah, ma chere Henriette, avec quelle légèreté vous parlez de son état! Si vous aviez senti cette horrible douleur!.. Puissiez-vous ne la sentir jamais! Ce récit m'a rappelé ces tems où mon cœur égaré... mais je n'y veux plus songer.

Vous ai-je dit que nous avions ici la fameuse Comtesse de Sunderland, si belle, si indifférente, si aimée & si estimée non-seulement en Angleterre, mais dans les Cours du Nord, dont elle a fait l'admiration. Elle a près de quarante ans, & n'en

paroit pas trente. Je ne puis mieux vous la faire connoître qu'en vous envoyant la copie d'une Lettre qu'elle a écrite à sir Manly. Il la conserve soigneusement depuis treize ans qu'il l'a reçue. Il m'en a dit de traits qui m'ont donné envie de la lire, & il m'a promis de se faire apporter ici la cassette où elle est. Cette Lettre, dit-il, caractérise la Comtesse. Sir Manly en étoit amoureux, & ne la voit point encore sans émotion. Il lui écrivit qu'il l'aimoit, & c'est la réponse à la déclaration que j'attens; dès que j'aurai cette merveilleuse épître, je vous en ferai part. Adieu, ma charmante amie.

L E T T R E X.

Feudi, à Vinchester.

VOUS êtes, ma chere Henriette, d'une cruelle exactitude. Vous m'avez promis de ne point me parler de Milord d'Osbery, & vous me tenez parole avec une régularité que j'admire. Je ne voulois pas qu'on m'entretînt de ses sentimens, des miens, de la fantaisie qui le ramene à moi,

Mais me laisser ignorer s'il est encore à Londres, s'il compte y rester, ce qu'il y fait, s'il a cherché Milord Carlile, cela est dur, oui dur en vérité. On oblige quelquefois en manquant un peu à ses engagements. . . Après tout, pourquoi cette vaine curiosité? quel intérêt? . . . Alons, continuez . . . ne m'en dites rien.

Mon humeur devient fâcheuse, tout m'ennuie. Sir Henry me rend ce séjour désagréable; il m'obsède, me fatigue, je ne vois que lui, il me cherche, me trouve, me suit, me rencontre par-tout. A peine suis-je un instant dans mon cabinet, qu'il y arrive d'un air empressé. Vous croiriez à le voir, qu'une affaire très-intéressante l'amène; eh bien, c'est qu'il n'a rien à me dire, pas même bon jour. Il va, vient, retourne, s'agite, arrache des mains de Betty tout ce qu'elle veut me présenter, dérange mes livres, les fait tomber, me demande du thé, en prépare, s'en va sans en prendre, rentre pour me dire qu'il est malade, accablé, qu'il se meurt. Il se promène les bras croisés, soupire, gémit, ne meurt point, & m'impatiente à lasser ma douceur, même ma politesse. Que je hais l'amour! que je

hais tous ceux qui forment le dessein cruel de m'en inspirer ! Sir James me demande en grace un moment d'entretien ; il forme un projet qu'il veut soumettre, dit-il, à ma décision ; il me regarde d'un air, & me parle d'un ton. . . . Que me veut-il ? J'ai une seule obligation à Milord d'Osbery ; son souvenir sera mon préservatif, mon éternel préservatif contre tout son sexe. Qui pourroit me paroître aimable après Milord d'Osbery ? Qui m'inspireroit de la confiance, quand Milord d'Osbery m'a trompée ? Que tout ce que je vois est différent de lui. . ! Mais, ma chere, il n'y faut plus penser ; n'est-ce pas ? . . . Hélas, qu'il est difficile d'oublier !

Voilà la Lettre que je vous ai promise ; sir Manly m'a permis d'en prendre une copie : vous aurez la bonté de me la renvoyer.

Milady Comtesse de Sunderland,
à Sir Manly.

» **M**ON estime pour sir Manly m'en-
» gage à lui parler avec une franchi-
» se dont je me dispenserois peut-être à

» l'égard d'un autre. Vous êtes aimable ,
 » Monsieur, bien fait, modeste; vous pa-
 » roissez prudent, & je vous crois discret.
 » Tant de qualités, si vous y joignez la
 » constance, rendront heureuse une fem-
 » me, qui vous aimera. Elles justifront
 » son choix à ses yeux, même à ceux des
 » autres; avantage peu commun, & qui me
 » décideroit en votre faveur, si l'amour
 » étoit un sentiment auquel mon cœur pût
 » s'abandonner. Ce n'est point sur un pré-
 » juge dès long-tems affoibli dans nos idées,
 » que j'établis les raisons qui me portent à
 » fuir cette passion. L'usage est d'avoir
 » un amant; cet usage est reçu, & peut-
 » être ne m'en estimerois-je pas moins,
 » si mon goût me décidoit pour lui. Ce
 » que je dois à Milord Sunderland me
 » retiendroit davantage, s'il avoit eû la bonté
 » de se souvenir que nos promesses étoient
 » mutuelles. Il m'a négligée dans un tems
 » où mon plus tendre attachement pou-
 » voit être le prix de ses moindres com-
 » plaisances. Je lui rends grace de m'avoir
 » laissée à l'indifférence qu'il méritoit de
 » m'inspirer: la mienne est extrême, il
 » la connoît; & si je n'en donne pas des
 » marques publiques, c'est seulement par

„ égard pour moi-même, parce que je ne
 „ crois pas décent de montrer du mépris
 „ pour l'homme dont je porte le nom.
 „ Livrée à mes réflexions, j'ai long-tems
 „ considéré le monde, les différens âges de
 „ la vie, la durée des choses, ou pour
 „ mieux dire leur perpétuelle variété. Mon
 „ étude la plus sérieuse a été d'examiner
 „ mon sexe, ses vertus, ses écarts; j'ai
 „ cherché les ressources, qui nous étoient
 „ données pour nous aider dans les posi-
 „ tions difficiles où nous nous trouvons,
 „ soit dans l'éclat de la jeunesse, soit sur
 „ le retour de nos ans. J'ai vû, Monsieur,
 „ que la coquetterie, la foiblesse & la
 „ vanité, étoient le partage des deux sexes,
 „ mais particulièrement celui du mien. La
 „ vanité bien entendue, & tournée vers le
 „ grand, fait des femmes vertueuses. La
 „ coquetterie ménagée fait des femmes a-
 „ gréables; la foiblesse en fait de deux
 „ sortes, dont les unes sont malheureuses,
 „ & les autres méprisables. Notre goût
 „ nous range indispensablement dans une
 „ de ces classes; le mien m'a décidée, j'ai
 „ de la vanité. Celle qui n'a estimé que
 „ le frivole avantage d'être belle, passé une
 „ partie de sa vie à s'applaudir de ses char-

„ mes, & l'autre à en regretter tristement
 „ la perte. Quel personnage joue une co-
 „ quette, lorsqu'elle n'a plus de cet état que
 „ le ridicule d'y prétendre encore? Les
 „ femmes foibles font à plaindre: le plai-
 „ sir que leur a donné la sensibilité de leur
 „ cœur est un écueil pour leur raison.
 „ Trop souvent elles conservent l'habitu-
 „ de d'aimer, long-tems après qu'elles ont
 „ perdu le don de plaire. Elles devien-
 „ nent le jouet des ingrats & l'objet de la
 „ risée d'une jeunesse vile, intéressée, qui
 „ les recherche, les trompe, & les des-
 „ honore.

„ La vanité n'a aucun de ces inconvé-
 „ niens; elle jouit du passé, du présent,
 „ de l'avenir; a toujours les mêmes plai-
 „ sirs, l'âge ne les détruit point; elle s'ai-
 „ me, s'admire dans tous les tems. N'est-
 „ on pas plus heureux, Monsieur, par un
 „ sentiment qu'on est sûr de conserver,
 „ que par ceux qui assujettissent nos goûts,
 „ & font dépendre notre bonheur du ca-
 „ price & de l'inconstance des autres? De
 „ quelque façon que vous pensiez sur mon
 „ choix, croyez que rien ne peut m'y
 „ faire renoncer. Si mon amitié vous est
 „ chère, abandonnez pour jamais l'inutile

» projet de troubler la douceur de ma vie,
 » & par une conduite conforme à mes
 » principes, rendez - vous digne de ma
 » confiance & de mon estime. «

Toujours Feudi.

Eh bien, voilà une femme très-respectable, très-respectée, pourquoi? parce qu'elle a eü l'avantage de s'aimer assez, pour ne point en aimer une autre. Elle a fait l'admiration de tout le monde; mais elle n'a fait le bonheur de personne, pas même le sien peut-être. Que de combats à soutenir contre ce penchant si naturel, qui nous porte? . . . à quoi, ma chère? hélas, à gémir un jour de la perte d'un bien! . . . eh quel bien? celui qu'un instant peut changer en amertume. Est-il donc si estimable? sa possession donne-t-elle des plaisirs assez grands pour compenser les peines dont la privation nous accable?.. Je ne fais comment j'envisage la raison de la Comtesse, ses vertus; mais cette classe des femmes foibles me paroît celle des bons cœurs.

LETTRE

L E T T R E X I.

Vendredi, à Vincheſter.

Q UOI, ma chere Henriette, il eſt parti! On ne ſait où il eſt allé? Vous craignez que ce ne ſoit en France... Eh pourquoi le *craindre*? ... Ah, qu'il ſ'en aille, qu'il reſte, qu'il voyage, où qu'il demeure, que m'importe! quel intérêt dois-je y prendre? il eſt mort pour moi. . . . Cependant il m'eſt doux de penſer qu'il ne l'eſt que pour moi.

Je ſuis triſte, ma chere amie, je ne fais ce que j'ai: le dégoût & l'infipidité ſont répandus autour de moi; la façon dont on vit ici me laſſe, & ne me diſſipe point. Un jeu ruineux, de longs repas, beaucoup de muſique, toujours du bruit; peu de repos. aucun des agrémens qu'on ſe promet aux champs. . . . Vous êtes ſûre que Milord d'Oſlery n'eſt plus à Londres; mais ſi ſa maiſon y eſt établie, c'eſt une marque. . . . *En France!* Pourquoi plutôt *en France* qu'ailleurs? La Duchelle de Pembroke qu'il a aimée vient d'y paſſer. . . . peut-être a-t-il repris pour

C

elle cette passion qui jadis. . . Milord Carlile ne vous cache-t-il rien? la façon dont il m'écrit me donne des soupçons. . . Eh, que me fait tout cela? pour-quoi m'en inquiéterojs-je? Lady Elisabeth vous prie de lui envoyer un domino blanc très-galant, c'est-à-dire très-garni. Envoyez-m'en un aussi, qu'il soit. . . mon Dieu, comme vous voudrez, ma chere. C'est pour un bal que donne Milord Vin-chester. On est fatigué de plaisirs ici. . . Partir sans voir Milord Carlile, sans chercher à vous connoître, à vous parler; ne faire aucunes démarches pour savoir où je suis, pour s'assurer. . . étrange, incon-cevable créature! Il paroissoit plein d'ar-deur; il ne pouvoit *vivre sans me revoir, sans m'appaiser*. *Recouvrer son cœur, ou mourir*, disoit-il à Betty, le jour qu'elle vint toute pleurante me supplier de rece-voir, de lui parler, & il s'en va! Il s'en va, ma chere, & ne voit pas Milord Carlile. . . Quelque part qu'il soit, je lui souhaite tout le bonheur que je desi-rerois pour moi-même. . . Mais d'où vient semblez-vous m'accuser de dureté, me faire un reproche de son départ? . . . Ah, ma chere Henriette, vous aimez Mi-

lord Carlile bien plus que vous ne le croyez! Vous prenez son style sans vous en appercevoir. Adieu, voilà sir Henry; je suis très-propre aujourd'hui à converser avec lui.

LET TRE XII.

Samedi, à Vincheſter.

JE m'ennuie ici, ma chere; je m'y ennuie beaucoup. Que j'ai déjà regretté votre cabinet, le mien, la douceur de ces entretiens que la confiance rend si vifs! ces amusemens simples, ces lectures utiles! Si quelque chagrin nous touche & vient troubler notre tranquillité, au-moins la froideur n'est jamais en tiers avec nous. Il semble que l'on soit libre ici; & la contrainte est cachée sous cette liberté apparente. On y fait ce que l'on veut, mais on n'y dit point ce que l'on pense. Que le grand monde, que cette société brillante, appelée la bonne compagnie, donne peu de satisfaction à ceux qui l'examinent! Ce n'est ni le goût, ni le cœur, pas même l'espérance du plaisir qui rassemble ces

êtres bizarres, nés pour posséder beaucoup, désirer davantage, & ne jouir de rien. Ils se cherchent sans s'aimer, se voyent sans se plaire, & se perdent dans la foule sans se regretter. Qu'est-ce donc qui les unit? L'égalité du rang, de la fortune, l'usage, l'ennui d'eux-mêmes, ce besoin de s'étourdir qu'ils sentent continuellement, & qui semble attaché à la grandeur, aux richesses, à l'éclat, enfin à tous les biens que le Ciel n'a pas également départis à toutes ses créatures.

Quels liens, ma chère, & quels amis pour moi! Peu accoutumée à déguiser mes sentimens, puis-je me plaire avec ceux auxquels je ne saurois les montrer sans réserve? Il faut être dans une situation fort heureuse, pour s'amuser des gens qu'on aime peu, ou qu'on n'aime point du-tout. Mais je suis bien réfléchissante; je vous lasse peut-être. Adieu; de quelque humeur que je sois, je vous aime toujours; ah oui, de tout mon cœur.



L E T T R E X I I I .

Dimanche, à Vincheſter.

DEUX de vos Lettres! . . il n'eſt point
 revenu. . . on ne fait où il eſt. . .
 Une de Milord Carlile. . . il ne m'apprend rien; mais il me gronde, & très-fort, & avec de l'humeur qu'il veut me faire prendre pour de l'amitié . . . pour de la raiſon. . . Oh je lui répondrai en vérité! Il ſe plaint de vous, du peu de complaiſance que vous lui marquez: auſſi, ma chere Henriette, pourquoi ne voulez-vous pas lui dire ce que vous ſavez comme moi-même, ce que j'ai conſenti que vous lui appriſſiez? Vous ne voulez pas *faire connoître à cet homme, combien un autre a été aimé*; cette excuſe eſt deſobligeante; a-t-il tort d'en être fâché? Quoiqu'il ſoit mon meilleur ami, j'ai une ſorte de répugnance à lui avouer mes foibleſſes; pourtant je lui dirai tout; il verra du-moins qu'il n'entre dans mon reſſentiment aucun des caprices tant reprochés à mon ſexe. Vous n'êtes pas bien avec ſir Henry; c'eſt un malheur que je ne puis vous diſſimuler. Il m'a de-

mandé hier pourquoi vous aviez remis à l'été votre mariage avec Milord Carlile : je lui ai dit que c'étoit pour attendre le retour de votre oncle dont l'ambassade finissoit dans ce tems. Un quart-d'heure après il m'a fait exactement la même question, & moi positivement la même réponse. *Cruelle fille, s'est-il écrié ! imposer une loi si dure ! Si j'étois Carlile ! . . .* Si vous l'étiez, Monsieur. *Je crois . . . Vous croyez ? . . . Fes-pere que Milady ne peut s'offenser. . . .* Mais je vous prie, si vous étiez Carlile. . . *Je n'ose parler . . . j'ai le malheur de vous révolter . . . de vous être importun. . . .* *pourtant Milady. . . pourtant. . .* Là-dessus il s'est levé, a pris le Ciel à témoin de je ne sai quoi, s'est promené à grands pas, a commencé une conversation avec lui-même, & tout cela d'un air si sombre, si triste, si lugubre, & puis il est resté si déconcerté. . . Mais le voici, plus morne, plus malade, plus mort que jamais ; il m'apporte des pamphlets : je suis sûre qu'ils ne valent rien.



L E T T R E X I V .

Lundi, à Vincheſter.

J'ECRIS à Milord Carlile, & je lui donne ces détails qu'il n'a pû obtenir de vous. Son ancienne amitié pour le Comte d'Oſſery lui perſuade que le procédé dont je me plains ne ſauroit être impardonnable. Il en jugera autrement, je l'eſpere; il ne lui reſtera plus de prétexte pour tous les lieux communs dont il me fatigue. A vous dire la vérité, ma chere Henriette, je ne voudrois pas qu'un autre vît cette Hiſtoire. Il me paroît fort deſagréable d'en avoir une; & ſi j'y penſois ſérieuſement, je la déchirerois peut-être. J'ai paſſé une partie de la nuit à l'écrire; je ne ſaurois vous exprimer combien cette occupation m'a agitée. Dès que Milord Carlile aura lu ce cahier, faites moi le plaifir de le brûler. Je ne répons pas à votre jolie Lettre: ma chere, vous étiez bien gaie quand vous m'avez écrit; je ne le ſuis point aſſez à préſent pour vous répondre.

*Lettre de Milady Catesby à Milord
Carlile.*

Non, Milord, je n'ai point un *esprit d'obstination* qui me porte à me *chagriner*, pour faire *partager mes peines à un autre*; mais j'ai la noble fermeté qui distingue les cœurs généreux de ces petites ames, toujours prêtes à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Déterminée dans mes résolutions par des principes sûrs, je suis capable de tous les efforts que l'honneur exige; & ce que je croirai me devoir, décidera toujours de mes projets de conduite & de mes idées de bonheur. *C'est un homme, dites-vous, qui a des torts; il les sent, il revient; vous rejettez ses soumissions; ce procédé est peu d'accord avec votre caractère: vous aimez encore, vous êtes encore aimée; vous devez oublier, vous devez pardonner.* Pourquoi le dois-je, Milord? Lorsque vous eutes querelle avec le Chevalier Sternill; c'étoit un homme qui dans un moment de délire vous avoit insulté; il reconnoissoit sa faute; il l'avoit; il offroit de vous faire toutes les réparations qui étoient en son pouvoir; vous saviez qu'il vous aimoit;

cependant vous refusâtes de l'entendre; rien ne pût vous faire consentir à un accommodement; & pour un geste donteux, un mot échappé dans la chaleur d'une folle dispute, vous étendîtes mort à vos pieds celui que vous aviez nommé cent fois votre ami. Quelqu'un blâma-t-il votre *irreflexibilité*? pourquoi pardonnerois-je, moi que l'on a insultée avec réflexion, de dessein prémédité, sous le voile de l'amitié, de l'amour, de tous les sentimens qui peuvent toucher un cœur tendre & reconnoissant? Eh quel droit un sexe a-t-il de se jouer de la douceur & de la bonté de l'autre?

Si l'usage a rendu le point d'honneur différent entre nous, si je ne suis point forcée à me venger avec éclat; mon ressentiment doit-il en être moins vif? doit-il céder aux avances d'un ennemi, qui pour bien moins eût payé de sa vie l'outrage qu'il vous auroit fait? Encore une fois, quels sont vos droits pour insulter ou pour punir? Quel orgueil vous persuade que vous pouvez punir, quand vous croyez que je dois pardonner?

Ne me donnez point des préjugés pour des loix, Milord, ni l'usurpation comme

un titre; le tems & la possession affermissent le pouvoir de l'injuste, mais ne le rendent jamais légitime. Dans cette route difficile où nous voyageons ensemble, le Ciel nous a placés sur la même ligne; je puis marcher votre égale, & je n'admets point de distinctions entre des créatures qui sentent, pensent, & agissent de même.

Mais je hais à disserter; & quoique votre Lettre soit très-propre à m'animer, je ne porterai pas ce sujet plus loin. Je veux bien vous donner ces détails que vous desirez; je consens même à vous prendre pour juge entre Milord d'Ossery & moi: prête à en appeler pourtant, si vous osez me condamner sur les faits que je vais vous exposer.

*Histoire de Milady Juliette Catesby, &
de Milord d'Ossery.*

» C E que je vais vous confier, n'est
 » intéressant que pour un ami. En-
 » core fort occupée de mes chagrins, je
 » puis convenir pourtant qu'ils n'ont d'ex-
 » traordinaire que la façon dont je les ai

„ sentis ; mais la diversité de nos caractères
 „ met une extrême différence dans notre
 „ manière d'envisager les événemens : je
 „ n'ai pû me consoler d'un malheur qui
 „ peut-être eût été léger pour une autre.
 „ Mariée à seize ans, veuve à dix-huit,
 „ je revins à Londres comme vous en
 „ partiez pour aller à Vienne. Rien ne
 „ me promettois alors la fortune considé-
 „ rable que je possède aujourd'hui. Sans
 „ ambition, sans amour pour le faste, je
 „ ne la desirois pas cette fortune. Hélas,
 „ que mon frere n'en jouit-il encore ! quels
 „ biens me le feroient oublier ! que ne
 „ puis-je perdre tout ce vain éclat, &
 „ recouvrer un ami si cher ! Vous l'aimiez,
 „ Milord, & vous savez combien mes re-
 „ grets sont fondés. Il partit pour la
 „ France, & je restai chez ma tante qui
 „ nous servoit de mere à tous deux. Lady
 „ Nancy sa fille ayant été mariée à Milord
 „ d'Ormond, & ma tante lui cédant sa
 „ maison dans Pallmall, un arrangement
 „ convenable me fit demeurer avec Lady
 „ d'Ormond.
 „ L'extrême jalousie de Milord Catesby
 „ m'avoit accoutumée à la retraite : je me
 „ plaisois peu dans le grand monde ; la

» lecture & la musique occupoient tous
» mes momens. On me trouvoit aimable,
» on me le disoit; mais sans être insensible
» au plaisir de l'entendre dire, j'étois
» beaucoup aux soins de mes amans. Je
» riois de leurs transports: & badinant
» des erreurs où l'amour conduit, je cro-
» yois que la raison & la fierté me les fe-
» roient toujours éviter.

» Peu de tems après le mariage de ma
» cousine, nous partîmes pour le Comté
» d'Erford. Milord Comte d'Osbery & le
» Chevalier d'Orsey revinrent alors, l'un
» de France, & l'autre d'Italie. Comme
» ils étoient tous deux amis de Milord
» d'Ormond, ils furent priés par lui de
» venir à Erford; ils tarderent peu à s'y
» rendre, & ils y arriverent ensemble.
» J'étois avec Milady d'Ormond lorsque
» son mari les lui présenta; le premier re-
» gard que je portai sur l'un des deux,
» décida pour jamais mon goût & mes
» penchans.

» Milord d'Osbery montrait un grand
» éloignement pour la tendresse. Avant
» de l'avoir vû, j'étois fort indifférente:
» cette conformité d'humeur dont on nous
» railloit quelquefois, fut le premier lien

„ de l'amitié qui nous unit d'abord : il
 „ parloit souvent de l'amour, mais c'étoit
 „ toujours pour s'en plaindre; il paroiffoit
 „ n'en connoître que les peines. Mon cœur
 „ déjà sensible pour lui, prenoit un se-
 „ cret intérêt à ses discours: je me les ré-
 „ pétois quand j'étois feule; & pensant
 „ qu'il regrettoit une infidele, je partageois
 „ ses chagrins. Je m'étonnois qu'on eût
 „ cessé de l'aimer; il me sembloit qu'une
 „ femme qui avoit pû le trahir ou l'aban-
 „ donner, étoit née plus perfide que tou-
 „ tes les autres.

„ Je passai un peu de tems sans faire
 „ attention au plaisir que je sentoie en
 „ voyant le Comte; je m'y livrois & n'y
 „ réfléchissois point; je trouvois seulement
 „ que depuis son séjour à Erford, tout
 „ n'étoit devenu plus intéressant pour moi.
 „ Le Chevalier d'Orsey se déclara mon
 „ amant; vous savez que ses passions sont
 „ vives, mais de peu de durée; il se montra
 „ bien-tôt empresse, ardent, & ne me
 „ parut qu'importun. Milord d'Ormond
 „ fouhaitoit qu'il pût me plaire; il lui
 „ avoit même donné des espérances; je les
 „ détruisis dès qu'on m'en parla. Le Che-
 „ valier prit de l'humeur & me devint

» insupportable ; il étoit triste , jaloux ,
» incommode, boudoit souvent, & passoit
» des jours entiers à la chasse pour m'évi-
» ter. Milord d'Ossery me badinoit sur
» ses absences ; il m'assuroit en riant qu'el-
» les m'affligeoient & s'offroit à me repré-
» senter le Chevalier. Il prenoit sa pla-
» ce près de moi, l'imitoit dans ses soins,
» choisissoit des fleurs & me les présentoit
» avec cette contenance timide, cet air
» sombre, dont l'amour malheureux ne
» peut se défendre, & qui ajoute à l'en-
» nui qu'il inspire. Le Comte mêloit tant
» d'agrément à tout ce qu'il faisoit, que
» cette plaisanterie se répétoit sans y per-
» dre. Elle nous engageoit à nous cher-
» cher ; & quand nos entretiens prenoient
» un tour plus sérieux, Milord d'Ossery
» plaignoit le Chevalier, & me disoit qu'il
» n'imaginoit point de malheur égal à ce-
» lui de m'aimer & de me déplaire. Un
» matin que je m'étois promenée assez
» long-tems avec sir d'Orley ; par un de
» ses caprices ordinaires, il changea tout-
» à-coup d'humeur, & parut fort enjoué :
» Milord d'Ossery prit un air sérieux ; je
» vis de la froideur dans ses regards ; je
» m'en inquiétai ; un mouvement incon-

„ nu se fit sentir à mon cœur; & me cau-
 „ fa la plus grande agitation. Je voulois
 „ parler au Comte, lui demander le sujet
 „ de sa tristesse; mais loin de saisir les oc-
 „ casions que je lui donnois de s'approcher
 „ de moi, il ne parut pas même faire at-
 „ tention à mon dessein. Les heures pas-
 „ serent & le jour finit, sans qu'il m'eût
 „ marqué la moindre préférence, sans
 „ qu'il eût daigné m'adresser une seule pa-
 „ role. Qu'il me parut long ce jour!
 „ quel dépit je sentoie contre Milord d'Os-
 „ sery! j'en ressentois tant, que je cro-
 „ yois le haïr. Dès que je fus seule, des
 „ larmes s'échapperent de mes yeux; elles
 „ dissipèrent l'oppression de mon cœur,
 „ & me laisserent la liberté de réfléchir sur
 „ la cause secrete du sentiment qui les
 „ faisoit couler.

„ Pourquoi me troubler de la froideur
 „ de Milord d'Ossery? pourquoi desirois-
 „ je de lui parler? qu'avois-je à lui dire,
 „ & quel intérêt devois-je prendre
 „ au changement de son humeur? Ces
 „ questions que je me fis à moi-même,
 „ me découvrirent le penchant auquel je
 „ m'étois livrée sans le connoître.

„ Vous le dirai-je, Milord? en osant
„ me l'avouer, j'eus la foiblesse de me le
„ pardonner. Je trouvois Milord d'Osbery
„ si digne d'être aimé; l'agrément de son
„ esprit, les graces de sa personne, son
„ air, ses traits, la noblesse de ses senti-
„ mens, mille qualités aimables, les ver-
„ tus qu'il possédoit, celles que mon amour
„ lui prêtoit, tout en lui me parut pro-
„ pre à augmenter ma tendresse & à la
„ justifier; je me promis de ne jamais la
„ faire éclater, mais je me promis aussi
„ de la conserver toujours.

„ On me trouva le lendemain un air
„ d'abattement qui fit craindre pour ma
„ santé. Milord d'Osbery laissa voir tant
„ d'inquiétude, se montra si touché de ma
„ langueur, que l'intérêt vif qu'il y prit,
„ la dissipa bien-tôt. En le voyant, en
„ l'écoutant, ma gaieté renaissoit, & ra-
„ menoit sur mon visage l'éclat que le cha-
„ grin en avoit banni. Depuis ce jour
„ j'observai mes démarches; le Comte me
„ montra bien plus d'amitié; mais il ne
„ me monroit que de l'amitié.

„ L'hyver nous ramenant à Londres, je
„ vis Milord d'Osbery moins souvent; je
„ devins triste, rêveuse; je sentis du dé-

„ goût

„ goût pour tous les amusemens qui me
 „ suffisoient avant que mon cœur se fût
 „ donné. Lady Henriette étoit alors à
 „ Venise avec son pere. Privée de la seu-
 „ le amie à laquelle j'aurois osé confier
 „ mon trouble, je veillois sans cesse sur
 „ moi-même pour le cacher. Quelque-
 „ fois je rougissois de mon amour; je re-
 „ grettois ma premiere tranquillité; je ne
 „ voulois plus me livrer à mes sentimens;
 „ je les combattois; j'examinois le Comte
 „ avec attention; je lui cherchois des dé-
 „ fauts; je souhaitois qu'il pût me déplai-
 „ re; mais plus je le regardois, plus je
 „ l'écoutois; plus je me persuadois qu'il
 „ étoit vraiment digne de tout l'amour
 „ que je sentoie pour lui.

„ Le Chevalier d'Orsey dont la légéreté
 „ étoit extrême, las de mon indifférence,
 „ offrit ses vœux à Miss Germain; son
 „ infidélité nous rendit amis: comme sa
 „ nouvelle maîtresse étoit souvent avec moi,
 „ il me prioit de ne pas lui apprendre à
 „ le maltraiter. Milord d'Ossery étoit
 „ toujours mêlé dans nos entretiens: nous
 „ parlons sans le vouloir de l'objet qui
 „ nous plaît; son nom est sans cesse sur
 „ le bord de nos levres: on veut en vain

„ le retenir, il échappe; on l'a pronon-
 „ cé cent fois avant de songer qu'on ne
 „ vouloit pas le prononcer une seule. Soit
 „ que le Chevalier m'eût pénétrée & vou-
 „ lût se venger, soit qu'il le pensât en ef-
 „ fet, il me répétoit à tous momens qu'il
 „ plaindroit beaucoup une femme qui
 „ s'attacheroit à Milord d'Osery. Il me
 „ le peignoit solide, aimable, généreux,
 „ mais insensible. Le Chevalier me cha-
 „ grinoit par ses discours; pourtant je ne
 „ me lassois point de les entendre: c'étoit
 „ parler de Milord d'Osery; & tout ce
 „ qui m'entretenoit de Milord d'Osery,
 „ avoit un charme attrayant pour moi.

„ Je passai une partie de l'hiver dans
 „ l'incertitude & l'agitation; les regards
 „ du Comte, ses assiduités redoublées,
 „ mille petits soins que le cœur seul fait
 „ prendre & que lui seul fait apprécier,
 „ tout me persuadoit qu'il m'aimoit, mais
 „ il ne me le disoit pas; & ce doute in-
 „ séparable de l'amour, cette crainte qui
 „ élève des obstacles à nos desirs & détruit
 „ nos espérances, me faisoit toujours re-
 „ jeter les preuves que je croyois avoir
 „ de sa tendresse. Tant que Milord d'Os-
 „ fery étoit près de moi, une paix douce

„ calmoit mes sens; mes vœux les plus
 „ chers me paroïssent remplis; & dès
 „ qu'il s'éloignoit, je sentoïis renaître tou-
 „ tes mes inquiétudes.

„ Nous étions un soir dans le cabinet
 „ de Milady d'Ormond; tout le monde
 „ jouoit, excepté le Comte & moi; j'étois
 „ debout appuyée sur le fauteuil de Lady
 „ Bedford, dont je voyois le jeu. Elle
 „ appella Milord d'Ossery pour lui parler;
 „ il se pencha vers elle; un mouvement
 „ que le hasard me fit faire, posa ma
 „ main sur celle du Comte. Je la retirai;
 „ mais lui me fixant avec un regard pas-
 „ sionné, se hâta de porter la sienne à sa
 „ bouche, & baïsa l'endroit que je venois
 „ de toucher. Je fus émue de cette action;
 „ elle m'attendrit; elle me charma; & du
 „ reste du soir je ne pus me défendre en
 „ regardant le Comte de ce trouble, de
 „ cet embarras qui dit si bien ce qu'on
 „ s'efforce de taire.

„ Pardonnez, Milord, si je m'étends
 „ sur de si foibles détails: cette cruelle
 „ passion m'a été si chère, tout ce qui s'y
 „ rapporte est encore si vif dans ma mé-
 „ moire, qu'il m'est impossible d'en par-
 „ ler, sans me rappeler les circonstances

„ qui m'ont conduite à me livrer à ce mal-
„ heureux penchant.

„ Au commencement du printems nous
„ retournâmes à Erford: Milord d'Osbery
„ voulut être du voyage; j'en ressentis une
„ joie extrême; je me flattai qu'il y ve-
„ noit pour moi seule; je lui fus gré de
„ me préférer aux amusemens que la
„ Cour, Bath & Tunnebrige, pouvoient
„ lui offrir. Hélas, je ne fus que trop
„ sensible à ce léger sacrifice!

„ Moins gênés qu'à Londres, nous pas-
„ sions des heures entières dans ces beaux
„ jardins que Milord d'Ormond a pris plai-
„ sir à rendre délicieux par les plantes ra-
„ res, les bosquets, & la quantité de fleurs
„ dont il les a fait orner. Le Comte me
„ perfectionnoit dans le François, & je
„ lui enseignois l'Espagnol: nos lectures
„ nous conduisoient à des réflexions dont
„ nos sentimens étoient le principe. A
„ chaque instant le secret de notre cœur
„ paroïssoit prêt à nous échapper; nos
„ yeux se l'étoient déjà dit; lorsque lisant
„ un jour une Histoire touchante de deux
„ tendres amans qu'on séparoit cruelle-
„ ment, le livre tomba de nos mains, nos
„ larmes se mêlerent; & saisis tous deux

„ de je ne sai quelle crainte, nous nous
 „ regardâmes. Il passa un bras autour de
 „ moi, comme pour me retenir; je me
 „ penchai vers lui; & rompant la silence
 „ en même tems, nous nous écriâmes en-
 „ semble: *Ab, qu'ils étoient malheureux!*
 „ Une entière confiance suivit cet atten-
 „ drissement; Milord d'Ossery me dé-
 „ couvrit enfin les sentimens que je lui
 „ avois, disoit-il, inspirés dès le premier
 „ instant où il m'avoit vû. Il m'apprit
 „ les raisons qu'il avoit eû de contraindre
 „ les mouvemens de son cœur naturelle-
 „ ment porté vers l'amour. Vous savez qu'il
 „ étoit prêt d'épouser Lady Charlotte Che-
 „ ster, lorsque le vieux Duc de Penbroke
 „ se présenta & fut agréé dans sa recher-
 „ che. Lady Charlotte préféra à l'amant
 „ aimable qui lui étoit attaché, qu'elle
 „ feignoit d'aimer, un titre qu'il n'espé-
 „ roit point alors, ayant deux freres, tous
 „ deux ses aînés. Cette fille ambitieuse
 „ dégoûta Milord d'Ossery de tout un
 „ sexe qu'il crut incapable de tendresse
 „ & de fidélité. Il quitta Londres, &
 „ conservoit encore, lorsqu'il vint à Erford,
 „ la crainte de s'engager: elle fut bien-tôt
 „ dissipée par l'espérance de trouver en ma

„ un cœur formé pour le sien. Il oublia
„ la Duchesse, & ne s'occupa que du
„ plaisir de se livrer à l'amour que je lui
„ donnois & qu'il me cachoit.

„ Avec quel feu il me le peignit cet
„ amour! Combien de fois il me jura que
„ son bonheur, que sa vie dépendoit du
„ retour que j'accorderois à sa tendresse!
„ Que ses regards étoient touchans! quelle
„ ardeur dans ses expressions! Ses discours,
„ le son même de sa voix pénétoient
„ mon ame; toutes ses paroles s'y gravoient
„ pour ne s'en effacer jamais.

„ Ah, Milord, quel moment! l'aveu
„ d'un amour qu'on partage est un trait
„ de lumiere qui porte un nouveau jour
„ dans nos idées. Un charme inconnu se
„ répandit sur tout ce qui m'environnoit;
„ les objets changerent à mes yeux; ils
„ devinrent plus rians, plus aimables; je
„ vis la nature s'embellir autour de moi.
„ Ce jardin où je venois d'apprendre que
„ j'étois aimée, me parut le séjour d'un
„ être bien-faisant dont la main dé-
„ chiroit le voile qui m'avoit caché le bon-
„ heur. Interdite, saisie d'étonnement
„ & de joie, comment aurois je pû ren-
„ fermer des mouvemens rapides & sen-

„ tis pour la premiere fois. Eh, pourquoi
 „ les aurois-je contraints! Je laissai voir
 „ à mon amant tout le plaisir qu'il venoit
 „ de faire passer dans mon ame: il en
 „ jouit, & l'augmenta par ses transports,
 „ par la reconnoissance avec laquelle il
 „ reçût les sermens que je lui fis de l'ai-
 „ mer toujours. Depuis cet instant, Mi-
 „ lord d'Osbery réunit tous les penchans
 „ de mon cœur, & je ne respirai plus
 „ que pour aimer Milord d'Osbery.

„ C'est dans ce tems que le Duc de
 „ Suffolk vint à Erford: il y passa six
 „ semaines, & prit pour moi cette pas-
 „ sion qu'il conserve encore. Pourquoi ne
 „ puis-je la payer d'un sentiment plus
 „ tendre que l'estime? Une ardeur si con-
 „ stante devoit bien l'emporter sur le sou-
 „ venir d'un ingrat. Milord Duc me fit
 „ parler; mes refus l'affligerent sans l'of-
 „ fenser: il imagina facilement que le
 „ rang de Duchesse, une fortune immense,
 „ l'homme le mieux fait & le plus juste-
 „ ment estimé, n'étoit point un parti
 „ auquel on pût renoncer, sans un fort
 „ attachement pour un autre. Il s'en ex-
 „ pliqua avec Milord d'Ormond, qui
 „ l'assura du contraire, mais sans pouvoir

„ le persuader. Je ne doute point que
 „ ses soupçons ne soient tombés sur Mi-
 „ lord d'Offery: je le crois d'autant plus
 „ que depuis il n'a jamais prononcé son
 „ nom devant moi, égard dont je lui
 „ saurai toujours gré.

„ Nous cachions avec soin notre secreete
 „ intelligence, sans autre raison qu'un
 „ peu de honte d'avoir changé; nous
 „ nous voyions sans cesse, & la nuit nous
 „ nous écrivions ce que nous n'avions pû
 „ nous dire pendant le jour. Que ce
 „ tems est encore cher à mon souvenir!
 „ que je vivois heureuse! quel bien est
 „ comparable à la douceur d'aimer un
 „ homme qui nous paroît digne des plus
 „ tendres affections de notre cœur, qui
 „ nous aime, nous le dit, nous le répète
 „ à chaque instant, dont tous les desirs se
 „ confondent avec les nôtres! Quel plaisir
 „ de l'attendre, de le voir paroître, de
 „ lever sur lui des yeux que sa présence
 „ anime, de lire dans les siens qu'on est
 „ belle, & qu'on lui plaît! Qu'il est flat-
 „ teur de se voir l'objet de ses soins, de
 „ ses préférences; d'imaginer qu'il ressent
 „ tous les transports qu'il excite; qu'il
 „ jouit de tous les plaisirs qu'il donne!...

„ Ah, Milord ! pourquoi la légèreté de
 „ notre cœur, l'inconstance de nos idées,
 „ changent-elles en amertume un senti-
 „ ment si doux ? D'où vient que de deux
 „ personnes qui ont l'égal pouvoir de se
 „ procurer un bonheur si grand, si vrai,
 „ une des deux s'en dégoûte, cesse de le
 „ sentir, & livre l'autre à d'éternels re-
 „ grets ? . . . Aimable sensibilité ! présent
 „ cher & flateur ! Non, ce n'est pas vous
 „ qui nous rendez malheureux : notre
 „ inquiétude naturelle, nos caprices em-
 „ poisonnent les dons du Ciel, & nous
 „ font prodiguer, sans en jouir, les biens
 „ précieux qu'il nous accorde.

„ Six mois se passèrent dans cette agréa-
 „ ble situation. Vers le milieu de l'au-
 „ tomne, Milord d'Ossery fut obligé d'al-
 „ ler à Londres pour assister aux noces de
 „ Milord Portland, qui épousoit Lady
 „ Mortimer. Il montra une répugnance
 „ extrême lorsqu'il fallut partir, & me
 „ quitta avec une douleur véritable. Il
 „ m'écrivait deux ou trois fois par jour ;
 „ ses Lettres étoient remplies de la plus
 „ grande tendresse ; il ne parloit que du
 „ désir de revenir, de me revoir, & de
 „ l'espoir de former bien-tôt avec moi

„ la même chaîne qu'il venoit de voir fer-
„ rer. Mes réponses lui exprimoient
„ l'ennui que me caufoit son absence ,
„ ennui que rien ne pouvoit diffiper. Il
„ revint enfin , & la joie de le revoir effaçà
„ le souvenir des tristes jours que j'avois
„ passés sans lui.

„ Les premiers transports de cette joie
„ étant calmés, je crus m'apercevoir d'un
„ peu de mélancolie dans les regards du
„ Comte; je lui en demandai le sujet ,
„ avec ce tendre intérêt qu'un cœur vrai-
„ ment touché prend aux moindres inquié-
„ tudes de ce qu'il aime. Un jour que
„ je le pressois de me confier ses peines ;
„ je vis ses yeux mouillés de quelques
„ larmes; il s'efforça de me les cacher ;
„ & détournant son visage : Ah, me dit-
„ il, en s'interrompant plusieurs fois, j'ai
„ un reproche à me faire; un reproche qu'à
„ chaque instant vos bontés rendent plus
„ vif! Permettez-moi de ne pas m'expliquer
„ sur ce qui le fait naître : si je parlois,
„ vous m'en aimeriez bien moins; vous
„ ne m'aimeriez plus, peut-être. Je ne
„ suis pas digne de ce cœur que vous
„ m'avez donné; aucun homme n'en est
„ digne. Que votre ame est au-dessus de

„ la mienne! que j'ai à rougir auprès de
 „ vous! Ah, Lady Juliette, est-ce votre
 „ amant? est-ce un homme aimé de vous,
 „ qui a pû se préparer des remords? . . .
 „ Non, je ne suis plus cet heureux amant
 „ qui croyoit vous mériter. Cet étrange
 „ discours pénétra mon cœur d'un trait
 „ douloureux; je le priai envain de m'ou-
 „ vrir son ame toute entiere; il ne pût
 „ y consentir: je n'osai le presser dans la
 „ crainte d'augmenter sa peine. Le tems
 „ sembla l'adoucir, & diminua ma cu-
 „ riosité. Son amour étoit toujours la mê-
 „ me; & sa tristesse se dissipant peu-à-peu,
 „ je ne m'obstinai point à découvrir son
 „ secret. Le Comte m'étoit si cher! je
 „ trouvois tant de douceur à lui sacrifier
 „ quelque chose! comment aurois-je ra-
 „ mené un sujet d'entretien qui pouvoit
 „ lui déplaire ou l'affliger?
 „ Nous partions d'Erford dans six jours.
 „ Milord d'Ossery m'avoit fait consentir
 „ à lui donner la main un mois après notre
 „ retour à Londres; j'avois souhaité d'at-
 „ tendre, pour m'unir à lui, le retour de
 „ mon frere. Ses dernieres Lettres m'as-
 „ sûroient qu'il repasseroit la mer au
 „ commencement de l'hiver. Milord d'Os-

„ fery pouvoit prétendre à un parti plus
„ riche que je ne l'étois alors; cependant
„ ma fortune suffisoit au surcroît de dé-
„ pense qu'une femme devoit lui occasion-
„ ner: elle me mettoit en état de me pas-
„ ser de tous les avantages qu'il vouloit
„ me faire. On lui avoit envoyé un plan
„ des articles; il avoit pris plaisir à les
„ examiner, à les rédiger avec moi. Nous
„ étions d'accord sur tous les points; lors-
„ qu'un soir Milord d'Osbery reçut un
„ courier, qui le fit demander avec beau-
„ coup de mystere, & ne voulut remettre
„ ses dépêches qu'à lui-même. Il avoit
„ laissé le jeu où il étoit engagé pour aller
„ parler à cet homme; mais au lieu de
„ revenir, il envoya prier Milord Arthur
„ de prendre son jeu. A l'heure du souper,
„ un de ses gens vint dire qu'il se trou-
„ voit un peu mal, & qu'on le mettoit
„ au lit.

„ Jamais inquiétude plus vive ne se fit
„ sentir à mon cœur, que celle où me
„ mit ce message. Je n'imaginai point que
„ le Comte fût malade; mais je pensai
„ qu'on venoit de lui apporter une nou-
„ velle fâcheuse. J'envoyai plusieurs fois
„ Betty, savoir, comment il se trouvoit, &

„ s'informer de ce qu'il faisoit. Elle me
 „ dit d'abord qu'il étoit enfermé, & avoit
 „ défendu à ses gens d'entrer. Ensuite
 „ elle apprit de son valet-de-chambre,
 „ qu'il pleuroit amèrement, paroissoit au
 „ désespoir, & que jamais on ne l'avoit
 „ vû dans un état aussi violent.

„ Quelle nuit je passai! Milord d'Ossery
 „ étoit dans la plus profonde affliction;
 „ il s'enfermoit, il pleuroit; il avoit des
 „ peines, & ne me cherchoit pas. En
 „ avoit-il qu'il ne pût me confier? dou-
 „ toit-il de l'intérêt que je prenois en lui?
 „ il avoit donc des secrets pour moi? Je
 „ me rappelai ses discours & son embarras
 „ dans les premiers momens de son retour à
 „ Erford; je commençai à craindre, sans
 „ démêler ce que je craignois. La seule
 „ idée qu'il verfoit des larmes, faisoit
 „ couler les miennes: je ne pouvois calmer
 „ mon trouble; & le jour me surprit dans
 „ cette triste incertitude dont on brûle de
 „ sortir, & dont trop souvent on regrette
 „ la perte.

„ Dès que l'heure le permit, j'envoyai
 „ savoir, comment Milord avoit passé la
 „ nuit: on répondit qu'il ne s'étoit pas
 „ couché; qu'il venoit de s'habiller, &

» s'étoit mis à écrire. Milord Arthur, sa
» femme, la Comtesse de Lindsey & son
» fils, étoient les seuls étrangers qui res-
» tassent à Erford; ils parloient ce même
» jour. Pour éviter de me montrer, je
» fis dire que je reposois, & j'allai me pro-
» mener le long du canal; je marchai long-
» tems sans m'appercevoir du chemin que
» j'avois fait. Comme je revenois, je vis
» Milord d'Osbery qui s'avançoit vers moi,
» mais si foible, si abattu, si changé, qu'il
» étoit facile de juger en le regardant,
» qu'un événement bien fâcheux, bien im-
» prévu, le réduisoit dans cet état. Il
» me joignit, me salua, sans lever les
» yeux sur moi, prit une de mes mains,
» la serra doucement, me conduisit dans
» un bosquet, où nous nous assimes tous
» deux sans rien dire. Je n'osois lui faire
» des questions; il vouloit parler, & sa
» voix expiroit sur ses levres: enfin tom-
» bant à mes genoux, & cachant son vi-
» sage dans ma robe, il se mit à pleurer,
» avec toutes les marques d'une douleur
» inexprimable. Ses larmes & ce triste
» silence déchiroient mon cœur; je le
» pressois tendrement de parler; je pleurois
» avec lui; son chagrin m'accabloit; je

„ le conjurois de le modérer, de le ré-
 „ pandre dans mon sein; il avoit cédé à
 „ mes instances & levé la tête. Ses yeux
 „ baignés de larmes étoient fixés sur les
 „ miens; nos pleurs se confondoient; il
 „ paroissoit déterminé à s'expliquer; je
 „ l'en suppliois, lorsque s'arrachant tout-
 „ à-coup de mes bras, il s'éloigna avec
 „ vitesse. Je le rappelai envain; je vou-
 „ lus le suivre, & n'en eus pas la force.
 „ Toutes mes craintes, mes allarmes n'é-
 „ toient que pour lui; je ne pouvois
 „ concevoir ce qui l'affligeoit à cet excès,
 „ ni comment il étoit possible qu'il pût
 „ trouver de la difficulté à s'ouvrir avec
 „ moi. Rentrée dans mon appartement,
 „ on me dit que Milord étoit sorti; deux
 „ heures après, on m'apporta une Lettre;
 „ elle étoit de lui: que devins-je en y
 „ trouvant ces mots!

„ *Je pars, Madame, & je pars sans*
 „ *espoir de vous revoir jamais: comment*
 „ *oserois-je reparoitre devant vous! moi*
 „ *qui vous ai trahie! qui parvenu au*
 „ *comble de mes vœux, ou de mes souhaits*
 „ *les plus ardens, aimé de vous enfin,*
 „ *n'ai pu réprimer un indigne mouve-*

„ ment ! . . . moi qui me suis exposé à
 „ vous perdre ! Ah, détestez, méprisez le
 „ monstre odieux qui a détruit son bon-
 „ heur & le vôtre ! Hélas, si près d'être
 „ à vous ! si charmé de mon sort ! si vain
 „ de régner dans un cœur tel que le vôtre !
 „ quand vous m'avez préféré ! . . . faut-
 „ il ! . . . oui, l'honneur m'impose une loi . .
 „ que vous êtes vengée ! que je suis puni !
 „ je vous perds ! . . . Ah, Dieu, je vous
 „ perds ! . . fatal voyage ! . . Mais de
 „ qui me plaindre que de moi-même ? Votre
 „ idée si chère à mon cœur, si présente à
 „ mon souvenir, ne devoit-elle pas m'ar-
 „ rêter ? . . . mais étois-je à moi ? . . .
 „ Quoi je ne vous verrai plus ? je serai
 „ l'objet de vos mépris ? de votre haine ? . .
 „ Plus malheureux cent fois de l'être un
 „ seul instant de vos regrets, de votre
 „ douleur, de vos larmes, qui vont couler
 „ pour un ingrat, pour un cruel, forcé
 „ de se priver ! . . . Ah, plaignez-moi,
 „ Madame, j'ose implorer votre pitié !
 „ Que ne puis-je au-moins vous appren-
 „ dre ! . . . Mais cet horrible secret n'est
 „ pas tout à moi ; je dois respecter . .
 „ quoi ? . . . mon malheur. Faut-il que je
 „ sois réduit à desirer d'être oublié de vous ?
 „ Ah,

„ *Ab, je ne vous oublierai jamais! je*
 „ *vous adorerais toujours; vous m'occuperez*
 „ *sans cesse. Adieu, Madame... adieu.*
 „ *Puissai je ne pas vivre assez long-tems*
 „ *pour apprendre ce que vous pensez d'un*
 „ *malheureux qui ne vous méritoit pas.*

„ Je demurai comme une personne
 „ inanimée: un coup si terrible, si peu
 „ attendu, si peu mérité, anéantit pres-
 „ que mon être. Immobile, & sans lever
 „ les yeux de dessus ce funeste écrit, il
 „ me sembla en le finissant, qu'une invi-
 „ sible main me précipitoit dans un abyme,
 „ & détruisoit en moi le principe de ma
 „ vie. Je restai jusqu'au lendemain dans
 „ une espece de stupidité qui suspendoit
 „ toutes les facultés de mon ame. Heureuse
 „ encore, si cet état eût duré, & que ma
 „ raison se fût perdue avec mon bon-
 „ heur!

„ Milady d'Ormond étoit à douze mil-
 „ les d'Erford, chez mne de ses parentes;
 „ elle y reçut la nouvelle du duel & de la
 „ mort de son frere. En revenant, elle
 „ cherchoit avec son mari les moyens de me
 „ préparer à cette perte; elle savoit com-
 „ bien j'y serois sensible. On lui dit l'é-

E

„ tat où j'étois; elle s'informa si j'avois
 „ eû des Lettres de Londres; & sachant
 „ qu'on m'en avoit remis plusieurs, elle
 „ me crut instruire du sort de mon frere.
 „ Mes foiblesses se succédoient si rapide-
 „ ment, lorsqu'elle vint près moi; j'étois
 „ si peu capable d'entendre ou de parler,
 „ que ma situation l'effraya. Ce ne fut que
 „ le soir du lendemain, où revenue un peu
 „ à moi-même, je compris par les consola-
 „ tions qu'on s'efforçoit de me donner & par
 „ les détails où l'on entroit en me les don-
 „ nant, que mon aimable frere n'étoit
 „ plus. Je dus la vie à ce redoublement
 „ de douleur; mes larmes mes s'ouvrirent
 „ un passage; leur abondance me rendit
 „ le cruel pouvoir de réfléchir; j'eus la
 „ force de cacher une partie de mes regrets,
 „ en me livrant sans contrainte à ceux
 „ dont je n'avois point à rougir.

„ Je ne pus me résoudre à retourner à
 „ Londres; je restai à Erford, malgré les
 „ prieres de Milady d'Ormond & de son
 „ mari, dont j'étois fort aimée. J'y portai
 „ le deuil de mon frere avec autant de
 „ régularité que j'avois porté celui de Mi-
 „ lord Catesby; je ne voulus voir personne;
 „ je ne me plaisois qu'à m'abymer dans ma

„ douleur. Je parcourois tous les lieux
 „ où j'avois vû Milord d'Ossery, où je
 „ lui avois parlé; mes cris, mes gémisse-
 „ mens marquoient les endroits où il m'a-
 „ voit assurée de son amour, de cet amour
 „ qui n'existoit plus; je baignois de mes
 „ pleurs ses Lettres, son portrait, mille
 „ bagatelles qu'il m'avoit données. Sans
 „ cesse occupée de lui, je ne sentoie encore
 „ que la douleur d'en être séparée, pour
 „ jamais séparée! je le regrettois sans le
 „ condamner; je relisois à tous momens
 „ cette Lettre fatale; je cherchois envain
 „ à comprendre ce qu'il m'avoit écrit,
 „ pourquoi il m'abandonnoit. Je le plai-
 „ gnois, parce qu'il desiroit d'être plaint.
 „ Je ne le croyois ni faux ni perfide; mon
 „ cœur le défendoit, l'adoroit toujours.
 „ Je l'avois aimé sans savoir s'il partageroit
 „ ma tendresse; & je l'aimois encore, in-
 „ certaine du sujet de sa fuite, sans douter
 „ de la noblesse de ses sentimens, & ne
 „ pouvant me persuader qu'il m'eût trom-
 „ pée.

„ Je passois une partie du jour à lui
 „ écrire, sans jamais envoyer ce que
 „ j'avois écrit. Dès que ma Lettre étoit
 „ finie, une répugnance invincible m'em-

„ pêchoit de la fermer; je la lisois, je
 „ pleurois, je déchirois ce que je venois
 „ d'écrire; un instant après, je recom-
 „ mençois sans pouvoir me déterminer à
 „ hasarder la moindre démarche. Ma tête
 „ fatiguée par une continuelle application
 „ sur le même sujet, par tous ces noirs
 „ projets que la tristesse enfante, perdoit
 „ peu-à-peu la faculté de se fixer sur d'au-
 „ tres objets; je ne pensois qu'à mon
 „ frere & à Milord d'Ossery. Quelquefois
 „ je tombois dans une espece d'insensi-
 „ bilité; tout s'effaçoit alors de mon esprit;
 „ je ne revenois à moi que pour gémir
 „ avec plus de force. J'invoquois l'ame
 „ de mon frere; je l'appellois au secours
 „ de sa malheureuse sœur; je priois le Ciel
 „ de m'ôter la vie, & je ne fais comment
 „ ma raison put se conserver dans un état
 „ aussi violent.

„ J'attendois mes Lettres avec im-
 „ patience; je ne croyois point en rece-
 „ voir de Milord d'Ossery; cependant
 „ lorsque dans celles qu'on m'apportoit
 „ je m'étois assurée qu'il n'y en avoit au-
 „ cune de lui, je sentois s'évanouir le
 „ desir que j'avois eû de les voir. Je par-
 „ courois en tremblant celles de Milady

„ d'Ormond; je craignois d'y trouver un
 „ nom que j'y cherchois avec empresse-
 „ ment. Hélas, il ne s'offrit à mes yeux
 „ que pour augmenter mes chagrins! J'ap-
 „ pris que le Comte étoit dangereusement
 „ malade: j'oubliai tout le reste pour ne
 „ m'occuper que de son état. J'écrivis à
 „ un de mes gens qui étoit à Lon-
 „ dres, pour lui donner ordre de s'in-
 „ former exactement du cours de la ma-
 „ ladie de Milord d'Ossery, & de me
 „ dépêcher chaque jour un exprès pour
 „ m'en rendre compte. Son mal fut long;
 „ tant qu'il dura, j'éprouvai que la douleur
 „ peut être suspendue par la crainte d'une
 „ douleur plus grande. Mais que sa con-
 „ valescence changea ma situation! Le
 „ premier usage que fit Milord d'Ossery
 „ du retour de sa santé, fut de se rendre
 „ à Saint-James, où il épousa Miss Jenny
 „ Monford. Aucun de ses amis n'assista
 „ à cette cérémonie; elle se fit sans éclat,
 „ & deux jours après il partit avec sa fem-
 „ me pour le Nord de l'Angleterre.
 „ Comment vous peindre, Milord,
 „ l'impression que cette nouvelle fit sur
 „ moi? Il me sembla qu'on m'arrachoit
 „ une seconde fois à tout ce qui m'étoit
 „ cher. J'avois conservé, sans m'en ap-

» percevoir, une foible espérance; l'in-
» stant qui m'en priva rouvrit avec force
» toutes les blessures de mon cœur. Je
» savois que Milord d'Osbery n'étoit plus
» à moi; je me disois à chaque moment
» du jour qu'il n'y seroit jamais; mais je
» n'avois point d'idée du mouvement
» douloureux dont je fus affectée, en me
» disant qu'il étoit à une autre.
» Son mariage ne m'expliquoit ni sa Let-
» tre ni sa conduite: pourquoi donc l'honneur
» l'engageoit-il à épouser Miss Jenny qu'il
» ne connoissoit point, ou qu'il connois-
» soit peu? Comment cet honneur lui
» imposoit-il une loi pour elle, dont il
» l'affranchissoit à mon égard? Je me per-
» dois dans mes réflexions; & tandis que
» je succombois sous le poids de mes cha-
» grins, qu'une triste langueur détruisoit
» ma santé, flétrissoit ma jeunesse, m'en-
» levoit mon repos, Milord d'Osbery étoit
» content; ses vœux étoient remplis: je
» me le peignois dans le ravissement
» d'une passion satisfaite, d'un amant qui
» s'arrachoit à tout le reste, pour jouir
» sans distraction de l'objet de sa tendresse;
» je me le représentois dans les bras de
» son heureuse épouse, m'oubliant au sein

„ des plaisirs, rejetant loin de lui quel-
 „ ques légers souvenirs qui peut-être me
 „ rappelloient encore à son cœur, & dont
 „ un souris de ce qu'il aimoit effaçoit jus-
 „ qu'à la trace. Son goût, son inclina-
 „ tion pouvoient seuls l'avoir déterminé à
 „ s'unir à Miss Jenny; elle avoit une
 „ grande naissance, mais elle étoit sans
 „ fortune; & ceux qui l'ont vûe, m'ont
 „ assurée qu'elle n'étoit pas belle. J'ignore
 „ par quel charme elle fut l'attirer.

„ Je ne tenterai pas de vous exprimer
 „ les tourmens de mon cœur: pour bien
 „ juger des mouvemens cruels qui l'agi-
 „ toient, il faudroit être dans la situa-
 „ tion où je me trouvois alors, & avoir
 „ le même degré de sensibilité. Soyez-en
 „ sûr, Milord; celui qui n'a pas senti la
 „ douleur d'être trahi de ce qu'il aime, de ce
 „ qu'il aime avec passion, n'a qu'une foible
 „ idée des peines qu'on peut éprouver dans la
 „ vie. Le renversement d'une fortune
 „ brillante nous laisse au moins l'avan-
 „ tage de faire éclater la grandeur de
 „ notre ame, ou par la modération qui
 „ nous aide à supporter ses revers, ou
 „ par cette noble fermeté capable de nous
 „ élever au-dessus du malheur même. L'ex-

» cès de vanité qui regne dans le cœur
 » humain est souvent une consolation pour
 » lui dans ses plus grands chagrins: heu-
 » reux qui jouit du plaisir secret de s'ad-
 » mirer! Mais quelle ressource reste-t-il
 » à celui, qui, ayant mis sa joie & son bon-
 » heur dans un seul objet, s'en voit privé
 » tout-à-coup, accusé de ses pleurs la
 » main qu'il eût choisie pour les essuyer,
 » si quelqu'autre sujet l'eût forcé d'en ré-
 » pandre. Etre malheureux, & l'être
 » par ce qu'on aime, est une sorte de
 » douleur qu'il est impossible de com-
 » prendre, sans en avoir fait la triste
 » expérience.

» Milord Campley revint de Venise à
 » la fin de l'hiver. Lady Henriette obtint
 » de lui la permission de venir à Erford:
 » le plaisir de la revoir, sa douceur, son
 » amitié, ses complaisances, l'aveu que je
 » lui fis de toutes mes foiblesses, soulage-
 » rent un peu mon cœur. Cette aimable
 » fille me ramena insensiblement à
 » moi-même; je sentis toujours mes cha-
 » grins, mais je devins capable de les ca-
 » cher, & de reparoître dans le monde.
 » Sûre que Milord d'Offery n'étoit plus à
 » Londres, qu'il ne devoit plus y revenir,

» je pris le parti d'y retourner ; j'aban-
 » donnai des lieux où tout ce qui s'offroit
 » à mes regards entretenoit ma tristesse &
 » renouvelloit mes regrets.

» Vous eûtes peine à me reconnoître ;
 » mon état vous causa de l'attendrissement.
 » Mes traits reprirent leur forme altérée
 » par la maigreur ; le tems me rendit ma
 » fraîcheur , mais il ne put me rendre ni
 » ma gaieté ni mon repos. Je faisois mil-
 » le efforts pour oublier un perfide : quel-
 » quefois je croyois n'aimer plus , mais je
 » me souvenois toujours d'avoir aimé. Mi-
 » lord d'Osbery excitoit encore des mou-
 » vemens violens dans mon ame ; son éloi-
 » gnement me rassuroit à peine contre lui ;
 » je portois un regard timide dans tous les
 » lieux où le hazard pouvoit me le faire
 » rencontrer ; sans cesse je croyois le voir,
 » l'entendre parler. Milord Essex , par
 » une ressemblance légère avec lui , me
 » causoit une émotion dont vous vous êtes
 » aperçu ; son nom suffisoit pour m'in-
 » terdire. Je combattois ce reste de foi-
 » ble ; je me croyois prête à en triom-
 » pher , quand son retour a ranimé dans
 » mon cœur tous les sentimens que le
 » tems & sa légèreté devoient avoir éteints.

„ Jamais étonnement ne fut pareil au
„ mien, en le voyant entrer chez la Du-
„ chesse de Newcastle; ses yeux se fixe-
„ rent sur moi; je sentis une agitation qui
„ me fit craindre de rester sans connois-
„ sance. Tandis que tout le monde char-
„ mé de le revoir, se précipitoit pour l'em-
„ brasser, & méloit à des complimens de
„ condoléance sur la mort de sa femme,
„ mille félicitations sur son retour, Lady
„ Henriette m'entraînoit; je sortis avec
„ elle. Vous futes témoin de mon trou-
„ ble; je voulois en vain le cacher; l'étran-
„ ge révolution de tous mes sens vous dé-
„ couvrit une partie de mon secret. Mi-
„ lord d'Ossery se présenta chaque jour à
„ ma porte; il la trouva fermée pour lui
„ seul; il intéressa une de mes femmes qu'il
„ connoissoit, à me demander un moment
„ d'entretien. Il m'écrivit, il me suivit en
„ tous lieux; son obstination m'allarma;
„ je sentis que Milord d'Ossery ne pouvoit
„ être un homme ordinaire pour moi.
„ Honteuse de me trouver sensible encore,
„ j'ai cru devoir fuir le danger de le voir
„ & de l'entendre.
„ A présent, Milord, croyez-vous de-
„ voir m'accuser de *dureté*, d'*inflexibili-*

22 té, pour avoir refusé les visites de Mi-
 23 lord d'Osbery; pour lui avoir renvoyé ses
 22 Lettres sans daigner les ouvrir; pour
 22 ne vouloir aucune explication avec lui?
 22 Quels égards lui dois-je? quels motifs
 22 m'engageroient à l'entendre! eh, que
 22 peut-il avoir à me dire! il m'a oublié
 22 si long-tems! il m'a trop appris qu'il pou-
 22 voit vivre sans moi! Etre heureux sans
 22 moi! ah, qu'il le soit! oui, qu'il le
 22 soit toujours, mais loin de moi & sans
 22 moi. Si vous savez où il est, s'il vous
 22 écrit, dites-lui bien de renoncer au pro-
 22 jet de m'appaiser, de me voir. Moi,
 22 son amie! Ah, Dieu! . . . je ne sau-
 22 rois l'être; je suis fâchée que le Ciel lui
 22 ait enlevé celle qu'il aimoit, qu'il m'a-
 22 voit préférée; mais pourquoi sa perte
 22 nous rapprocherait-elle? est-ce à moi
 22 de l'en consoler? Adieu: gardez mon
 22 secret; rendez justice à mes sentimens;
 22 & si vous voulez que je croye à cette ami-
 22 tié tendre dont vous m'assurez, ne me
 22 parlez jamais de Milord d'Osbery. «



LET.

L E T T R E X V.

Mercredi, à Vinchestev.

J'E n'ai pu vous écrire hier; j'étois fatiguée, malade même: j'ai gardé ma chambre. Cette légère indisposition a fait bien du plaisir à sir Henry; elle l'a fixé près de moi; je ne savois que lui dire; je l'ai prié de chanter; il a la voix douce, sonore, agréable. En vérité, ma chere Henriette, il m'a rappelé ces sons séduifans. . . . Quoi, j'y penserai toujours! . . . mais aussi que ne me grondez-vous? J'abuse de votre complaisance; je dis sans cesse la même chose; rien ne me dissipe; je me surprends quelquefois dans une humeur que je me reproche. On dit que la solitude porte vers la misantropie; j'imagine que le grand monde seroit plus propre à produire cet effet, si l'indulgence naturelle à un bon cœur ne combattoit l'aigreur des réflexions de l'esprit. Qu'il s'éleve de singuliers mouvemens dans l'ame! En appercevant les travers, le ridicule, & l'inconséquence de tant de gens avec lesquels il faut vivre; celui qui s'en croit exempt & veut les supporter, doit se regarder au milieu

de ces extravagans, comme une personne saine environnée d'une foule de malades. Elle seroit injuste, si elle leur savoit mauvais gré de ne pas jouir d'une santé aussi florissante que la sienne.

Hier au soir tout le monde se rassembla chez moi : on railla Milord Clarendon sur une passion qu'il a conservée long-tems, quoique l'objet de son attachement méritât peu sa constance. Cette passion l'a rendu fort malheureux pendant cinq ans. Comment trouvez-vous ce sujet de plaisanterie? croiriez-vous qu'on pût se faire un amusement de rappeler à un homme le tems le plus fâcheux de sa vie? Ah, comment pensent ceux qui trouvent du plaisir à rouvrir les playes d'un cœur tendre? Milord Clarendon s'est prêté avec complaisance à ce dur badinage; il a mis de l'esprit & de la douceur dans la façon dont il l'a soutenu; mais il baissoit les yeux; il étoit embarrassé. . . . Dites-moi donc, ma chere, pourquoi nous rougissons d'avoir été trompés. On rougit donc d'avoir de la bonne-foi, & d'en supposer dans les autres. D'où vient que l'on se sent humilié d'une crédulité, dont en examinant le principe on devoit s'honorer? Si c'est par nos senti-

mens que nous jugeons de ceux d'autrui ; la défiance n'est pas naturelle à une ame droite. Eh peut-on en avoir, quand on se sent incapable d'en imposer ?

J'ai partagé la peine de ce pauvre Lord : peut-être ma pitié venoit elle moins d'une généreuse compassion, que d'un retour vif sur moi-même ; je ne veux pas approfondir sa cause. Je hais à chercher des raisons qui affoiblissent l'idée que j'ai de la bonté ; les Moralistes qui s'établissent scrutateurs & juges de l'ame pour l'avilir, dégrader ses opérations les plus nobles, ne me persuadent jamais que contre eux-mêmes. A ce propos, je vous remercie du petit livre que vous m'avez envoyé. Cela est bien dit ; mais cela est-il bien pensé ? Je voudrois qu'on écrivît par un motif plus désintéressé que celui de montrer de l'esprit. Le Spectateur devoit être un modele pour ceux qui s'étudient à pénétrer les secrets de l'humanité. Pourquoi employer à l'affliger des soins qui pourroient tendre à la consoler ? Ne vaudroit-il pas mieux élever l'ame que de l'abattre ? Il est des exemples de bonté, de grandeur, de générosité : tout homme me peut donc aspirer à être bon, grand, généreux. Celui qui veut nous rendre ses

connoissances utiles, doit nous aider à faire profiter le germe du bien, dont le principe est en nous. Nous ôter le mérite de devoir à nos efforts une partie de nos vertus, c'est nous décourager. Attribuer toutes nos bonnes actions à la vanité, à l'amour de nous-mêmes, c'est rebuter notre cœur. Ne nous entretenir que de nos foiblesses, c'est dire sans cesse à un malheureux qu'il est à plaindre. Si on ne peut le soulager, eh pourquoi l'éclairer sur sa misère? A un mal incurable, il ne faut que des calmans. . . . Mais, bon Dieu, est-ce à moi de raisonner, de critiquer l'honnête sir Villiams? . . . Voyez le danger de ces lectures; j'ai pensé faire un livre aussi. Adieu, je vous aime de tout mon cœur.

 LETTRE XVI.

Jeudi, à Vinchestre.

LA ridicule, la fote, la maussade aventure qui vient de m'arriver! Heureusement débarrassée de sir Henry qui est à douze milles d'ici, j'ai voulu profiter de son absence, pour jouir du plaisir de me

promener seule. Au détour d'une allée dont je sortois pour gagner le parc, j'ai trouvé sir James. Il m'avoit suivie sans se laisser appercevoir; sa rencontre m'a extrêmement déplu; j'ai pensé que pour cette fois je n'éviterois point de l'entendre. Déterminée à l'écouter, je méditois déjà ma réponse. . . . Mais, ma chere Henriette, croiriez-vous? . . . pourriez-vous imaginer l'effet que ses discours ont produit sur mon cœur, sur mon foible cœur? Sir James a commencé par m'apprendre que l'unique motif de son voyage à Vinchester étoit . . . il a hésité . . . de trouver . . . de saisir . . . l'occasion . . . que le hasard lui offroit . . . enfin . . . de . . . de me rendre . . . un hommage. . . Il hésitoit encore: mais enhardi par mon profond silence, il a fait la peinture la plus vive, la plus animée de son ardeur, de ses peines, de son respect, de sa passion. . . mon Dieu, de tout ce qu'il a voulu, ma chere, je ne l'interrompois point! . . . Ah, j'étois bien loin de lui! Son trouble, son embarras, des expressions presque pareilles, le lieu, la saison, l'heure, le jour même, si présent à ma mémoire; tout m'a rappelé Milord d'Osbery. Il m'a semblé entendre encore cette
voix

voix si douce, ces assurances si flatteuses, ces promesses si cruellement trahies: ma tête est tombée sur mon sein, oubliant sir James, ses aveux, son amour, la prudence, & moi-même. J'ai laissé couler mes larmes; je me suis abandonnée à une douleur dont je n'ai pu retenir ni cacher les marques. Je ne fai ce que m'a dit alors sir James; je ne fais ce qu'il a pensé d'un mouvement si extraordinaire; j'ignore le tems qu'a duré cette singuliere scene. Milady Sunderland s'est fait entendre; elle venoit à nous: Sir James s'est enfoncé dans le bois, & votre folle amie a coupé par une petite allée, pour n'être point vûe; elle se hâte de vous écrire. . . En vérité j'ai perdu la raison... que pensera Sir James? . . . il faut le revoir dans un instant. . . Cette idée n'est pas supportable.

L E T T R E X V I I .

Toujours Jeudi à minuit.

S I R James n'a point paru au dîner; il s'est plaint de la migraine, & n'a descendu que fort tard. Il paroïssoit triste,
F

& j'étois embarrassée. Je ^{ne}sçaurois vous dire combien je crains une explication; je l'éviterai si je puis. Quoi, Milord d'Ossery fera donc toujours présent à mon esprit! Se peut-il que le souvenir de cet ingrat soit ineffaçable! qu'il me trouble ou m'afflige sans cesse! . . . Quelle idée Sir James prendra-t-il d'une femme qui pleure, parce qu'un homme aimable l'aime tendrement? un homme dont la naissance est égale à la sienne, dont la fortune est considérable. . . Oh, ma chere Henriette, j'ai un cœur inconcevable, foible, méprisable, je crois! Ces qualités, ces vertus, qui font la base de notre amitié, vous les possédez; moi, je n'en ai plus que l'apparence. Une cruelle passion, une constance mal placée, ont détruit mon naturel & changé mon caractère. J'ai toujours les mêmes principes, mais je les démens; j'agis contre mes propres lumieres. Je ne puis m'élever au-dessus de cette vile partie de moi-même, de cette foible machine à laquelle la moindre impulsion rend ses premiers mouvemens. Grondez-moi bien fort, je vous en prie; j'ai besoin de toute votre sévérité. Mais par quel malheur faut-il que Sir James & Sir Henry me persécutent? Je ne

puis rien aimer, je ne veux point être aimée. L'un se taît, m'obsède & me boude. L'autre parle avec un ton, des expressions... Les hommes n'auroient-ils qu'un langage?... Pourquoi le sien m'a-t-il fait reconnoître?... Ai-je un tort bien grand, ma chere, parlez donc? Mes fautes vous sont si sensibles, qu'en vérité mon amitié pour vous me force à me les reprocher doublement. Si vous me trouvez bien ridicule, ne m'en aimez pas moins.

LETTRE XVIII.

Vendredi, à Vinchester.

VOUS craignez que vos Lettres ne soient *longues*, qu'elles ne me *fatiguent*; vous, ma chere Henriette, pensez que vous pouvez me *fatiguer*! Soyez bien sûre qu'éloignée de vous, mon unique amusement est de lire ces aimables Lettres. Le sentiment qui me les fait aimer, ne portera jamais la douleur dans mon ame; mes larmes n'effaceront jamais ces caracteres chéris. Je ne me rappellerai jamais avec rougeur le plaisir que je sens à les voir.

Hélas, qui eût pu me le prédire! Ceux qui me causoient autrefois une joie si pure; je n'ose à-présent... Quand je les recevois, je me trouvois heureuse, si heureuse, que tous les biens qu'on estime me paroissent au-dessous de celui que je croyois posséder!... Quel changement un jour, une heure, un moment, fit dans mon sort!... Cette lettre... cette odieuse, inexplicable lettre!.. Le perfide, me jurer qu'il m'adoroit! me demander ma pitié!.. Ah, ma chere, je ne puis l'oublier!... non je ne le puis! Ce que j'ai écrit à Milord Carlile a réveillé cette rendresse si vraie, si forte, que rien ne détruit. Je me suis arrachée à la honte de céder au foible extrême de mon cœur. Ma fierté m'a soutenue dans ce pénible effort. J'ai cru pouvoir me reposer sur ma raison; je me suis flatée... vain espoir! Je ne puis cesser de m'occuper de Milord d'Ossery. Son éloignement me fâche; d'où vient? Aurois-je donc pensé qu'il devoit être sensible au mien? croyois-je que mes dédains ne le rebuteroient point? étoit-ce pour être suivie que je fuyois? aurois-je eu la bassesse de desirer?... Je ne sçais; mais j'imaginois qu'il verroit Milord Carlile, qu'il chercheroit à s'ap-

procher de vous... Je suis devenue bizarre, injuste: quand on me parle de lui, je me mets en colere; si on ne m'en dit rien, je m'afflige. En voulant me voir, il m'a irritée: il me laisse; sa négligence me déplaît, m'offense. . . Mon Dieu, est-ce votre amie, est-ce une femme sensée, qui est si peu d'accord avec elle-même? Ma bonne, ma tendre amie, aimez-moi pour nous deux; car je me hais bien fort.

LETTRE XIX.

Samedi, à Vinchester.

SIR James m'a écrit. Sa lettre est tendre; il aimera, il se tuira. Il n'ose me demander le sujet de mes pleurs; il n'oubliera jamais cet instant. Il voit que mon cœur est pénétré d'une douleur qu'il respecte. Il finit en m'assurant d'un amour éternel. . . Eternel! ma chere, ils promettent tous un amour éternel. La premiere preuve que Sir James veut me donner de cet éternel amour & de sa soumission, est de renfermer des sentimens qu'il est sûr de conserver toujours. Je lui ai

répondu poliment, en acceptant seulement son silence. Je suis fâchée de lui avoir inspiré de la tendresse. Si je ne puis faire le bonheur de Sir James, je voudrois bien au moins ne pas lui causer des peines. Il est aimable; il me plairoit, si l'on pouvoit encore me plaire.

Vous êtes sûre que Milord d'Offery n'est point à Bath? On ne l'a pas vû à Erford. Milady d'Ormond me l'auroit nommé parmi ceux qui sont chez elle. Elle me presse d'aller la trouver. Retourner à Erford, revoir ces lieux? . . . Ah, je n'irai point à Erford!

Voilà Sir Henry très - promptement de retour; & le voilà précisément tel qu'il étoit parti. Je l'ai reçu assez bien; pas assez pourtant, car il a l'air peu content. . . . *Milady écrit*. . . . un grand soupir, & le triste personnage s'en va. . . . Eh non, il revient chargé d'une corbeille de jacinthes & de semidoubles dont il va parer mon cabinet. Tandis qu'il fait cet arrangement, *Milady écrit*, au grand regret de Sir Henry. Je sens que rien n'est plus malhonnête; mais si j'étois capable de complaisance pour ses soins, il m'en accableroit. C'est bien assez de supporter en silence toutes ses humeurs.

Il en a tant avec moi, que souvent je m'examine pour voir si je n'ai pas des torts avec lui. Ce qui me rend sa présence fâcheuse & sa tendresse pénible, c'est de penser qu'au fond de son cœur il me trouve ingrate. En effet pourquoi le maltraiter? Qu'ai-je à lui reprocher? de l'embarras? un desir d'être avec moi qui le conduit sur mes pas, peut-être malgré lui? une soumission extrême? une envie de me plaire qu'il ose à peine me montrer? . . . Si vous voyiez avec quelle application il s'occupe de son ouvrage. . . . pauvre Sir Henry! . . . On dit que l'on est injuste quand on aime; on l'est bien davantage quand on n'aime pas. De quel droit suis-je impolie avec Sir Henry? parce qu'il m'ennuie, faut-il que je l'afflige? Dois-je abuser du pouvoir que la faiblesse me donne sur lui? Ne doit-on rien à celui que l'on fait souffrir, même sans le vouloir? . . . Allons, je vais l'entretenir. . . . Mais que lui dire, je vais lui demander du tabac, l'heure qu'il est, le tems qu'il fait, laisser tomber mon mouchoir pour lui donner le plaisir de le ramasser. Il faut être obligeante.

Milord Carlile me demande pardon; il trouve que j'ai raison: mais il ne conçoit

pas ce qui a pu faire changer de caractère à Milord d'Ossery; il ne le reconnoît point à son procédé bisarre pour moi. Adieu, ma chere & tendre amie.

L E T T R E XX.

Dimanche, à Vincheſter.

AH, grand Dieu, quelle émotion! quelle surprise! Sous une enveloppe dont la main m'est inconnue, une lettre de Milord d'Ossery. . . . oui, de lui, en vérité. . . . voilà son caractère. . . . elle est de lui. . . . Mon Dieu, elle est bien de lui! . . . D'où vient - elle? . . . qui l'a apportée? . . . comment? . . . pourquoi? . . . Il m'écrit encore! . . . à moi! . . . que me veut - il? . . . Ma main tremble. . . ma plume s'échappe de mes doigts . . . Il faut que je prenne l'air.

On ne ſçauroit me dire d'où vient cette lettre. Un homme à cheval l'a donnée à un de mes gens qu'il a fait appeller. . . . Milord d'Ossery feroit - il dans cette Province? . . . Je voudrois qu'il me vînt des aîles. . . . Me voilà comme une folle, comme une imbécille, comme. . . . mais

à quoi me comparer qu'à moi-même? . . . Je ne puis écrire. . . ma tête se dérange. . . Oh, ma chere, si vous me voyiez. . . Cette lettre. . . elle me désole.

Hélas, où est le tems que la vûe de cette même écriture portoit une si douce agitation dans mon cœur! à - présent elle m'épouvante; elle me cause un trouble cruel, un désordre inexprimable. . . O, ma chere Henriette, que ne suis-je avec vous! que ne puis-je répandre dans votre sein les peines que je sens! elles sont vives, elles sont d'une espee. . . Je ne les conçois point; mais j'en suis accablée.

Quel pouvoir cet homme a-t-il donc sur moi? autrefois je lui croyois celui de me rendre heureuse. Il l'a perdu; il a bien voulu le perdre. . . faut-il qu'il ait encore celui de m'affliger? . . . Je voudrois me cacher, m'oublier, n'être plus. . . Elle est toujours là cette lettre. . . Je ne sçais que faire. Voyez mon malheur: quand le tems semble avoir affoibli mes sentimens, diminué mes chagrins, il faut que cet ingrat revienne à Londres, que son caprice l'excite à me chercher; & lorsque, pour l'éviter, je laisse tout ce qui m'est

cher, il me tourmente ici, il m'écrit; il a la cruauté de m'écrire.

Cette enveloppe, cette ruse. . . Quand je renverrois la lettre à Londres, comment lui prouver que je ne l'aurois pas lue? . . . Il n'est point assez vrai pour m'en croire sur ma parole. . . si artificieux. . . Mais que peut-il m'écrire? . . . oseroit-il entreprendre de se justifier? comment le pourroit-il? . . . Ah, ce n'est ni l'amour ni l'amitié qui l'engagent à m'importuner; c'est la vanité. Il ne peut souffrir de se voir dédaigné; il voudroit triompher de mes résolutions, l'emporter sur ma fierté, sur mon ressentiment. . . . Après deux ans d'oubli, oseroit-il se flater que je pense encore à lui? Est-ce foiblesse ou curiosité? . . . d'où vient ce desir de voir? . . . Après tout, qu'ai-je à craindre? a-t-il des reproches à me faire? Je veux lire sa lettre, y répondre. Allons. . . mais voici la Comtesse de Bristol. . . hélas, que n'ai-je une ame comme la sienne! . . . Adieu.



L E T T R E X X I.

Toujours Dimanche à minuit.

IL se plaint de moi, ma chere Henriette! il s'en plaint en vérité! il a l'audace de s'en plaindre, de me faire des leçons de générosité. L'époux de Jenny Monford s'étonne de mon inconstance! il attendoit de moi d'autres sentimens, . . . & tout cela avec une hauteur. . . . Lisez, lisez, je vous en prie, l'exacte copie de son insolente lettre. . . . non cet infidele n'a point d'idée des chagrins qu'il m'a donnés. . . . Mais un homme comprend-il les peines qu'il peut causer?

*Lettre de Milord d'Offery à Milady
Catesby.*

» Fuir un malheureux, rejeter ses sou-
» missions, l'abandonner à ses remords,
» mépriser son repentir, se peindre sans
» pitié ce qu'il doit souffrir; c'est le pro-
» cédé d'une femme ordinaire qui se croit
» offensée, se livre à l'ardeur de son res-

» sentiment, veut punir, se venger, &
» de laquelle au fond on n'a pas droit
» d'exiger plus de douceur ou de com-
» plaisance.

» Ne pas fermer son cœur au mouve-
» ment généreux qui peut encore l'ouvrir
» à la compassion: s'attendrir sur le sort d'un
» homme, d'autant plus à plaindre, qu'il
» a mérité les maux dont il gémit :
» oublier, pardonner, remettre à l'ami
» une partie des dettes de l'amant: accor-
» der quelque indulgence au retour d'un
» coupable, l'entendre au-moins; c'est ce
» qu'on avoit espéré de l'ame noble, éclai-
» rée de Milady Catesby.

» Mais elle a changé. Elle n'est plus
» cette femme sensible & vraie, cette
» ame fidelle, cette maîtresse tendre, qui
» vouloit aimer toujours, dont rien ne
» devoit affoiblir les sentimens. Ses let-
» tres, seule consolation de mon exil, seul
» adoucissement de mes longs chagrins;
» ces lettres si cheres, si souvent pressées
» contre mes lèvres, si souvent baignées
» de mes larmes; ces lettres charmantes,
» unique reste de mon bonheur passé,
» elles me disent encore que vous m'avez
» aimé: mais vos yeux m'ont dit que vous

„ me haïssiez, & votre départ ne me l'a
 „ que trop confirmé.

„ Ah, Lady Juliette, Lady Juliette! est-
 „ ce bien vous qui me montrez cette in-
 „ humaine fierté? Vous m'aviez tant pro-
 „ mis de m'estimer toujours! que savez-
 „ vous si vous n'êtes point injuste? J'ai des
 „ torts sans doute; mais leur espece vous
 „ est inconnue: jusqu'à présent je n'ai pu
 „ vous expliquer ma conduite. Consentez
 „ à m'entendre, Madame; au nom de tout
 „ ce qui vous est cher, permettez-moi de
 „ vous voir, de vous parler; ne refusez
 „ pas cette faveur à un homme qui vous
 „ adore; qui n'a jamais cessé de vous
 „ aimer, de vous desirer, de vous regretter.
 „ Malgré les plus fortes apparences, croyez
 „ qu'il n'est point indigne de la grace qu'il
 „ ose vous demander.

„ Pardonnez-moi la façon dont je m'y
 „ suis pris pour vous engager à lire ma
 „ Lettre; un de mes gens attend votre
 „ réponse à la Ferme. “

*Cette inhumaine fierté; que savez-vous
 si vous n'êtes point injuste? Eh bien, auriez-
 vous pensé qu'il osât mettre en doute
 si j'ai tort ou raison avec lui? Ces Lettres
 baignées de ses larmes, . . . d'où vient*

dont qu'il répandoit des *larmes*? quel sujet avoit-il d'en *répandre*? Ah qu'il en verse encore! qu'il pleure! il a trahie cette *maîtresse tendre* qui le préféroit à tout; ne vivoit que pour l'aimer; dont les vœux les plus ardens n'avoient pour objet que le bonheur de ce cruel. . . . Ah qu'il pleure! Il a tant de reproches à se faire! cette *amie fidelle* peut l'abandonner sans être *inhumaine*, sans être *injuste*. . . Audacieux suppliant, il ne se croit point indigne de la grace qu'il demande. . . Pesez bien les termes de cette Lettre. . . y répondrai-je? . . . je ne fais . . . que puis-je lui dire? . . . Mais je ne me sens pas bien . . . je ne saurois continuer. . . Ma bonne, ma chere amie, pourquoi vous ai-je quittée, & dans un tems où vos conseils me seroient si nécessaires? . . . C'est Milord d'Osbery qui en est cause . . . eh ne l'est-il pas de tout ce qui m'afflige?

L E T T R E X X I I.

Lundi, à Vincheſter.

JE suis encore dans l'incertitude sur ce que je dois faire: plus je relis la Lettre de Milord d'Osbery, plus je me sens

révoltée contre lui; parce que je suis capable de ressentiment, il ne reconnoît point mon ame; une basse condescendance me conviendrait mieux dans ses idées, qu'une *inhumaine fierté*.

O ma chere Henriette, les hommes nous regardent comme des êtres placés dans l'Univers pour l'amusement de leurs yeux, pour la récréation de leur esprit, pour servir de jouet à cette espece d'enfance où les assujettit la fougue de leurs passions, l'impétuosité de leurs desirs, & l'impudente liberté qu'ils se sont réservée de les montrer avec hardiesse & de les satisfaire sans honte. L'art difficile de résister, de vaincre ses penchans, de maîtriser la nature même, fut laissé par eux au sexe qu'ils traitent de foible, qu'ils osent mépriser comme foible. Esclaves de leurs sens, lorsqu'ils paroissent l'être de nos charmes, c'est pour eux qu'ils nous cherchent, qu'ils nous servent; ils ne considerent en nous que les plaisirs qu'ils esperent de goûter par nous. L'objet de leurs feintes adorations n'atteint jamais jusqu'à leur estime; & si nous leur montrons de la force d'esprit, de la grandeur d'ame, nous sommes d'*inhumaines* créatures; nous passons les limites qu'ils ont

osé nous prescrire, & nous devenons *injustes* sans le savoir.

Je suis piquée. . . je lui répondrai. . . oh oui. . . mais j'attens que l'aigreur dont je ne puis me défendre, soit un peu modérée. . . Je ne veux pas le voir. . . Je ne le voudrai jamais. . . je tâcherai de ne point écrire avec dureté, afin de *remettre* à Milord d'Ossery, qui doit m'être indifférent, une partie des *dettes de l'amant* que je dois haïr. . . Non, il n'y a pas une expression dans sa Lettre qui ne me blesse jusqu'au fond du cœur. . . *l'espece de ses torts* m'est *inconnue*. Ah, comment peut-il le croire & le dire? Ne m'a-t-il pas trompée, quittée, abandonnée? n'a-t-il pas détruit ma plus chere espérance? ne m'a-t-il pas privée? . . . hélas, de lui, du seul objet de mon attachement! Il m'a fait tout le mal qu'il étoit en son pouvoir de me faire; eh je lui pardonnerois! . . . Que n'ai-je eu la force de déchirer cette Lettre, dès que j'en ai connu la main? . . . Pourquoi faut-il? . . . Cet homme a mis tout son bonheur à troubler, à détruire le mien,

Toujours

Toujours Lundi à minuit.

Croiriez-vous bien, ma chere Henriette, que je ne saurois écrire à Milord d'Osbery; j'ai recommencé vingt fois une très-petite Lettre; sans jamais pouvoir la finir; tout ce que je ne veux pas dire vient s'offrir à mon idée; le reproche se place sous ma plume; je cherche à paroître indifférente, & ma sensibilité éclate malgré moi. Pas une expression qui me satisfasse, ni froideur, ni modération; mon cœur emporté par un mouvement rapide, veut s'expliquer sans détours: j'attendrai.

Toujours Lundi à deux heures.

Jamais je ne pourrai faire cette Réponse: j'écris, j'efface, je déchire. . . Après tout, pour quoi me tourmenter? me fatiguer? Est-il si essentiel que je lui écrive? . . . oui, car si je garde le silence, il croira que je consens à le voir. . . Ah, s'il alloit paroître ici! . . . Chez qui peut-il être? il n'a point de Terres dans ce canton? . . . Est-ce le hasard ou le soin de me chercher qui l'amene auprès de moi? . . . Ma chere; ne riez point de mes inquiétudes; ne me

dites point que je l'aime . . . eh, comment pourrois-je l'aimer encore? Non, ce n'est point l'amour dont je suis occupée . . . c'est . . . je ne fais ce que c'est; mais je suis triste. Je vais me mettre au lit sans espoir d'y trouver du repos. Plaignez votre meilleure amie, plaignez-la, sans examiner la cause de ses peines; nous sommes souvent convenues qu'il y a de la dureté à refuser sa pitié à des maux qui nous paroissent légers: ce n'est pas l'espece du mal, mais la sensibilité du malade qui doit exciter notre compassion. Ah, je suis bien digne de la vôtre!

 L E T T R E XXIII.

Mardi, à Vinchestev.

VOICI une copie de ma réponse: je ne savois pas, combien il étoit difficile d'écrire, quand on ne vouloit pas dire tout ce qu'on pensoit. C'est un fardeau pesant dont je viens de me débarrasser. Croiriez-vous que depuis une heure que ma Lettre est partie, j'ai désiré vingt fois de la revoir; je crains qu'elle ne le desoblige trop . . . même qu'elle ne l'afflige. J'ai relu la sien-

ne avec attention ; elle me paroît moins choquante ; tout ce qui me révoltoit m'attendrit à présent. Cet endroit où il parle de mes Lettres est touchant en vérité. . . . il les *pressoit contre ses lèvres* . . . elles étoient la *seule consolation*. . . Mais quels chagrins avoit-il donc ? *son exil* ? s'il m'aïmoit ? . . . eh, comment en eût-il épousé une autre, si son cœur ? . . . Je n'y puis rien comprendre. . . . il dit qu'il est malheureux . . . je ne voudrois pas penser qu'il l'est en effet. . . . ah, s'il sentoit ce que j'ai senti ! cette douleur, ces déchiremens, s'il les sentoit ! que je le plaindrois ! que ma fierté céderoit aisément à la douceur de le consoler, de ramener la joie dans son ame ! . . . je pleure ; en vérité je pleure ; je ne puis supporter l'idée de sa tristesse, de *ces longs chagrins* dont il me parle. Quoique ma raison doive me persuader qu'ils n'ont point existé, ils se peignent sans cesse à mon cœur.

*Réponse de Milady Juliette Catesby,
à Milord Comte d'Ossery.*

» Je ne m'attendois, Milord, ni à vos
» plaintes, ni à la priere que vous me fai-

tes ; le tems où une explication de votre
conduite pouvoit m'intéresser est déjà
loin de moi. S'il se retrace quelquefois
à ma mémoire, c'est comme le souvenir
d'un songe pénible que le réveil a diffi-
pé, & dont il ne reste qu'une idée triste
& confuse. Il m'importe peu de con-
noître les raisons qui vous engagerent à
me rendre à moi-même ; il me suffit
que vous l'avez fait. Je ne crois point
sortir de mon caractère en refusant de
vous voir, en le refusant absolument.
Je ne vous regarderai jamais comme un
ami auquel je doive remettre des fautes
qu'on ne peut pardonner ni à l'*ami*, ni
à l'*amant*. Celui qui pût m'abandon-
ner si long-tems aux soupçons vagues de
mon esprit agité, à ceux que je devois
former sur ses sentimens, même sur sa
probité, doit-il s'étonner de mon indif-
férence ? a-t-il droit de me la repro-
cher ? Eh pourquoi chercherois-je à
m'instruire des circonstances, quand les
faits n'ont rien de douteux ? J'en ai su
assez pour négliger toujours d'apprendre
ce que j'ignore ; j'attends de la complai-
sance où je me force en vous écrivant,
une faveur à laquelle je puis prétendre.

„Rendez-moi ces Lettres, Milord, dont
 „le style vous rappelle ce que je rougis
 „d'avoir pensé; & ne vous plaignez point
 „d'un cœur qui fut assez noble pour ne
 „pas se plaindre du vôtre.“

Ne trouvez-vous pas, ma chere Henriette, une espece de fausseté dans cette façon d'écrire? C'est bien-là ce que je devrois penser, mais ce n'est pas ce que je pense. Cette orgueilleuse indifférence n'est pas dans mon cœur; je suis fâchée d'avoir envoyé cette Lettre . . . pourquoi feindre? N'eût-il pas été mieux de parler naturellement, d'avouer ma véritable situation à son égard; de dire: *Je vous aime peut-être encore, mais je ne vous estime plus; je renonce à vous; la constance de mes sentimens n'est point une preuve que je vous croye digne de mon attachement. Elle est dans mon caractere; des traits ineffacables ont gravé dans mon ame une foiblesse qui me fut chere; j'en aime encore le souvenir. Il ne tient point à vous, mais aux impressions vives que j'ai reçues. Semblable à une personne qui se regarde avec complaisance, & jouit du plaisir de se voir sans songer à la glace qui le lui procure, je me plais à me*

rappeller mon amour , sans me plaire à penser à vous.

Cela eût été plus noble, plus vrai: je voudrois l'avoir fait. Je hais la dissimulation, j'en hais jusqu'à l'apparence. Mais la Lettre est partie. . . . depuis long-tems j'ai perdu l'habitude d'être contente de moi; le regret semble attaché à toutes mes démarches. De tant de qualités dont je m'aplaudissois, il ne me reste que la connoissance de mes fautes; & de tant de biens que je m'étois promis, votre amitié est le seul qui m'en paroisse un véritable.

L E T T R E X X I V .

Mercredi, à Vincheſter.

ASSUREMENT, ma chere, ma tête est un peu dérangée. Je suis inquiete, agitée: je compte les heures, les momens; le tems me paroît d'une longueur extrême. J'attends sans savoir ce que j'attends. Le moindre bruit excite un mouvement en moi; ma porte s'ouvre, le cœur me bat. Pendant que mes gens vont & viennent dans mon appartement, je les regarde avec des yeux qui leur demandent quelque chose.

Je m'en suis apperçue à l'ennuyeuse répétition de, *que veut Madame?* Eh, bon Dieu! *Madame* le fait-elle ce *qu'elle veut?* . . . Devinez-vous, ma chere Henriette, le sujet de tant d'émotion? . . . Oh, que cela est bas, vil, honteux! c'est donc l'attente d'une réponse . . . non je ne puis me souffrir.

J'ai envie de partir, de m'éloigner d'un voisinage si dangereux; mais si Milord d'Ossery veut me voir, me parler, où ferai-je en sûreté contre ce desir obstiné? Il saura le satisfaire; il obtiendra du hasard . . . de ma foiblesse peut-être, cet entretien demandé avec tant d'instances. Les hommes se lassent-ils des soins qu'ils prennent pour contenter leurs fantaisies? ils ne se sentent point humiliés de nos refus; c'est encore un des avantages réservés à eux seuls. Qu'une femme ait eu le malheur d'aimer, d'aimer trop; qu'elle se lasse de son amant, veuille le quitter, que de reproches! quelles persécutions n'est-elle pas obligée de souffrir! Elle le chasse; il revient, la cherche, la suit, l'obsède, se plaint, menace, prie, gémit, s'abandonne à sa passion; l'éclat de ses chagrins est un soulagement qu'il ne veut pas se re-

fuser. Il s'embarresse peu s'il cause de l'ennui, du dégoût; son ame n'est point assez délicate pour qu'il se trouve blessé de l'idée d'importuner. Occupé de lui seul, de ses intérêts, rien ne peut le faire renoncer au bien, dont la possession le flatte; & souvent à force d'obstination, il parvient à conserver, sinon le cœur, au-moins la personne, premier objet de son attachement. Lui, dès qu'il trouve sa chaîne pesante, il la brise, il s'éloigne; il ne voit point couler nos larmes, il n'entend point nos plaintes. Notre douceur naturelle, une fierté décente nous force à cacher nos douleurs. . . Ah, comment est-il possible que notre cœur se donne! nous sommes si malheureuses en aimant. . . Je fais une réflexion, ma chere, c'est que je vous ennuie. Je vous dis tout ce que je pense, & je ne pense rien d'amusant. . . Oh, que je me déplais à moi-même, & que les autres me plaisent peu! . . . Ne voilà-t-il pas Sir Henry, qui s'est mis à avoir des vapeurs, à s'évanouir comme une femme? Ce matin il étoit chez moi; ses vertiges lui ont pris: je ne savois avec moi ranimer ses esprits. Je n'ai trouvé qu'un flacon rempli d'eau ambrée; je lui ai tout répan-

du sur le visage. Sa sœur m'a crié que je l'empoisonnois . . . j'espère qu'il n'en reviendra pas.

L E T T R E X X V.

Jeudi.

R IEN encore de Milord d'Osbery. Ne pas me répondre! il lui sied bien d'avoir de la hauteur . . . il est fâché peut-être . . . Ma Lettre étoit-elle si dure? . . . Le vain personnage ne peut supporter le ton de l'indifférence dans une femme qui lui a montré de la tendresse; celui de la haine l'offenseroit moins. . . . Ah, si je lui écrivois à-présent! . . . mais n'y pensons plus.

J'ai reçu deux Lettres de Milord Carlile; il se plaint de vous. Je lui écrirai qu'il a tort: mais je vous dis, à vous, qu'il a raison. Vous riez de la jalousie; ah, n'riez jamais! si vous l'aviez sentie, vous ne pourriez vous permettre d'aigrir la sienne par des plaisanteries. Avec un naturel tendre & généreux, est-il possible de badiner d'un mouvement involontaire qui affecte l'a-

G 5

me si douloureusement? C'est une *folie*, dites-vous, une *extravagance*; soit, mais cette *folie* désespere. C'est du supplice d'un homme dont elle est adorée, que Lady Henriette s'amuse: il doit être *sûr de votre tendresse, vous connoître, vous croire*. Eh, l'amour raisonne-t-il! A force de réfléchir sur mes propres sentimens, j'ai peut-être acquis une légère connoissance du cœur. Ma chere, celle qui peut rire de l'inquiétude, de la douleur d'un homme attaché à elle, ou ne l'aime plus, ou s'est trompée quand elle a cru l'aimer.

Les peines d'un amant touchent, parce qu'il les sent; on s'afflige, parce qu'il est triste; on pleure, parce qu'il verse des larmes; on cherche à calmer, à dissiper des chagrins que l'on partage. . . Eh, comment peut-on les donner, & les rendre plus amers par des railleries, par une gaieté! . . . Fi, Henriette, fi! vous avez retardé le bonheur de Milord Carlile, adoucissez du moins cette attente par une complaisance que vous devez à la vivacité de sa tendresse. Je l'aime, vous le savez; & puis vos fautes retombent un peu sur moi. Il m'écrit des Lettres de quatre pages toutes remplies de vos *cruelles malic*.

ces; vous boudez, & il se désole; allons, pardonnez-lui pour l'amour de votre meilleure amie. On ne prétend pas vous *cacher*, vous faire *disparoître*; on desire que vous soyez admirée: parez-vous, montrez-vous, sortez, on y consent; soyez belle aux yeux de tout le monde, mais ne vous applaudissez de l'être que lorsque votre amant vous regarde. Adieu: on m'a prié de vous gronder; je vous gronde, mais je ne vous en aime pas moins.

L E T T R É XXVI.

Vendredi, à Vincheſter.

LA Lettre de Milord d'Offery vous a touchée; ma réponse vous paroît très-haute; vous n'approuvez point cet excès de sévérité. . . Allons, poursuivez, ma chere Henriette, chagrinez-moi aussi. J'admire avec quelle facilité nous rapprochons tout de nos propres sentimens; vous veniez de pardonner à Milord Carlile, quand vous m'avez écrit. Pénétrée encore du plaisir que donne un doux raccommodement, vous pensez que l'on doit *pardon-*

ner; qu'il y a de la *duvete* à ne pas *pa-*
donner. Vous me *priez*, vous me *conju-*
rez d'entendre *ce pauvre Comte*. Quand
je voudrois vous donner cette preuve de
ma complaisance, en ferois-je la maîtresse?
. . . Eh, comment l'écouter! il ne
veut plus parler. . . Vous le plaiguez!
pouvez-vous croire qu'après sa fuite, son
mariage, & deux ans d'oubli, mon indif-
férence soit capable de l'affliger? . . . Il
ne vouloit que m'éprouver; sa vanité lui
persuadoit que je l'aimois encore; que ses
moindres démarches détruiroient mes ré-
solutions. En effet, pour effacer le souve-
nir de sa perfidie, d'une trahison si noire,
n'étoit-ce point assez qu'il offrit de se ju-
stifier? Je devois voler au devant de ce
cœur qu'on daignoît me rendre; un bien
si précieux méritoit mon empressement,
ma reconnoissance, peut-être. . . Au-
dace insupportable des hommes! insolent
orgueil! . . . Je devois pourtant des re-
mercimens à Milord d'Osbery; son dernier
caprice me sert mieux que le tems & la
raison n'avoient pû le faire; il détruit ce
reste de penchant dont je croyois ne jamais
triompher: je ne pensois point à cet infi-
dèle sans attendrissement; à présent sa vûe

n'exciteroit pas en moi la plus légère émo-
tion; je suis tranquille & presque conten-
te; je ne craindrai plus sa rencontre, ses
importunités; n'est-ce pas où tendoient
tous mes vœux? . . . Avec quelle cruauté
il a cherché à me troubler encore, à ra-
lumer cet amour qu'il ne fut jamais digne
de m'inspirer! . . . Eh d'où vient donc
que je l'aimois tant! j'ai regardé ce matin
son portrait; je l'ai tenu plus d'une heu-
re; je le considérois sans ressentir la
moindre agitation; même en l'examinant,
je me suis étonnée d'avoir été si attachée à
cette image. Pourquoi n'ai-je pû aimer
que cet homme? qu'a-t-il de si séduisant?
quel charme décevant répandu dans mes
yeux, prétoit tant d'agrément à cette phi-
sionomie? où sont ces graces si touchan-
tes? qu'admirois-je dans ces traits? . . . O,
ma chere Henriette, notre prévention fait
tout le mérite de l'objet que nous préfé-
rons; elle pare l'idole de notre cœur; elle
lui donne chaque jour un nouvel orne-
ment. Peu-à-peu l'éclat dont nous l'avons
revêtue nous éblouit nous-mêmes, nous
en impose, nous séduit, & nous adorons
follement l'ouvrage de notre imagination.
Ce portrait, autrefois si chéri, est celui

d'un homme trompeur ; hélas, je l'ai regardé long-tems comme la représentation d'une créature céleste ! . . . Oh je ne puis plus le voir ! je le hais . . . je me hais aussi . . . je vous aime toujours.

 L E T T R E XXVII.

Samedi, à Vinchestev.

VOUS mourriez d'envie que Sir Henry parlât ; eh bien, le voilà déclaré, opposé & refusé ! Milady Vinchestev m'a vanté l'amour de son frere, son respect, le silence qu'il s'est imposé dans la crainte de me déplaire ; & passant de ses louanges aux miennes, elle m'a montré le desir le plus obligeant d'acquérir en moi une sœur aussi-bien qu'une amie. Vous jugez de mon embarras, ma chere, & des détours polis qu'il m'a fallu prendre. J'ai opposé mes dégoûts presque invincibles pour le mariage, nés du peu d'agrément que j'y ai trouvé ; mon éloignement pour l'amour ; l'habitude d'une liberté qu'on ne perd jamais sans regret. A la vérité, je ne fais pas de la mienne l'usage qui y attache la plupart des veuves de mon âge, mais elle me don-

ne l'espece de plaisir que sent un avaré en calculant ses richesses. Il jouit des biens qu'il peut se procurer, & possède dans son imagination tous ceux où l'étendue de sa fortune peut atteindre. Un seul homme, lui ai-je dit, pouvoit me déterminer à sacrifier cette liberté précieuse; un autre n'aura jamais le même ascendant sur mon cœur. Milady est restée satisfaite des raisons que je lui alléguois; mais pour Sir Henry qu'elle a instruit de mes sentimens, il est bien loin de les approuver. On ne peut plus vivre avec lui; il ne me parle point, ne me regarde point, contredit tout le monde, gronde les valets des autres, chasse les siens, brise tout ce qu'il touche, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, va comme un fou au travers d'un parterre, & revient en rêvant donner de la tête dans le battant d'une porte fermée, fort étonné de se voir arrêté. . . . Mais qu'un homme est injuste! sa fantaisie est-elle une loi? de quoi se fâche Sir Henry? a-t-il droit d'exiger que ses volontés déterminent les miennes? J'ai aimé une créature de son espece . . . ah, c'est bien assez! . . . Mais voici une Lettre de vous . . . hélas, que m'apprenez-vous!

Quoi, Lady Seymour a quitté la Cour, renoncé à sa place? . . . Que je la plains! que son malheur me touche! Elle est dans la retraite, dans la plus haute dévotion; & c'est la mort de Milord Gage qui cause ce grand changement; bien grand assurément. Personne ne tenoit tant au monde que cette Dame. . . . Ah, ma chere, perdre un homme qu'elle aimoit si sincèrement, depuis si long-tems; avoir surmonté tant d'obstacles; être sur le point de l'épouser, & se le voir enlever en un jour, en un moment par un accident! . . . Je ne puis refuser des larmes à ce triste événement. Mais aussi quelle fureur à des gens de ce rang; de risquer dans ces courses à perdre sans honneur une vie chere à leur patrie, & qu'ils ne devoient exposer que pour elle! N'en sont-ils pas responsables à leurs compatriotes, à des parens qui les aiment, à une maîtresse dont ils causent long-tems l'inquiétude, & enfin le désespoir? Pauvre Lady Seymour! sa situation & les réflexions qu'elle vous engage à faire, ont pénétré mon cœur.

L E T T R E

LETTRE XXVIII.

Dimanche, à Vincheſter.

AH, comment vous dire, vous exprimer! . . . Aurai-je la force d'écrire? . . . Hélas, je me plaignois de lui! . . . Henriette . . . ma chere Henriette, il eſt malade, dangereuſement malade . . . Milord d'Oſſery ſe meurt! . . . Ah, Dieu, il ſe meurt! . . . Voyez ce Billet que je viens de recevoir.

Milord d'Oſſery à Milady Catesby.

» Il ne me reſte que peu d'inſtans à
 » vivre; la contenance de ceux qui
 » m'environnent, & la réſiſtance que
 » l'on oppoſe à toutes mes volontés
 » m'en aſſurent. C'eſt avec peine que
 » j'obtiens la permiſſion d'écrire . . . Hé-
 » las! pourquoi l'ai-je tant deſirée? . . .
 » qu'ai-je à vous dire? Vous apprendrez
 » avec plaifir, ſans peine au-moins, que
 » l'objet de vos mépris, de votre haine,
 » aura fini ſon ſort. . . . Ah, Lady Ju-
 » liette, quelle cruauté! . . . mais eſt-
 » il tems de m'en plaindre? Pardonnez

H

„ au - moins à la mémoire d'un amant mal-
 „ heureux; je ne vous ai jamais trompée;
 „ je vous ai toujours aimée. Ces Lettres
 „ que vous me demandez avec une dure-
 „ té dont j'ai crû votre cœur incapable,
 „ vous seront fidelement rendues après ma
 „ mort. Madame, ne m'en privez pas
 „ pendant que je respire encore. “

Après sa mort! . . . j'apprendrai avec
plaisir . . . peut-il croire, imaginer? . . .
 Ah, l'inhumain! il ne lui restoit que ce
 coup affreux à me porter; malade, mou-
 rant peut-être . . . Eh, où est-il? chez
 qui, dans quel lieu, dans quelles mains? . . .
 Est-il secouru? . . . a-t-il près de lui? . . .
 Oh, cette douleur est insupportable!

Ce malheureux qui vient d'apporter ce
 fatal billet est reparti tout de suite, sans
 attendre un instant, sans dire une parole.
 Comment savoir? . . . Abandonnée à mon
 effroi, à l'inquiétude la plus vive! . . .
 Ah, plaignez-moi! mon cœur est déchiré.

Un foible espoir me luit: j'ai envoyé
 dans la maison où un des gens de Milord
 d'Osbery a passé deux ou trois jours. On
 assure que cet homme venoit de chez Sir
 Halifax, qui a depuis peu acheté une
 Terre à quinze milles d'ici. Je viens de

faire partir John en toute diligence, pour aller s'informer, si Milord d'Ossery est en ce lieu, avec ordre de rester où il le trouvera, & de me dépêcher des couriers pour m'apprendre l'état de ce pauvre Comte. Dans ma triste incertitude, j'ai les yeux & les mains élevés vers le Ciel; je me rappelle à tous momens Lady Seymour; je crains. . . Dieu tout-puissant, que ma priere ardente s'éleve jusqu'à toi! quelle suspende ton Arrêt! daigne en changer l'objet! Si la fin de l'un de nous doit être pour l'autre cette voix dont les accens terribles rappellent vers toi nos cœurs égarés, ah que ce soit moi! que ce soit ma mort qui ranime dans son ame l'amour qui n'est dû qu'à toi seul! O ma chere Henriette, s'il meurt, vous n'avez plus d'amie!

L E T T R E X X I X .

Mardi, à Vinchesler.

IL est un peu mieux, mais la fièvre est toujours violente; heureusement les symptômes de la malignité ont disparu depuis deux jours. Il a encore des mo-

H 2

mens de délire dans lesquels il s'agite beaucoup. Hélas, il n'est point hors de danger! Je ne vous ai pas écrit hier; c'est avec peine que je tiens ma plume; je ne me sens pas dans mon état naturel; je ne puis goûter d'aucun aliment. Renfermée dans ma chambre, je n'y admetts personne; on en pensera ce qu'on voudra; il m'est impossible d'écouter ou de répondre. On m'avoit très-bien adressée; Milord d'Osbery est chez Sir Halifax, au milieu de tous les secours que Londres même pourroit lui procurer. Par un heureux hasard le Docteur Harrison s'est trouvé dans le canton; il est auprès de lui. John m'écrit qu'en arrivant il a vû tout le monde en larmes dans le Château. Hélas, je le crois! Qui pourroit connoître Milord d'Osbery, & ne pas le plaindre? Comment se défendrait-on de l'aimer? Si noble dans ses façons, si doux, si bienfaisant; les qualités de son ame se peignent sur son front; elles lui soumettent tous les cœurs; je ne l'ai jamais entendu nommer, qu'un éloge ne suivît son nom. Quel homme allia jamais plus de véritable grandeur à la bonté, à cette familiarité qui ne craint point de descendre, & imprime le respect

dont elle semble vouloir affranchir? C'est une créature si digne d'exister, qui va peut-être périr? . . . J'attends avec crainte, avec impatience . . . mais on demande Betty . . . Ah, quel bonheur! *Une nuit tranquille, cinq heures de sommeil, plus de délire, la fièvre considérablement diminuée; le Docteur Harrison répond de sa vie, même de sa prochaine convalescence.*

O ma tendre, ma sincère amie, félicitez-moi! Je bénis le Ciel dont la bonté me le rend. . . des larmes de consolations coulent enfin de mes yeux. . . Ah, qu'il vive! qu'il soit heureux! que tous les biens qu'on envie deviennent son partage! . . . Aimable & cher d'Ossery, tu m'accuses de cruauté! que ne peux-tu lire dans mon cœur, entendre les vœux qu'il forme pour toi! Quelle dure bienfaisance me retient! que ne m'est-il permis de voler auprès de toi! d'aller soulager, partager, adoucir tes maux; de baigner ton visage des pleurs que m'arrache le sentiment immortel qui m'attache à toi! Ah, ranime tes espérances! celle que tu chéris n'est point *cruelle*, n'est point *inhumaine*; elle peut te pardonner, te revoir, t'aimer! Eh, bon Dieu, où m'emporte un mouvement trop vif! . . .

O, ma bonne, mon indulgente amie, excusez mon égarement! Je ne suis point à moi; mon ame est entraînée . . . Mais je me sens brûlante, altérée: ma tête ne peut plus se soutenir; mes yeux appesantis. . . Hélas, qu'ai-je donc! . . . Adieu; il vivra, ma chere; tous mes souhaits font remplis.

L E T T R E X X X.

Samedi, à Vinchestev.

J'AI passé trois jours sans vous écrire, ma chere, & je crains bien que mon silence ne vous ait inquiétée; j'ai eu un peu de mal à la gorge, la fièvre, & beaucoup d'accablement; on m'a saignée malgré moi. Sir Henry n'a pas voulu perdre cette occasion de faire éclater son zele officieux; il s'est emparé de ma chambre, en a fait les honneurs . . . Cet homme est bon, il souffre; quelquefois il me fait pitié, plus souvent il m'impatiente; j'ai le cœur assez sensible pour le plaindre, mais je l'ai trop prévenu pour l'aimer.

John est revenu; Milord d'Offery est

dans une convalescence, qui promet un très-prompt rétablissement? mon imbécile messager me cause à présent une autre sorte d'inquiétude . . . Mais on m'annonce Abraham, le valet de chambre de Milord . . . mon Dieu! que me veut-il? oh, que le cœur me bat! . . . Si troublée pour un homme à lui! eh, que seroit-ce donc, si le Comte lui-même? . . . Que de variété dans ma foible tête? Je brûlois de le voir il y a quelques jours, & le seul nom d'Abraham m'interdit? . . . C'est un billet qu'il m'apporte . . . ce pauvre Abraham, il est si charmé de me revoir, qu'il ne peut me parler . . . Mais lisons . . . ces lignes sont tracées avec difficulté . . . Il a été bien mal . . . voyez, ma chère, ce qu'il m'écrit.

*Billet de Milord d'Ossery à Milady
Catesby.*

» Quoi, Madame, vous avez daigné
» vous intéresser à mes jours! cette bonté
» me touche vivement; mais la dois-je à
» votre seule pitié, ou à un foible reste de
» cette amitié? . . . Hélas, j'ose à peine
» me flater que vous en conserviez un lé-

» ger souvenir! Qu'il me seroit doux de
 » penser qu'elle n'est pas entierement
 » éteinte dans votre cœur! Ah, si l'ardeur
 » de la mienne pouvoit la ranimer enco-
 » re! ... mais vous ne voulez pas m'écou-
 » ter. Recevez, Madame, mes respe-
 » ctueux remerciemens. Sans examiner le
 » sentiment qui vous a fait prendre part à
 » mon état, je dois me trouver heureux de
 » l'avoir excité. «

Vous voyez, il fait que j'ai craint pour
 la vie. John, l'impertinent John est cause
 de ces remerciemens qu'il me fait . . .
 Mais je suis obligée de finir; on attend après
 ma Lettre. Je ne veux pas vous laisser un
 jour de plus dans l'incertitude de ce qui
 peut être arrivé; & puis il faut une ré-
 ponse à Abraham. Ah, c'est une grande
 affaire que cette réponse!

 L E T T R E X X X I.

Dimanche, à Vinchester.

V OYEZ, ma chere Henriette, dans
 quel embarras me jettent ma vivacité,
 cette précipitation, avec laquelle j'envoyai

John, sans l'avertir de se cacher, sans lui défendre de me nommer, sans lui donner d'autre ordre que de s'instruire. L'imprudent animal n'a rien su de mieux, que d'aller tout droit chez Sir Halifax; de renouveler connoissance avec Abraham; de lui dire qu'il venoit de ma part, & de s'établir dans l'anti-chambre de Milord d'Ossery. Le pauvre malade charmé de savoir près de lui un de mes gens, envoyé par moi, a voulu le voir. Monsieur John, comme il me l'a redit lui-même, a reçu avec bien de la joie l'ordre d'entrer; a répondu à toutes les questions de Milord; l'a assuré, *que Milady étoit plus morte que vive en le faisant partir; qu'elle avoit toujours bien de l'amitié pour Milord, & étoit à peine contente de recevoir trois bulletins par jour, que lui John avoit l'honneur de lui envoyer . . .* Si vous saviez, avec quelle satisfaction cet étourdi m'a rendu compte de sa commission; comme il s'applaudit des merveilles qu'il a faites! . . . Après tout, je ne dois me plaindre que de mon peu de prévoyance; j'ai renvoyé Abraham sans réponse hier: je me suis excusée sur la foiblesse de ma tête. . . ah, ce n'est pas celle que je crains le plus! . . . Encore

Abraham! . . . encore une Lettre! . . .
Voyons. . .

Ce n'est pas la peine de copier son billet; c'est à-peu-près celui d'hier, excepté beaucoup d'inquiétude sur ce mal de gorge que je n'ai plus. *Voyez-moi, écoutez-moi*; toujours la même chose. Il faut répondre . . . mais qu'il m'est difficile de lui écrire! Le zélé Abraham a dit à Betty, qu'il ne partiroit point sans une Lettre . . . A mesure que mes craintes se sont dissipées, ma fierté a repris de l'empire sur mon ame. Je suis très-fâchée que Milord d'Osbery ne puisse douter de cette amitié dont il feint d'être si peu sûr. Par cette feinte, il ménage ma vanité; son adresse ne m'échappe point. . . . Oh, ces hommes! ces hommes! Remarquez-vous, comme ils savent tirer parti des événemens: lorsque les moyens de nous subjuguier semblent leur manquer, un incident imprévu, le hasard, une *maladie* les ramènent vers le but qu'ils s'étoient proposé. On ne veut point les voir; on ne veut point les entendre; tout paroît fini; mais leurs ressources ne s'épuisent jamais. Quand ils ne savent plus que faire, ils ont la fièvre, ma chère; ils n'ont plus qu'un instant à vivre; ils remplissent

notre imagination de terreur, s'offrent à notre idée sous un aspect attendrissant; mettent sous nos yeux le spectacle effrayant de la mort, de la destruction de cette forme enchanteresse qui nous séduisoit: & la fièvre la plus maligne n'est pas ce qui les tue, c'est notre *duveté*. . . . Il n'a pas songé à me dire cela . . . mais Abraham attend . . . je n'aurois jamais crû avoir si peu d'esprit. Je ne trouve rien à dire . . . Oh, ce méchant John! que ne s'est-il caché! . . . je rêve envain . . . Celui qui m'écrit, n'est-il pas ce même Milord d'Osbery qui m'a causé des peines si sensibles, qui m'a abandonnée à Erford, qui s'est marié à Miss Jenny? Ces torts sont-ils diminués? non, mais . . . il a été malade. Allons, je vais écrire. . . . Je ne vous envoie point la copie de mon billet; il est très - court, très - étudié, & très-mauvais. Adieu, ma chère Henriette; je vous aime toujours.



L E T T R E XXXII.

Lundi, à Vincheſter.

J E viens de me promener au bord d'une petite riviere qui baigne les murs d'un pavillon, où je vais ſouvent voir pêcher. Comme il étoit fort matin, je me ſuis amuſée à regarder traverser la riviere à de jeunes payſannes qui vont vendre des fleurs & des fruits à la ville prochaine. Elles chantent, rient dans leur bateau; elles offrent l'image de la joie; leur habit eſt propre, leurs corbeilles bien arrangées. Elles ont de grands chapeaux de paille, ſous leſquels on les croiroit toutes jolies; elles ſont vraiment agréables. Comme le bateau venoit de partir, une mieux faite que les autres, eſt arrivée; elle paroifſoit triſte, & ſans montrer de regret de ce qu'on ne l'avoit point attendue, elle a poſé ſa corbeille ſur un monceau de ſable, & ſ'eſt miſe à ſe promener au bord de l'eau. J'ai dit à Betty de l'appeller; elle eſt venue à nous; j'ai acheté tous ſes bouquets, & lui ai demandé pourquoi elle ne chantoit pas comme les autres. Ma que-

tion l'a émue; elle a fait une petite mine pour s'empêcher de pleurer, & m'a dit avec une ingénuité charmante, qu'elle étoit prête à *rompre son cœur*; que Mosès, un des Fermiers de Milord Vincheſter, la feroit mourir de chagrin elle & un autre; & le ſouvenir de cet *autre* l'a fait pleurer, & bien fort. La pauvre enfant m'a intéreſſée; j'ai voulu tout ſavoir, & voici l'hiſtoire de ma petite jardiniere. C'eſt que Mosès . . . écoutez bien, ma chere, . . . Mosès eſt un *méchant avare*; il avoit accordé Tommy, ſon petit-fils, avec Sara, qui aime Tommy comme *ſes deux yeux*. La nôce alloit ſe faire; les habits étoient achetés; les parens priés, les violons retenus; & voilà qu'une Lettre venue d'Orford a fait changer Mosès. La ſœur de Tommy eſt morte; elle a laiſſé de l'argent à Tommy, & le *vilain* Mosès ne veut plus de Sara pour ſa petite fille, à moins qu'on n'augmente ſa dot à proportion de l'héritage. La mere de Sara qui eſt *fiere*, ſ'eſt emportée, a tout rompu; & comme elle eſt d'un naturel un peu vif, elle veut *tordre le cou* à Sara, ſi elle aime encore le petit-fils de cet *avare* de Mosès; & la pauvre Sara aura le *cou tordu*, voyez-vous,

car elle l'aime toujours; & l'honnête Tommy *rompra son cœur* aussi plutôt que de renoncer à Sara.

Entre le bonheur ou le malheur de ces simples & tendres amants, cent cinquante guinées s'élevoient comme une barriere insurmontable. Je l'ai forcée; j'ai tout aplani; le Juif Mosès, la fiere jardiniere, l'honnête Tommy & la jolie Sara, sont d'accord. Ce moment est un de ceux où j'ai senti l'avantage d'être riche; je marie après demain mon aimable villageoise, & je la marie avec éclat. Je donne un grand souper, illumination, feu, & musique sur l'eau; ensuite un bal masqué, où tout le monde sera bien venu. Milord Vinchester me prête le pavillon qui donne sur la riviere; il est grand, orné, très-propre pour mon dessein. Nos Dames sont enchantées de cette espece de fête: Sir Henry, malgré sa mauvaise humeur, est mon intendant; il a reçu mes ordres avec autant de gravité, qu'il eût pris une patente de premier Ministre. Milady Vinchester & Sir James feront les honneurs du bal; la Comtesse de Sunderland ceux du souper; moi, je regarderai, s'ils s'acquittent bien des emplois que je leur confie. Je suis gaie,

ma chere; je commence à reprendre le goût des amusemens; je ne veux pas examiner la cause de ce changement, je trouverois peut-être. . . N'allez pas croire que le mariage de Sara soit un prétexte pour célébrer la convalescence de ce *pauvre Comte* . . . n'est-ce pas ainsi que vous l'appellez? En tout cas John n'en fait rien; mon secret est en sûreté. Adieu, ma chere Henriette; je voudrois bien vous voir danser à ce bal.

L E T T R E XXXIII.

Mardi, à Vinchestev.

ENCORE une Lettre! . . . voilà un commerce bien exact & bien dangereux: j'ai à tout moment besoin de me souvenir que Milord d'Osbery m'a trompée. Malgré ce souvenir, comment résister aux mouvemens de mon cœur? ils me portent à l'écouter. Mais que me dira-t-il? ses offres réitérées de se justifier m'étonnent & m'impatientent; eh, comment le pourroit-il! il s'est marié; il a même une fille de ce mariage. . . on dit qu'elle s'appelle Ju-

liette . . . Insolent ! donner mon nom à la fille de sa femme ! Milady Arthur, tante de feu Milady d'Offery, est ici depuis huit jours ; elle parle continuellement des graces & de la beauté de la petite d'Offery. Cette femme est la plus ennuyeuse créature qu'il soit possible de rencontrer : mais voici la Lettre de Milord.

Milord d'Offery à Milady Catesby.

„ Hélas, de quoi me félicitez - vous ;
 „ Madame ! de quel prix sont pour moi
 „ des jours que vous ne voulez plus rendre
 „ heureux ! Vous, des égards ! ah, vous
 „ ne pouviez m'affliger plus sensiblement
 „ que par cette insultante politesse ! elle
 „ est toujours compagne de l'indifférence.
 „ Supprimez-les ces égards ; c'est votre pitié,
 „ votre tendre pitié, qui m'est nécessaire ;
 „ c'est une condescendance d'un
 „ jour, d'une heure, que je vous demande.
 „ Ne m'entendrez-vous point ? suis-je
 „ condamné sans retour ? Me refuserez-vous
 „ une grace accordée aux plus vils
 „ criminels ? Nous avons été amis . . .
 „ Ne vous souvient-il plus que vous m'avez
 „ donné un nom plus doux ? Mon amour,

„ mour , le vôtre , vos promesses , vos
 „ fermens même , tout est-il effacé ? . . .
 „ Rappelez - vous Erford , ma chere , mon
 „ adorable Juliette . . . c'est un homme
 „ autrefois honoré de votre tendresse , qui
 „ vous demande à genoux un moment d'en-
 „ tretien . Par tout ce qui peut vous tou-
 „ cher , je vous conjure de ne pas rejeter
 „ ma priere . Ne continuez pas à affliger
 „ un malheureux dont le sort est dans vos
 „ mains . Non , je ne perdrai qu'avec la
 „ vie l'esperoir d'obtenir de vous un géné-
 „ reux pardon . J'ai un secret que je ne
 „ puis révéler qu'à vous . Donnez - moi un
 „ jour , Madame ; au nom du Ciel , ne
 „ soyez pas inexorable . “

Sa *chere* , son *adorable Juliette* ; cela
 est assez familier , je vous assure ; & vous
 voyez quelle obstination à se faire écouter . . .
 Ah , cette maladie ! où m'a - t - elle enga-
 gée ? . . . Le voir ! la seule idée d'une
 telle entrevûe me fait tressaillir . . . Mais
 cette audace de vouloir me parler ! . . .
 cet homme est bien hardi ! Ne devoit - il
 pas éviter mes regards ? quelle pourroit
 être sa contenance devant moi ! ne suis - je
 pas en droit de l'accabler de reproches ? . . .
 eh bien , il ne me craint point du tout !

D'où vient que je le redoute, moi qui peut lever les yeux sur lui avec la noble assurance que donne la certitude d'avoir toujours bien fait? Que je me rappelle *Erford!* hélas, s'il m'y avoit vû après son départ, oseroit-il me prier de me le rappeler? Il connoît ses fautes, mais qu'il est loin d'imaginer, comment je les ai senties? . . . Peut-il jamais excuser cet abandon cruel? Eh, pourquoi feignoit-il! pourquoi feint-il encore? Je me préparois avec plaisir à la fête que je donne. Cette Lettre vient troubler ma joie, m'embarrasser, me retracer un tems . . . ah, rien n'est effacé! . . . Vous êtes fort capable de rire de mes chagrins; vous me dites que je devois l'avoir vû, l'avoir entendu, que tout seroit terminé. Vous qui n'avez jamais eû à pardonner que des fautes légères, quelques mouvemens de jalousie, de l'impatience, de l'humeur peut-être, vous croyez qu'on peut se résoudre aisément; qu'il est facile de savoir ce qu'on veut . . . Je ne puis comprendre cet espoir de pardon! mon dessein n'est pas de l'affliger. Je le verrois si je croyois pouvoir ioutenir sa présence; je l'écouterois, s'il étoit possible d'excuser . . . mais je vais lui écrire.

Milady Catesby à Milord d'Ossevy.

„ Eh, pourquoi, Milord, n'aurois - je
 „ point tout oublié! Qui m'engageoit à
 „ me souvenir d'un ingrat, à m'occuper
 „ d'un infidele? Ne m'avez - vous pas prié
 „ de vous oublier? Comment osez - vous
 „ me rappeler un tems & des lieux aux-
 „ quels je ne puis songer sans vous haïr?
 „ Quel droit avez - vous encore à mon ami-
 „ tié, après m'avoir si cruellement récom-
 „ pensée de celle que je vous ai montrée?
 „ Si votre légèreté m'a rendue à moi - mê-
 „ me, vous ne pouvez vous plaindre que
 „ de votre cœur. J'ignore par quel ca-
 „ price vous semblez aujourd'hui faire dé-
 „ pendre votre bonheur de l'entretien que
 „ vous me demandez; je ne puis consen-
 „ tir à vous l'accorder. Accoutumée de-
 „ puis si long-tems à penser que je ne
 „ vous verrai jamais, il m'est impossible
 „ de me familiariser avec l'idée de vous
 „ revoir. Si vous avez des secrets qu'il
 „ vous importe de me communiquer, vous
 „ pouvez me les écrire, sûr de ma discrétion
 „ à les taire, & de mon exactitude à
 „ vous faire remettre ce que vous m'aurez
 „ écrit. En vérité, Milord, recevoir de

» vos Lettres est l'unique complaisance, où
 » je puisse me forcer pour vous obliger. «
 Je suis fâchée d'avoir envoyé cette Let-
 tre: on dit qu'entre des amans brouillés un
 reproche est le préliminaire d'un traité de
 paix. Adieu, mon aimable Henriette, je
 vous aime toujours.

L E T T R E XXXIV.

*Mercredi . . . non Feudi, à six heures
 du matin.*

OH, ma chere Henriette, quelle agi-
 tation dans mes sens! . . . quel trou-
 ble dans mon ame! . . . je l'ai vû. . . .
 il m'a parlé. . . . c'étoit lui . . . il étoit
 au bal . . . oui, lui! Milord d'Offery . . .
 Ah, ne me dites plus de le voir! ne me
 priez plus de l'entendre! il est bien sûr que
 je ne puis supporter la présence de cet . . .
 je ne sai quel nom lui donner. Peut-on
 être plus hardi, plus imprudent? m'expo-
 ser! . . . je le hais, je crois . . . &
 pourtant je voudrois avoir eû plus d'em-
 pire sur moi-même . . . je voudrois l'a-
 voir écouté. Quel est donc ce mouvement

qui m'entraîne avec force, & me fait agir contre ma volonté? . . . Je vais partir, retourner à Londres . . . Ce n'est pas par obstination, mais par nécessité, par foiblesse, que j'éviterai le Comte d'Osbery. Il faut bien me déterminer à le fuir, puis-que je ne puis le voir avec tranquillité.

Le jour étoit déjà grand; fatiguée de danser, ennuyée du bal, j'ai passé sur la terrasse pour prendre l'air. Un masque en domino noir, qui me suivoit depuis une heure, est venu se placer à mes côtés. Dans un lieu aussi spacieux, j'ai trouvé un peu extraordinaire qu'on choisît l'endroit où j'étois pour m'y gêner; car le masque s'étoit assis tout près de moi. Mais jugez de ma surprise, quand saisissant une de mes mains, la retenant malgré moi, & la pressant dans les siennes, ce masque m'a dit d'un ton ému: Eh quoi, Lady Juliette se plaît encore à faire des heureux! on m'a-voit assuré qu'elle n'étoit plus sensible à cette sorte de plaisir. . . . O le son de cette voix a pénétré comme un trait jusqu'au fond de mon cœur! Je l'ai reconnu . . . Eh, quel autre eût osé prendre cette liberté! m'eût tenu un tel langage! . . . J'ai voulu fuir; l'audacieux s'est saisi de ma robe, &

m'a retenue dans ma place. Il a ôté brusquement son masque; son camail s'est renversé. . . . Ah, ma chere Henriette, qu'il étoit bien! Le désordre de ses cheveux donnoit une grace nouvelle à ses traits; un air animé, passionné même. . . . Comment l'aspect de cet aimable visage m'a-t-il causé un trouble si cruel, si contraire à l'impression qu'il sembloit faire sur moi? Tout-à-coup j'ai perdu la faculté de voir & d'entendre; un froid mortel m'a saisie. Je ne sai ce que le Comte m'a dit; je ne sai comment il a rassemblé tout le monde auprès de moi; en rouvrant les yeux je me suis vûe entourée d'une infinité de personnes, parmi lesquelles je cherchois envain Milord d'Osbery; je l'ai apperçu au bout de la terrasse; & dès que je me suis levée, il a disparu; le bal a fini, & me voilà dans mon lit à vous écrire, à réfléchir, à me chaigriner. . . . Je ne fais quel parti prendre.

L E T T R E XXXV.

Vendredi, à Vinchester.

JE reçois des invitations si pressantes de Milord d'Ormord; ma cousine & lui

continuent à me prier avec tant d'instances d'aller les trouver à Erford, que je ne puis me refuser plus long-tems à leur empressement. Je ne fais, pourquoi je sens affoiblir ma répugnance pour retourner dans ce lieu: j'ai annoncé mon départ ici; si j'étois vaine, je pourrois m'étendre sur le regret que tout le monde paroît avoir de me perdre. Sir James s'en va; pour le pauvre Sir Henry, sa tristesse est inexprimable; il me fait une peine extrême; j'espère que mon absence lui sera utile. On dit, ma chere, que l'absence est un remede salutaire contre l'amour; remede violent, que le malade prend toujours avec dégoût, & qui n'opere pas sur tous les tempéramens. Je vais me rapprocher de vous, mon aimable amie; c'est un grand plaisir pour moi. Après quelque séjour à Erford, je retournerai à Londres, & nous irons ensemble à ma jolie maison d'Amsteat . . . Voici Abraham . . . quel paquet il m'apporte! tout un cahier écrit de la main de Milord . . . oh, permettez, permettez, ma chere, que je vous laisse! . . . je brûle de lire . . . Ah, qu'est-ce donc qu'il me dit! vous le saurez dès que j'aurai parcouru ce cahier.

Milord d'Offery à Milady Catesby.

„ L'avanture du bal m'a trop appris,
„ Madame, que je ne puis espérer de de-
„ voir au hasard ou à mon adresse, la
„ faveur d'un entretien avec vous. L'hor-
„ reur que vous a fait ma présence, l'état
„ où je vous ai vûe, & la douleur que j'ai
„ senti d'en être la cause, m'ont déter-
„ miné à renoncer au projet de m'appro-
„ cher de vous sans votre ordre positif.
„ Je consens à vous écrire ce que je vou-
„ lois vous dire, si vous aviez pû m'écou-
„ ter; vous me promettez de garder mon
„ secret, je ne doute point de votre dis-
„ crétion. Cependant comme vous pour-
„ riez sentir quelque peine en cachant à
„ Lady Henriette des faits où vous êtes inté-
„ ressee, je n'exige pas que vous vous géniez
„ sur ce point. Tout ce qui vous est cher
„ acquiert des droits sur mon cœur; votre
„ amie ne peut être une personne indiffé-
„ rente pour moi. Ah, Lady Juliette,
„ lorsque vous aurez lû, si vous ne me
„ pardonnez pas, vous n'avez jamais aimé
„ celui qui vous aimera toujours! “



Histoire de Milord d'Ossevry.

„ L'ORSQUE Lady Charlotte Chester
 „ eut donné au Duc de Penbroke une
 „ préférence que mes soins & mon attache-
 „ ment m'avoient fait espérer, je voulus
 „ m'éloigner d'elle, & je passai en France.
 „ J'étois vivement touché de sa perfidie ;
 „ elle me porta à éviter les femmes ; je
 „ jugeai de toutes, par la seule que j'avois
 „ examinée ; je pensai que l'intérêt & la
 „ vanité étoient les uniques passions dont
 „ elles fussent susceptibles. Je m'armai
 „ donc contre elles de la connoissance
 „ que je croyois avoir acquise de leur
 „ ame, & l'employai avec succès pour me
 „ garantir de leurs charmes.

„ On me présentoit à la Cour, à la
 „ Ville, comme un sauvage qui joignoit
 „ à la férocité attribuée à sa Nation, un
 „ éloignement révoltant pour des goûts
 „ adoptés & des usages reçûs. Ma sagesse
 „ paroissoit ridicule, sur-tout dans l'âge
 „ où l'on est convenu de se livrer à tous les
 „ déréglemens dont on croit qu'il peut
 „ être l'excuse ; je ne sai jusqu'ou l'indul-
 „ gence des François s'étend sur cet article.

» Ici j'ai vû bien des gens, qui pour avoir
» trop espéré de cette excuse, n'ont pû
» dans leur maturité faire oublier leur
» jeunesse.

» Six mois après mon départ de Lon-
» dres, mon frere aîné fut tué sur mer,
» & le second mourut en Ecosse d'une
» chute qu'il fit à la chasse. Ma fortune
» devint égale à celle du Duc de Penbroke;
» je pensai que la Duchesse se repentiroit
» peut-être d'avoir précipité son choix.
» Le regret dont j'imaginai qu'elle seroit
» pénétrée fut l'avantage le plus réel que
» que je crus trouver en héritant des titres
» & des biens de ma maison.

» Mon séjour en France ne m'ôta point
» les impressions que j'y avois apportées;
» les femmes m'y parurent charmantes;
» mais l'idée de Lady Charlotte & le sou-
» venir de son inconstance me défendirent
» contre l'amour. Je revins en Angleterre
» dégagé de ma passion, mais sensible
» encore au regret de m'y être abandonné.
» La vûe de la Duchesse me chagrina, &
» me fit éprouver une forte d'ennui qui
» me donna du dégoût pour Londres. Je
» résolus de m'en éloigner encore, & je
» me préparois à revoir l'Italie, quand

„ d'Ormond instruit de mon retour, me
 „ pressa d'aller le voir à Erford. Je m'y
 „ rendis croyant y passer peu de jours ;
 „ mais je trouvai dans vos yeux l'attrait
 „ flatteur qui devoit me fixer dans ma patrie,
 „ & me réconcilier avec le sexe aimable
 „ dont Lady Juliette est l'ornement. Vous
 „ fites naître dans mon cœur des sentimens
 „ bien nouveaux pour moi ; ils m'apprirent
 „ que je n'avois point aimé Lady Charlotte,
 „ & que la vanité blessée peut exciter dans
 „ notre ame tous les regrets qui semblent
 „ naître de l'amour trahi ou méprisé.

„ D'Orsey vous importuna bien-tôt par
 „ ses empressements ; son exemple m'effraya ;
 „ l'éloignement que sa tendresse vous
 „ donna pour lui, me fit mettre tous mes
 „ soins à vous cacher la mienne. Ecouté,
 „ préféré comme ami, je craignois de
 „ paroître comme amant : il m'étoit si
 „ doux d'avoir votre confiance, d'être de
 „ moitié de vos amusemens, de vous voir
 „ sans cesse sans vous donner d'ennui ni
 „ vous inspirer de contrainte, que je n'o-
 „ fois risquer de perdre ce bien, en vous
 „ découvrant le dessein de vous plaire.
 „ Quelquefois il me sembloit que vous
 „ me deviniez ; j'oubliai un jour que je

» n'étois pas en droit de me montrer ja-
» loux; je vous laissai voir du dépit, de
» l'humeur. Mon trouble vous toucha,
» il vous toucha trop même. . . Que je
» sens de plaisir à me rappeler ces pre-
» miers instans de mon bonheur! ces tems
» heureux, où sans vous l'avouer peut-être,
» vous partagiez tous les mouvemens de
» mon ame! Ils sont passés ces momens déli-
» cieux, & Lady Juliette ne s'en souvient
» plus.

» Avec quelle peine je renfermois en
» moi-même des sentimens si vifs, si ten-
» dres! Combien le souvenir de Lady
» Charlotte m'intimidoit! Je ne considérais
» plus son changement sous le même a-
» spect; depuis que je vous aimois, j'ex-
» cusois la légèreté de Milady Penbroke;
» il me sembloit que je n'avois point en
» moi ce charme attirant qui fait naître
» l'amour & le rend constant. J'osai parler
» enfin; mes vœux furent comblés. Vous
» consentiez à me donner votre main;
» tout m'annonçoit des jours heureux:
» dans l'ivresse de ma joie trop prompt
» à me flatter, j'ajoutois déjà au bonheur
» dont je jouissois, la félicité suprême
» qui m'étoit promise, quand je fus invité

„ aux nœces de Portland. Je ne sai, quel
 „ pressentiment se joignoit à la douleur
 „ que je sentoïis en m'éloignant de vous ;
 „ mais je partis d'Erford accablé du regret
 „ de vous quitter. Hélas, ce chagrin étoit
 „ le triste présage du malheur qui devoit
 „ m'arriver! . . . Avant que j'entre dans
 „ le détail humiliant de l'aventure fatale
 „ qui nous sépara, permettez-moi d'im-
 „ plorer votre indulgence. . . . Mais com-
 „ ment espérer de vous toucher, si vous
 „ ne m'aimez plus, si ma vûe vous effraye,
 „ si vous m'avez fermé pour jamais ce cœur
 „ autrefois si tendre pour moi, si sensible
 „ à mes moindres inquiétudes! Que de
 „ sermens vous trahissiez, si le soin de
 „ mon bonheur ne vous intéresse plus!
 „ Quoi, cette passion si chere! ces plaisirs
 „ si purs qu'elle nous fit goûter, ne peu-
 „ vent-ils ranimer en vous une étincelle
 „ de ce feu? . . . Ah, remettez sur vos
 „ yeux le bandeau de l'amour! qu'il vous
 „ cache mes fautes, & ne vous laisse voir
 „ que mon repentir!
 „ Je retournois à Erford avec la vîtesse
 „ & l'impatience d'un amant qui va revoir
 „ ce qu'il aime, lorsqu'en passant à Mid-
 „ lesex, je rencontraï Monford, Bennet,

» Andson, Lindsey, & plusieurs jeunes
» Gentilshommes avec lesquels j'avois été
» à l'Université. A l'exception de Mon-
» ford qui étoit mon ami, j'avois peu revû
» les autres; ils avoient arrêté Abraham
» qui couroit devant moi, & m'arrêterent
» aussi à la poste où ils m'attendoient. Ils
» revenoient de la chasse, & soupoient
» tous chez Monford, dont la mere avoit
» une maison dans ce lieu. Il me fut im-
» possible de résister à leurs prieres, ou
» pour mieux dire, à leurs importunités;
» ils m'obligerent d'accepter un souper
» qui ne me promettoit aucun agrément,
» & me privoit du plaisir d'arriver assez
» tôt à Erford pour vous voir au - moins
» un instant. C'étoit des heures dérobées
» à l'amour; je les perdois à regret, &
» n'en fis le sacrifice qu'avec une extrême
» répugnance. La mere de Monford étoit
» partie le matin pour Londres, où une
» affaire pressante l'avoit appelée: ainsi
» notre souper devenoit une de ces parties
» libres & bruyantes, où l'on s'étourdit en
» parlant tous à - la - fois; qui finissent par
» des paris ridicules ou ruineux, souvent
» même par briser les meubles, & s'é-
» gorger sur leurs débris. L'ennui me

„ faisoit dès le premier service; il augmen-
 „ ta de plus en plus; l'insupportable joie
 „ des convivas, l'éclat de leurs voix & le
 „ désordre de leurs propos me firent maudi-
 „ re cent fois l'instant où je les avois rencon-
 „ trés. Le sang-froid que je conservois
 „ parmi ces extravagans, ajoûtoit au dé-
 „ goût qu'ils m'inspiroient, je m'en ap-
 „ perçus; & voulant tirer quelque parti de
 „ la désagréable situation où je me trou-
 „ vois, j'imaginai que le seul moyen de la
 „ sentir moins, étoit de m'efforcer de per-
 „ dre une partie de ma raison. Je ne pou-
 „ vois plus espérer de vous voir en arri-
 „ vant; je résolus donc de faire comme les
 „ autres, & je me prêtai à leur folle
 „ gaieté: ce projet me réussit; je commen-
 „ çai bien-tôt-à trouver mes anciens ca-
 „ marades un peu plus supportables.

„ La conversation varioit & n'étoit guere
 „ suivie; elle tomba sur les femmes; on
 „ en parla avec plus de vivacité que de
 „ décence; les uns les exaltoient, les au-
 „ tres les déchiroient. Lindsey naturel-
 „ lement sensible & honnête, les défendit
 „ avec chaleur: il ramena à l'opinion où
 „ il étoit, que la douceur d'être aimé d'u-
 „ ne seule, l'emporte de beaucoup sur le

» plaisir de médire de toutes. On se reti-
» nit donc pour louer ces êtres charmans,
» auxquels le Ciel remit le pouvoir de nous
» rendre heureux. L'un parloit de leur
» beauté dont l'attrait à tant de force sur
» nos cœurs; l'autre vantoit leur esprit plus
» séduisant encore, la finesse de leur goût,
» & la délicatesse de leurs sentimens.
» Monford tout seul soutint que l'esprit na-
» turel & l'ingénuité surpassoient le savoir
» & les talens qu'on faisoit acquérir aux
» femmes, & que la plus simple étoit la
» plus aimable. On disputa contre lui;
» il s'obstina; & pour prouver ce qu'il
» avançoit, il envoya dire à la gouvernan-
» te de sa sœur de venir avec elle. Il
» falloit être aussi peu capable de réflexion
» qu'il l'étoit alors, pour exposer sa sœur
» à paroître au milieu de dix ou douze
» jeunes fous, peu en état de songer à
» ce qu'ils devoient à son sexe & à son
» âge. En attendant qu'on l'aménât,
» Monford nous apprit, que depuis la veil-
» le seulement, elle étoit sortie de la mai-
» son, où elle avoit été élevée; il fit éclat-
» ter l'amitié la plus vive pour elle, &
» nous assura que personne ne pouvoit être
» plus simple ni plus aimable, Miss Jenny
» vint

» vint alors confirmer par sa présence les
 » louanges que son frere donnoit à l'ingé-
 » nuité. Son air annonçoit ce caractère ;
 » il étoit doux, modeste ; une figure no-
 » ble , gracieuse dans tous ses mouve-
 » mens, réparoit en elle le défaut de ré-
 » gularité. Elle avoit cet agrément que
 » donne la fraîcheur de la premiere jeu-
 » nesse ; & ses traits sans être beaux, of-
 » froient quelque chose de touchant. Elle
 » prit sa place auprès de Monford ; & par
 » soumission pour ses ordres réitérés, el-
 » le fit raison à ses amis des fantés qu'ils lui
 » portoient tous à -la- fois. Sa vue avoit
 » ranimé leur joie ; il étoit heureux pour
 » elle que son extrême simplicité lui dé-
 » robât une partie des transports qu'elle
 » excitoit, & des expressions dont on se
 » servoit pour vanter ses charmes. Sir
 » Bennet s'empara de sa gouvernante, &
 » la mit bien - tôt hors d'état de veiller sur
 » sa jeune élève. Miss Jenny ennuyée d'un
 » monde auquel elle n'étoit point accou-
 » tumée , insista sur la permission de se
 » retirer ; elle l'obtint avec peine, & nous
 » quitta avec plus de plaisir qu'elle n'en
 » avoit senti à nous voir. Quelques mo-
 » mens après, étourdi par le bruit, fati-

» gué de la chaleur, je me levai pour
» prendre l'air, dont je n'avois jamais eu
» tant de besoin; je sortis de la salle, &
» me trouvai dans un vestibule dont la
» lumiere finissoit. J'en apperçus dans
» l'éloignement; & dirigeant mes pas de
» ce côté, je traversai une longue enfilade
» de pieces; je parvins à un grand cabinet
» où j'entrevis une femme: je n'eus pas le
» tems de la bien distinguer; un mouvement
» qu'elle fit renversa une petite table sur
» laquelle étoit une seule bougie, qui s'é-
» teignit en tombant. Au son de voix de
» cette femme, à ses questions, je la re-
» connus pour Miss Jenny; je me nom-
» mai, & la priai de vouloir bien me fai-
» re conduire au jardin; elle me repondit
» qu'elle alloit sonner pour avoir de la
» lumiere. Dans la profonde obscurité où
» nous étions, il lui fut impossible de trou-
» ver le cordon de la sonnette; cet apparte-
» ment lui étoit presque aussi étranger
» qu'à moi. Cependant elle cherchoit à
» se rappeler de quel côté la cheminée
» étoit placée, & nous nous efforcions
» l'un & l'autre de la trouver. Mon em-
» barras, & le peu de succès de nos re-
» cherches, lui parut plaisant; elle se mit

» à rire de si bon cœur, que sa gaieté ex-
 » cita la mienne. La jeune Mifs n'étoit
 » guere plus à elle que moi-même; elle
 » appelloit, mais envain; les gens étoient
 » trop éloignés du lieu où nous nous trou-
 » vions pour pouvoir nous entendre. En
 » marchant au hafard, nous nous heur-
 » tions tous deux; Mifs Jenny redoubloit
 » ses ris, badinoit de mon inquiétude, &
 » mille plaisanteries enfantines me for-
 » çoient à rire aussi. Déterminé tous
 » deux à finir ce jeu, nous convînmes d'a-
 » bandonner l'espérance de nous faire en-
 » tendre, & de nous en tenir à trouver
 » une porte qui conduisoit à une espede
 » de galerie, de laquelle on passoit
 » au jardin; nous nous orientâmes de no-
 » tre mieux. Mifs Jenny me prit par la
 » main, & se conduisant de meuble en
 » meuble, elle reconnut la place où elle
 » étoit d'abord; elle m'avertit que la por-
 » te devoit être vis-à-vis de nous; elle
 » s'avança, & je la suivois. Malheureuse-
 » ment elle s'embarassa dans la table
 » qu'elle avoit renversée, & tomba ru-
 » dement. Sa chute entraîna la mienne;
 » bien-tôt de grands éclats de rire me
 » prouverent qu'elle ne s'étoit point blés-

» fée. L'excès de son enjouement me fit
» une impression extraordinaire; il m'en-
» hardit: l'égarement de ma raison passa
» jusqu'à mon cœur. Livré tout entier à
» mes sens, j'oubliai mon amour, ma pro-
» bité; des loix qui m'avoient toujours été
» sacrées; la sœur de mon ami. Une fille
» respectable ne me parut dans cet instant,
» qu'une femme offerte à mes desirs, à cet-
» te passion grossière qu'allume le seul in-
» stinct. Un mouvement impétueux m'em-
» porta; j'osai tout, j'abusai cruellement
» du désordre & de la simplicité d'une jeu-
» ne imprudente, dont l'innocence causa
» la défaite.

» A peine ce moment d'erreur fut-il pas-
» sé, que ma raison reprenant tous ses
» droits, je vis ma faute dans toute son
» étendue. Mifs Jenny revenue à elle-mê-
» me, remplissoit l'air de ses cris, gémissit
» soit, fondoit en larmes, & par sa juste
» douleur ajoûtoit encore à la mienne. La
» Lune venoit de se lever; & la lumière
» qu'elle commençoit à répandre, me fit
» appercevoir cette porte, dont la recher-
» che nous avoit été si fatale à tous deux.
» Confus, honteux, désespéré, je ne songai
» qu'à m'éloigner. Je sortis de ce

„ cabinet qui me faisoit horreur ; & pas-
 „ sant de l'entrée du jardin dans la cour
 „ où mes gens m'attendoient , je montai
 „ brusquement dans ma chaise & repris la
 „ route d'Erford, pénétré d'un chagrin dé-
 „ vorant, que toutes mes réflexions aigrif-
 „ soient encore.

„ Qu'il se renouvela vivement à votre
 „ aspect! Avec quelle bonté votre cœur
 „ généreux sy intéressa! Que de tendres
 „ questions! qu'elles me firent sentir de
 „ remords! Combien je me haïssois en
 „ songeant que j'avois pû vous trahir!
 „ Cependant le plaisir de vous voir, d'être
 „ sans cesse auprès de vous, de penser
 „ que vous m'aimiez; l'idée de mon bon-
 „ heur prochain; un charme invincible
 „ attaché à vous, à vos regards, à vos
 „ discours, tout effaçoit ma tristesse. Je
 „ commençois à regarder mon aventure
 „ comme une foiblesse, dont le souvenir
 „ pouvoit se perdre, lorsque les funestes
 „ suites me la rappellerent avec force,
 „ & m'obligerent de subir la peine de
 „ mon imprudence. . . Eh, quelle peine!
 „ Ah, si vous m'avez aimé, si vous avez
 „ daigné me regretter, jugez de mes tour-
 „ mens par les vôtres! Jugez de ma dou-

„ leur en m'arrachant à vous! à vous, que
 „ j'adorois . . . que j'adorerai toujours,
 „ de quelque façon que vous puissiez me
 „ traiter. Vous devez vous souvenir,
 „ Madame, qu'un courier me fit demander
 „ la veille de mon départ d'Erford; il
 „ il m'apportoit une Lettre. Elle étoit de
 „ Miss Jeuny, & voici ce qu'elle con-
 „ tenoit. “

*Lettre de Miss Jenny Monford à Milord
 Comte d'Ossery.*

„ **L**A malheureuse sœur de votre ami,
 „ la triste Jenny Monford, est perdue,
 „ deshonorée par l'imprudence de son frere,
 „ par la vôtre, Milord, & plus encore
 „ par la sienne. Elle vous l'apprend sans
 „ savoir ce qu'elle espere de sa démarche;
 „ elle n'a rien exigé de vous; vous ne lui
 „ avez rien promis. Quel droit lui est-il
 „ permis de réclamer! Eh pourtant si
 „ vous l'abandonnez, n'avez-vous rien
 „ à vous reprocher? Je desive ardemment
 „ votre réponse; si elle n'adoucit point ma
 „ situation, je n'attendrai pas que ma
 „ honte paroisse à tous les yeux. Le seul

» *moyen qui peut m'en faire éviter l'éclat*
 » *s'est déjà présenté à mon esprit. Fen-*
 » *sevelirai avec moi ce funeste secret, &*
 » *personne ne vous reprochera jamais le*
 » *malheur ni la mort de Jenny Monford.* «

» Peignez-vous mon état, Madame,
 » après cette lecture; songez dans quelles
 » réflexions je passai cette nuit la dernière
 » de mon séjour à Erford. Je formai mille
 » projets; ma raison les détruisoit à me-
 » sure qu'ils s'offroient à mon imagination;
 » je voulois aller trouver Monford, lui
 » apprendre mon malheur, abandonner à
 » sa sœur la moitié de mon bien, tout
 » même. Eh, que m'étoit la fortune
 » sans vous! Mais de quel front proposer
 » à mon ami une réparation qu'en pareil
 » cas je n'aurois point acceptée! Après
 » l'avoir offensé, devois-je l'insulter? ris-
 » quer de devenir l'assassin d'un homme
 » dont j'avois deshonoré la sœur? Eh puis,
 » Madame, eh puis cette innocente créa-
 » ture qui m'alloit devoir son être, m'é-
 » toit-il permis de la placer au rang des
 » malheureux? de la livrer à la bassesse?
 » N'apporteroit-elle pas en naissant un
 » droit de se plaindre de moi, de mé-

» prifer l'auteur de ses jours? La fin de la Let-
» tre de Miss Jenny m'effrayoit : au milieu de
» mes agitations, de mes regrets, péné-
» tré de mon amour pour vous, déses-
» péré de vous perdre, je pris le parti de
» n'écouter que l'honneur, & d'immoler
» mes plus chers intérêts à une personne
» dont l'état exigeoit ce cruel sacrifice.

» Que de combats! combien me coûta
» ce pénible effort! c'étoit vous que j'a-
» bandonnois! c'étoit à vous qu'il falloit
» renoncer! J'allai vous chercher pour ré-
» pandre ma douleur dans votre sein, vous
» confier mon égarement, mes desseins,
» vous demander des conseils, de la con-
» solation; mais mon projet s'évanouit à
» votre vûe. Comment vous faire un tel
» aveu! l'affreuse vérité ne put sortir de
» ma bouche; je n'osai même vous
» donner une Lettre que j'avois écri-
» te dans le tumulte de mes pen-
» sées; je m'éloignai; je quittai Erford,
» & je me séparai de vous dans la triste
» persuasion de ne vous revoir jamais. Je

„ laissai ma Lettre à Abraham avec ordre
 „ de vous la remettre quand je serois par-
 „ ti; & joignant le messager de Miss Jenny
 „ qui m'attendoit à la poste, je pris avec
 „ lui la route de Midlesex, d'ou je me
 „ rendis chez Monford.

„ La violence des mouvemens qui m'a-
 „ gitoient, l'effort que je me faisois pour
 „ cacher mon trouble, me causoient une
 „ chaleur brûlante; j'étois dans une espe-
 „ ce d'yvresse, & me connoissois à peine.
 „ En arrivant je demandai Monford; il
 „ étoit à Londres; on me conduisit chez
 „ sa mere. Après quelques momens de
 „ conversation, je parlai de Miss Jenny;
 „ & sachant de Lady Monford qu'il n'y
 „ avoit encore aucun projet formé pour
 „ son établissement, je la demandai. Ma
 „ proposition fut reçue avec autant de joie
 „ que de surprise; Lady Monford n'espé-
 „ roit pas pour Miss Jenny un parti aussi
 „ riche que je l'étois; quoiqu'elle fût née
 „ pour occuper le rang où j'offrois de la
 „ placer, son peu de fortune sembloit l'en
 „ éloigner. Sa mere me conduisit à son
 „ appartement, & m'annonça comme un

„ amant qu'il falloit traiter en époux, puis-
„ qu'il alloit le devenir. Miss Jenny rou-
„ git en me voyant ; elle baissa les yeux
„ avec une contenance triste & timide ;
„ mon embarras égaloit le sien. Suivant
„ l'usage on nous laissa seuls ; la honte me
„ mit à ses pieds ; la reconnoissance la fit
„ tomber aux miens ; nous ne pûmes nous
„ parler ; des soupirs & des larmes furent
„ les uniques expressions de nos cœurs. Je
„ pris jour avec Lady Monford pour dres-
„ ser les articles ; & feignant une affaire
„ indispensable & pressante, je partis pour
„ Londres.

„ J'arrivai chez moi dans un accable-
„ ment extrême ; j'étois pénétré de ma
„ douleur, & plus encore de celle où je
„ vous croyois livrée. En entrant dans
„ mon cabinet, la vûe d'une estampe des-
„ sinée de votre main frappa mes yeux ;
„ je ne pus résister aux mouvemens qui
„ s'éleverent dans mon cœur ; je me livrai
„ à ma fureur & poussai des cris qui atti-
„ rerent mes gens autour de moi. Une
„ espece de frénésie m'ôta l'usage de mes
„ sens ; je ne fais ce qui m'arriva pendant
„ long-tems ; je ne sentoisi ni nom mal, ni
„ le danger de mon état. Mes esprits as-

„ foiblis par la violence de mes transports,
 „ par les secours de l'art, m'avoient réduit
 „ dans une sorte d'enfance. Monford ne
 „ me quittoit pas; ce qu'il avoit appris de
 „ mes intentions pour sa sœur, redoubloit
 „ son attachement, & rendoit ses soins
 „ plus tendres & plus pressés. Il s'ap-
 „ plaudissoit de la fantaisie qu'il avoit eu
 „ de la faire paroître à ce souper; il pen-
 „ soit qu'elle m'avoit inspiré de l'amour,
 „ & le pensoit avec transport; ses discours
 „ sur ce sujet renouvelloient tous mes re-
 „ grets. Je me rétablis enfin, & j'épou-
 „ sai Miss Jenny. Que j'eus de peine
 „ à retenir mes larmes aux pieds de ces
 „ Autels où j'avois crû recevoir des mains
 „ du Ciel la seule compagne qui pouvoit
 „ faire le bonheur de ma vie! . . . Après
 „ m'en avoir privé, il a voulu me la ren-
 „ dre ce Ciel bienfaisant; mais elle a
 „ changé: elle est devenue fiere, ingrate,
 „ inhumaine; elle ne veut point par-
 „ donner.

„ Je partis pour le Comté d'Herney, où
 „ je conduisis une femme jeune, douce,
 „ sensible, reconnoissante, aimable peut-
 „ être; mais ce n'étoit pas Lady Juliette;
 „ ce n'étoit pas la femme élue de mon

„ cœur ; celle que j'aimois toujours , à
„ laquelle il ne me restoit plus à confa-
„ crer que de tristes soupirs & d'inutiles
„ regrets.

„ Milady d'Ossery donna le jour à une
„ fille; sa vûe fit passer dans mon cœur
„ le seul mouvement de joie que j'aye senti
„ loin de vous. Aimable petite innocente!
„ Combien de fois l'ai-je baigné de mes lar-
„ mes, en m'applaudissant pourtant d'avoir
„ rempli mes devoirs à son égard! Ah,
„ que de tendresse elle devoit à son pere,
„ si elle savoit jamais à quel prix il lui
„ donna son nom!

„ Je passois les jours entiers dans les
„ bois pour m'éloigner de Lady d'Ossery;
„ je craignois sa présence; ses attentions
„ me gênoient; j'avois pour elle les égards de
„ l'amitié, & non pas les soins de l'amour.
„ Je lui devois davantage; mais comment
„ lui donner un cœur que vous possédiez
„ tout? Je crus pouvoir réparer par ma
„ générosité la froideur de mes sentimens.
„ Prompt à lui procurer des plaisirs que
„ je ne partageois point, je lui don-
„ nois des fêtes, je l'accablois de
„ présens; elle dispoit à son gré de ma
„ fortune; tout lui étoit prodigué; elle
„ paroissoit contente, & je la croyois heu-

» reuse; le tems m'apprit qu'elle ne l'étoit
» pas plus que moi.

» Quelquefois je voulois vous écrire,
» vous ouvrir mon ame, vous instruire
» des raisons de ce mariage, duquel vous
» deviez avoir été si surprise. Mais c'é-
» toit ma femme; c'étoit la mere de ma
» fille, dont il falloit révéler la foiblesse:
» eh puis comment vous avouer qu'il
» avoit été un instant dans ma vie où j'a-
» vois oublié que je vous aimois! où j'a-
» vois pû manquer à cette probité, pre-
» mier fondement de l'estime dont vous
» m'aviez honoré? Milord Exeter, mon
» ami depuis l'enfance, étoit le seul qui
» connût mon attachement pour vous: il
» le connoissoit long-tems avant vous-mê-
» me. C'est à lui que je m'adressai pour
» être informé de ce que vous faisiez. J'ap-
» pris que vous étiez restée à Erford, que
» vous y pleuriez la mort de votre frere...
» Ah, pardonnez à l'amour désespéré la bi-
» sarre contrariété de ses vœux! Que
» n'aurois-je pas donné pour vous ren-
» dre tranquille, heureuse! & pourtant
» je sentois de la douceur à penser que
» vous étiez à Erford, que vous y étiez
» seule, que vous y pleuriez; que peut-

„ être j'avois part à vos larmes; que par
 „ mi ces regrets donnés à la perte d'un
 „ frere chéri, quelques soupirs s'échap-
 „ poient vers l'amant qui vous adoroit.
 „ Votre retour à Londres me causa les
 „ plus vives inquiétudes; vous receviez
 „ les visites du Duc de Suffolk; jaloux,
 „ injuste, je tremblois qu'il n'obtint un
 „ un bien auquel je ne pouvois plus pré-
 „ tendre.

„ Je recevois chaque semaine un détail
 „ circonstancié de toutes vos démarches:
 „ cette espece de commerce indirect que
 „ je semblois entretenir avec vous, étoit
 „ le seul plaisir où je fusse encore sensible.
 „ Que ces détails touchoient mon cœur!
 „ combien ils redoublaient mon estime
 „ & mon attachement! Quelle femme
 „ jamais se conduisit à votre âge avec tant
 „ de prudence! fut allier si bien la sagesse
 „ austere à l'aimable gaieté, à l'usage du
 „ monde! Quelle autre posséda jamais au
 „ même degré ces vertus douces, charme
 „ de la société! cette indulgence qui fait
 „ aimer en vous la supériorité dont vous
 „ craignez l'éclat! . . . Ah, Lady Juliette,
 „ est-ce seulement pour vous faire admirer
 „ que le Ciel répandit sur vous ses dons

» les plus flateurs? Il a été un tems où
 » vous croyiez ne les avois reçûs que pour
 » me rendre heureux.

» Après une année de séjour à Herney,
 » Lady d'Ossery fut attaquée d'un mal qui
 » sembloit annoncer la consommation; de
 » prompts secours la rétablirent un peu.
 » Mais au commencement de l'hiver, el-
 » le retomba dans une langueur qui fit
 » craindre pour sa vie. Son danger & sa
 » douceur pendant le cours de sa maladie
 » me touchèrent; je devins assidu près
 » d'elle. En réfléchissant sur ma condui-
 » te, je craignis de l'avoir chagrinée; je
 » redoublai de soins & d'attentions pour
 » effacer l'impression que mon indifféren-
 » ce avoit pu faire sur son esprit; je ne
 » sortois point de sa chambre; je lui pré-
 » sentoï moi-même tous les médicamens
 » propres à la soulager. Je sentoï alors
 » la force du lien qui nous unissoit; je
 » n'en avois pas rempli tous les devoirs,
 » & je me le reprochois amerement.

» Le l'aïdois un jour à marcher dans
 » une galerie où elle avoit désiré d'essa-
 » yer de se promener; sa foiblesse la
 » forçoit à se jeter entièrement dans mes
 » bras. Après avoir fait quelques pas,

» elle rentra dans sa chambre, s'assit; &
» toujours appuyée sur moi, elle senti que
» je la pressois doucement. Elle fit un
» mouvement de surprise, me regarda
» attentivement; & voyant dans mes yeux
» des marques du plus grand attendrisse-
» ment, elle prit une de mes mains, &
» l'arrosant de ses larmes, je suis bien
» malheureuse, me dit-elle, de vous causer
» tant de peine; j'étois destinée à vous
» affliger. Faut-il que j'excite votre dou-
» leur! Hélas, mon état élèveroit une
» flateuse espérance dans un cœur moins
» généreux que le vôtre! Ma mort va
» rompre des liens qui vous contraignent;
» une chaîne dont le poids vous accable,
» sous lequel vous gémissiez. Une forte
» inclination avoit prévenu votre ame; je
» n'ai pas droit de m'en plaindre, ma recon-
» noissance en est plus grande: mais pardon-
» nez, Milord, pardonnez mes pleurs; c'est
» la première fois que j'ose en répandre de-
» vant vous. J'ai renfermé mes cruelles
» peines; vos bontés, l'attendrissement où
» je vous vois, ma fin prochaine, m'ar-
» rache l'aveu d'un sentiment que vous n'a-
» vez pû partager. Tant d'égards, de bien-
» faits, pour me dédommager de l'amour
» que

33 que vous me refusiez, en me faisant ad-
 33 mirer, respecter l'époux que j'adorois,
 33 ont sans cesse aigri le regret de ne pou-
 33 voir lui plaire. Je souhaite, continua-t-
 33 elle, que celle dont le souvenir m'a fer-
 33 mé votre cœur, ait conservé pour vous
 33 une tendresse digne de votre constance.
 33 J'ai cru devoir vous cacher mon attache-
 33 ment, vous en épargner les preuves: la
 33 crainte de vous être importune m'a fait
 33 étouffer jusqu'aux mouvemens de ma
 33 reconnoissance; souffrez qu'elle éclate
 33 dans ces derniers instans. Vous avez
 33 sacrifié à l'honneur d'une fille infortunée
 33 un bien qui vous étoit cher: puissiez-
 33 vous le recouvrer, quand elle ne sera
 33 plus; & puissent mes vœux ardens atti-
 33 rer sur vous toutes les bénédictions de
 33 ce Ciel qui m'entend, qui m'appelle,
 33 & d'où j'espère bien-tôt veiller au bon-
 33 heur de mon généreux bienfaicteur, de
 33 celui qui a daigné faire un si grand effort
 33 pour ne pas m'abandonner à la honte
 33 dont la mort même n'auroit pû me ga-
 33 rantir. Aimez ma fille, aimez-la, Mi-
 33 lord, & oubliez les maux que sa mal-
 33 heureuse mere vous a causés. Milady
 33 d'Osbery pouvoit parler sans crainte

„ d'être interrompue; chaque mot qu'elle
„ prononçoit étoit un trait douloureux
„ qui me perçoit le cœur. Je l'avois né-
„ gligée; le tems ne m'offroit plus de moyen
„ de réparer par une conduite plus tendre,
„ cette longue indifférence qu'elle avoit
„ trop sentie. Ah, Madame, qu'il est
„ affreux d'avoir tort, & que ceux qu'on
„ offense se trouveroient vengés, s'ils pou-
„ voient comprendre l'effet terrible des
„ remords sur un cœur sensible & ver-
„ tueux! J'avois fait venir de Londres
„ les Docteurs Lereins & Harrifon; par
„ mes soins Milady d'Ossery rassem-
„ bloit autour d'elle tous ceux qui pou-
„ voient inspirer de la confiance dans leur
„ Art. Ce n'est pas à vous, Madame, que
„ je crains d'avouer le desir ardent que
„ j'avois de la sauver; mais ni sa jeunesse,
„ ni les secours de l'Art, ne purent la tirer
„ d'un état tout-à-fait désespéré. Je la
„ perdis; elle expira dans mes bras: &
„ malgré les assurances qu'on me donna de
„ l'espece de sa maladie, maladie née a-
„ vec elle, & que la délicatesse de sa con-
„ stitution ne pouvoit lui faire supporter
„ plus long-tems; je me regardai avec
„ douleur comme une des causes de sa

„ mort; je me rappellois sans cesse ce
 „ qu'elle m'avoit dit: je ne pouvois me
 „ consoler de n'avoir pas eu assez de force
 „ sur moi-même pour feindre au-moins,
 „ & lui cacher qu'une autre occupoit
 „ mon cœur. Mais lorsqu'on a perdu tout
 „ espoir d'être heureux, pense-t-on pou-
 „ voir quelque chose pour le bonheur
 „ d'un autre ?

„ A mesure que ce triste spectacle s'ef-
 „ façoit de ma mémoire, je songeois
 „ avec transport que vous étiez libre en-
 „ core; je me flatois qu'un amour si ten-
 „ dre n'étoit point éteint; que vous en
 „ conserviez le souvenir; que ma vûe &
 „ le récit sincere de mon aventure pour-
 „ roit le ranimer. La connoissance de
 „ votre caractère aidait à me tromper:
 „ je lui avouerai tout, me disois-je; elle
 „ m'écouterà; elle me plaindra; elle me
 „ pardonnera. . . Que vous avez cruelle-
 „ ment détruit ces douces illusions !

„ Comme je n'avois quitté Londres
 „ que pour vous épargner le déplaisir
 „ d'y rencontrer une femme portant le
 „ nom que vous aviez daigné choisir en
 „ vous déterminant à en changer, j'y re-
 „ tournai trois mois après la mort de

» Lady d'Offery. Avec quelle ardeur je
» me rapprochois des lieux que vous ha-
» bitiez! quel desir vif de vous voir; de
» vous parler, d'entendre le son flatteur
» de cetté voix chérie! . . . J'arrive, je
» cours vous chercher; en passant devant
» la porte de la Duchesse de Neuchastel,
» j'apperçois des gens à votre livrée; j'ap-
» prends que vous êtes chez elle; mon
» empressement me cache l'imprudence
» de ma démarche; j'entre, je vous vois;
» vous me reconnoissez; quel trouble sur
» votre visage! que de dédain dans vos
» yeux! Vous saisissez un prétexte, vous
» sortez, & je reste immobile, pénétré
» de douleur, & forcé de m'avouer que
» j'ai mérité ces marques d'un mépris
» qu'il m'est impossible de supporter. Je
» me présentai en vain à votre porte;
» je vous écrivis en vain: mes Lettres
» constamment refusées, mes efforts pour
» vous voir rendus inutiles par vos pré-
» cautions, toutes mes tentatives sans suc-
» cès, me firent desespérer d'appaiser
» votre colere. Je n'obtins de compas-
» sion que de Betty; mais elle étoit sans
» crédit auprès de vous. Carlile n'osa
» s'intéresser ouvertement pour moi, dans

22 la crainte de déplaire à Lady Henriette.
 22 Enfin, mettant le comble à vos rigueurs,
 22 vous partîtes, & peu de tems après je vous
 22 suivis. Halifax venoit d'acheter une Terre
 22 ici; j'y vins avec lui; je vous écrivis: avec
 22 quelle fierté vous avez reçu ces témoi-
 22 gnages de ma tendresse! vous ne m'avez
 22 répondu que pour vous débarrasser de
 22 mes importunités; avec une hauteur,
 22 une dureté, qui n'est point dans votre
 22 cœur, à laquelle je ne puis vous recon-
 22 noître. Après m'avoir laissé trois jours
 22 à mon inquiétude, c'est pour me
 22 demander vos Lettres, que vous
 22 m'écrivez . . . Vos Lettres? . . . ah
 22 ne me les demandez jamais! non jamais
 22 je ne consentirai à vous les rendre . . .
 22 Je vous croyois fléchie; la bonté qui
 22 vous a intéressée à ma vie, qui vous a
 22 fait tenir un de vos gens chez Halifax,
 22 me paroissoit un retour de ce tendre
 22 penchant qui vous attachoit à moi; je
 22 me flatois qu'au-moins l'amitié vous
 22 parloit encore en ma faveur . . . mais
 22 non; vous ne m'aimez plus; ma vûe
 22 vous a épouvantée, vous a privée de vos
 22 sens. C'est la présence d'un amant autre-
 22 fois souffert, préféré, chéri, qui a ré-

» pandu sur vos joues la pâleur de la
» mort . . . Il est donc vrai que j'ai per-
» du tout espoir de vous attendrir: quoi
» rien ne peut-il vous ramener?
» Mais vous avez raison, Madame, je ne
» dois me plaindre que de moi-même;
» je serois trop heureux, si j'avois à me
» plaindre de vous . . . avec quel plaisir
» je vous pardonnerois! Ah, Lady Ju-
» liette, si jamais vous daignâtes penser
» à un homme que vous croyez ingrat,
» infidèle, que vous aviez d'avantages sur
» lui! Vous pouviez haïr, mépriser celui
» qui vous affligeoit; & moi je ne puis
» qu'estimer, révéler, adorer, celle qui
» me rend le plus malheureux de tous
» les hommes. «

Ah, la pauvre Lady d'Ossery, que son
destin me touche! pourrois-je refuser
des larmes à sa mort? Quelle force d'e-
sprit! adorer son mari, lui cacher son a-
mour par égard, par reconnoissance! . . .
Eh, que ne l'aimoit-il! que ne l'a ren-
doit-il heureuse! elle étoit digne de son
attachement. Pourquoi la fuir, l'affliger?
n'avoit-elle pas des droits à sa tendresse?
quelle cruauté de l'en priver! la dureté de

cette conduite me révolte. Je suis bien éloignée d'approuver ce chagrin farouche dont il l'a rendue la victime. Infortunée Miss Jenny, celle qui vous bannissoit du cœur de votre époux voudroit vous rappeler à la vie, vous voir posséder ce cœur qui devoit être à vous! elle ne troubleroit point votre bonheur. . . . Hélas, ma chere Henriette, quelle différence! j'ai pleuré, & Lady d'Ossery est morte . . . je me reproche de l'avoir haïe. J'étois bien injuste, bien inhumaine de la haïr; c'étoit à elle à me détester. Je suis sensiblement affectée de cette mort. Puisqu'il le permet, je vous envoie ce cahier . . . Je ne fais encore ce que je pense . . . ah, cette aimable Jenny, que son sort a été triste; je le croyois si heureux!

 LETTRE XXXVI.

Samedi, à Vincheſter.

MILORD d'Ossery avoit bien raison de dire, que l'espece de ses torts m'étoit inconnue. Comment aurois-je ima-

giné? . . . quelle aventure! ce *cabine*. . .
 cette *obscurité* . . . la hardiesse. . . Il
 appelle cela un malheur. . . J'oubliai
 mon amour, dit-il. . . ah oui, les hom-
 mes ont de ces *oublis*; leur cœur & leurs
 sens peuvent agir séparément; ils le préten-
 dent au-moins; & par ces distinctions qu'ils
 prennent pour excuse, ils se réservent la fa-
 culté d'être excités par l'amour, séduits par
 la volupté, ou entraînés par l'*instinct*. Com-
 ment pouvons-nous démêler la véritable
 impression qui les détermine? les effets
 sont si semblables, & la cause si cachée?
 Mais cette excuse qu'ils prennent, ils ne
 la reçoivent pas; remarquez cela: ce
 qu'ils séparent en eux, ils le réunissent en
 nous. C'est nous accorder une grande
 supériorité dans notre façon de sentir,
 mais faire naître en nous une terrible in-
 certitude sur l'espece des mouvemens qui
 les portent à desirer de nous posséder.

Pourtant, ma chere Henriette, ce *per-
 fide*, cet *ingrat*, cet homme *faux & trom-
 peur*, n'étoit qu'un infidele pas
 même un infidele . . . Sa tête *troublée* . . .
 sa raison *égavée* . . . ah quel égarement!
 qu'il m'a coûté de larmes! faudra-t-il
 pardonner! Mais comment Milord

d'Ossery a-t-il pû me laisser deux ans dans l'ignorance de ce secret? . . . il en donne une raison . . . il en en donne de tout. . . Qu'il a souffert! que de probité dant ce sacrifice! quelle générosité! Il parle de sa fille: *aimable innocente*, dit-il . . . je me plais à lui voir ce naturel tendre. . . Pauvre petite! je crois, ma chere, que je l'aime aussi. . . Ah, s'il m'avoit parlé à Erford, que de peines il nous eût épargné à l'un & à l'autre! Je me serois prêtée à sa situation; il m'eût été moins dur de le céder que de m'en voir abandonnée; je me serois consolée par la part que j'aurois eû à la noblesse de son procédé; j'aurois pleuré sans doute, mais je n'aurois pas versé des larmes si ameres. Je ne l'aurois pas haï, méprisé; au contraire il pouvoit conserver mon estime. L'amitié nous eût liés de ces chaînes douces, si cheres aux cœurs bienfaits; il n'eût pas fui dans le Nord de l'Angleterre pour m'éviter; nous nous serions vûs; j'aurois aimé sa femme. Quel sujet avois-je de m'en plaindre? pourquoi n'auroit-elle pas été ma compagne, mon amie? elle vivroit peut-être encore. Je ne me ferois point le reproche cruel d'avoir innocemment

causé ses chagrins. Mais à quoi servent à présent tous ces j'auvois, il eût, dont je vous fatigue? Milady d'Osbery est morte. Son mari étoit coupable; l'est-il encore? ne l'est-il plus? voilà le point embarrassant: La raison de me cacher son secret est bien légère; si peu de confiance. . . mais c'étoit sa femme: oh je ne fais que résoudre.

LETTRE XXXVII.

Dimanche, à Vinchestev.

JE pars après demain pour Erford; Abraham est ici: son Maître envoie savoir de mes nouvelles; je le crois plus inquiet de ma réponse que de ma santé. La fin touchante de sa femme avoit arrêté les transports de ma joie; elle me frappe encore, mais mon cœur parle; il se fait écouter. Ma chere Henriette, concevez-vous mon bonheur? Le Comte d'Osbery n'est pas indigne de ma tendresse; qu'il m'est doux d'accorder à son mérite ce que je croyois donner à la prévention! Il n'a point démenti ces qualités distinguées qui

lui soumirent toutes les affections de mon ame. C'est un homme estimable, sincere, généreux, qui va bien-tôt reparoître à mes yeux. . . . Ah, tout est pardonné, tout est oublié! Je ne lui ferai point acheter par des soumissions, des craintes, des incertitudes, un bien qu'il desire; un prompt retour sera le prix de sa confiance. . . . Quel heureux avenir s'ouvre devant moi! Mais je vais lui écrire; pour-quoi retarderois-je le plaisir que je puis lui procurer? Voici la copie de mon billet.

A Milord d'Ossery.

Vous me croyez changée, non je ne le suis point? Sensible à votre confiance, je crois devoir l'être aussi à vos sentimens; je vais chez Milord d'Ormond. Si vous voulez vous rendre à Erford, j'y reverrai le Comte d'Ossery avec ce plaisir vis qu'on sent en retrouvant un ami que l'on croyoit avoir perdu pour jamais.

En l'invitant d'aller à Erford, en lui disant que je l'y verrai avec plaisir, n'est-ce pas tout lui dire? Je cache avec peine

l'agitation des mes sens; ma joie brille dans mes yeux; on dit que je suis embellie depuis deux jours. O ma chere amie, que je voudrois vous voir!

Mais j'ai des adieux à faire, des larmes à essuyer. Le pauvre Sir Henry! il est en vérité digne de pitié: je lui ai ouvert mon cœur; il fait tout; j'ai cru devoir quelque chose à l'extrême passion qu'il a pour moi. Cette confiance en lui prouvant mon estime a paru calmer un peu ses chagrins; il sera mon ami, dit-il; mon bonheur le consolera . . . il m'a touchée. Adieu, ma chere Henriette; j'attens vos félicitations à Erford; j'y serai jeudi, peut-être mercredi: vous jugez bien que j'ai beaucoup d'envie d'y arriver.

*Milord d'Ossery à Lady Henriette,
Lundi, à Erford.*

Vous écrivez, belle Henriette, à Milady Catesby; on a reconnu votre main, vos armes; mais à qui remettre votre Lettre? Est-il encore au monde une Milady Catesby? ce n'est pas du-moins à Erford qu'il faut la chercher. Si à la place de cette

amie si chere à votre cœur, vous voulez en accepter une nouvelle, Milady d'Osbery est prête à répondre à vos tendres félicitations. Elle a ouvert votre Lettre avec une liberté dont vous serez peut-être étonnée; mais quels droits n'a pas cette femme charmante! cette Juliette . . . elle est moi, pour jamais à moi! Plus de Milady Catesby; c'est ma femme, mon amie, ma maîtresse, le génie heureux qui me rend tous les biens dont j'étois privé. Permettez-moi de vous remercier du desir généreux que vous aviez qu'elle me pardonât. Elle l'a fait; elle a mis dans cet acte de bonté toute la noblesse de sentimens dont vous la connoissez capable; hier fut le jour à jamais fortuné. . . .

Milady d'Osbery.

Eh bien, cet indiscret, il ne me laissera rien à vous dire; ô ma chere Henriette, ils étoient tous unis contre moi; on ne m'appelloit ici que pour me conduire dans le piège préparé: ma cousine conduisoit la conjuration; on ne m'a pas donné le tems de respirer. Un amant repentant à mes genoux, des parens chéris

priant pour lui; un cœur tendre, le Ministre présent. . . . En vérité on m'a mariée si vite, si vite, que je crois de bonne-foi que le mariage ne vaut rien. Milady d'Ormond est si vive. . . si absolue. . .

Milady d'Ormond.

J'arrive à tems pour me justifier: un piège, une *conspiration*, un mariage qui ne vaut rien. . . Que penseriez-vous de moi, ma chere Henriette, si vous n'étiez sûre de mes sentimens pour notre amie? Oui je l'ai mariée au Seigneur d'Angleterre le plus aimable; le mariage est bon, je vous assure; & aucune des parties contractantes n'a envie de le rompre. Juliette n'est-elle pas en droit de se plaindre de moi! Son bonheur a toujours été un de mes souhaits les plus ardens; je le crois parfait, & je m'attends à des complimens de votre part.

Milady d'Ossevry.

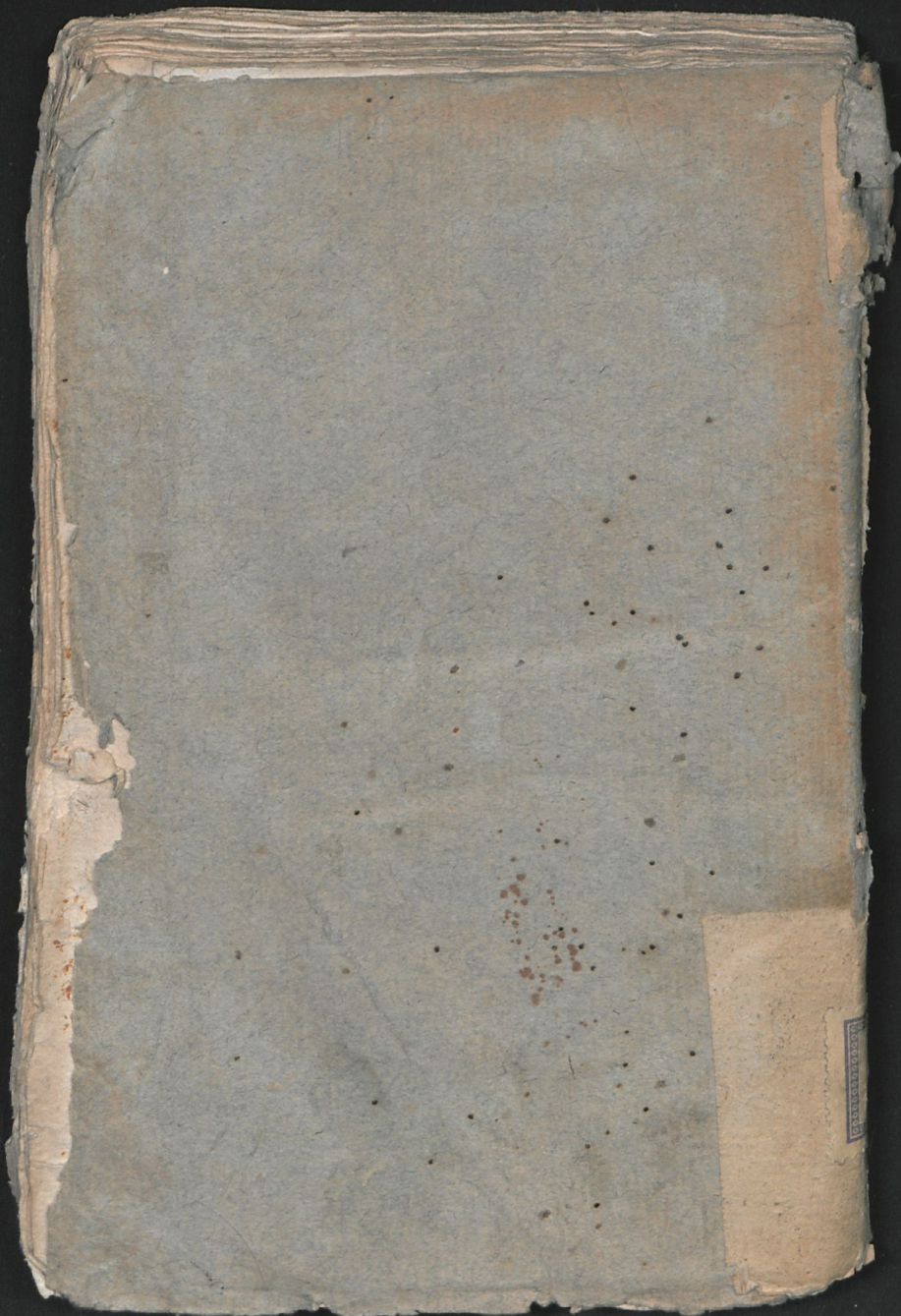
On vous attend avec impatience ici: point de fêtes, de bals sans ma chere Henriette; je dirois point de plaisirs, si la personne qui suit ma plume des yeux, n'étoit déjà un peu jalouse de ma tendre amitié.

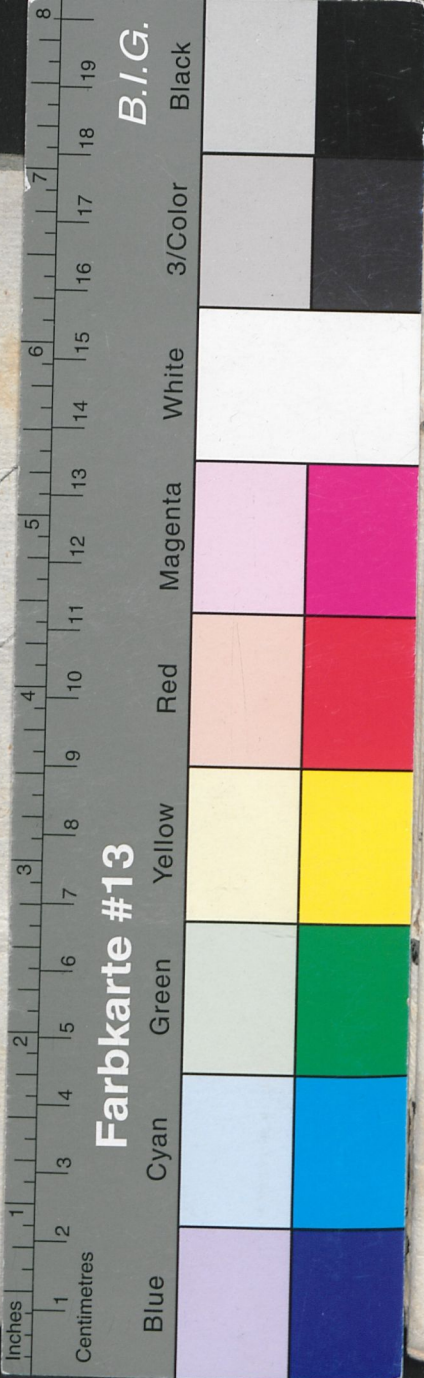
F I N.

AD 8359

W 78

R





Farbkarte #13

B.I.G.

Black

3/Color

White

Magenta

Red

Yellow

Green

Cyan

Blue

LETTRES

DE MILADY

JULIETTE CATESBY,

A MILADY

HENRIETTE CAMPLEY,

SON AMIE.

Handwritten signature



FRANCFORT & LEIPSIC,

Chez KNOCH & ESLINGER,

M. D. CC. LIX.